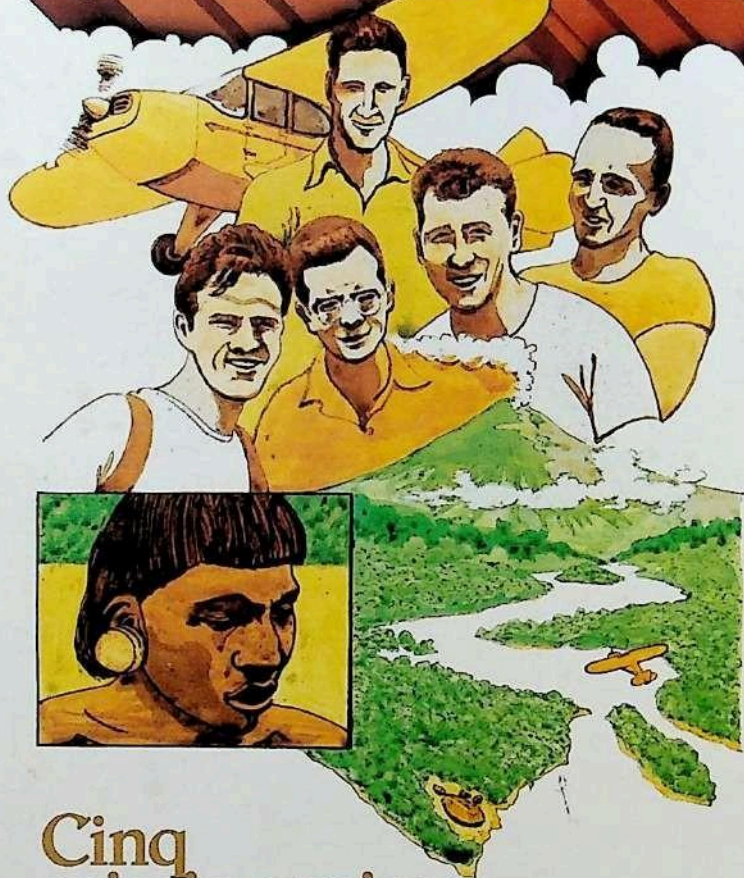


Au seuil de L'ÉTERNITÉ



Cinq
missionnaires
martyrs en Equateur
Par Elisabeth Elliot

E Elliot

Au seuil de L'ÉTERNITÉ

EDITIONS
farel



© HARPER and ROW
10 EAST 53 rd STREET
NEW YORK, N.Y. 10022, USA

© Édition Française
Éditions Farel — B.P. 50
94122 Fontenay-sous-Bois Cedex
FRANCE

1^{re} édition Août 1986

Traduction : Josette Coleman

Couverture : Jacques Maré

Tous droits réservés

ISBN 2-86314-059-0

Préface

Un grand nombre de personnes, des jungles de l'Equateur aux gratte-ciel de New York, ont participé à la rédaction de cette histoire. Quand les quatre autres veuves, Barbara Youderian, Marj Saint, Marilou Mac Cully, et Catherine Fleming, se sont trouvées soudain chargées d'une certaine responsabilité, elles ont pris le temps de rassembler agendas, les lettres, les récits et autres écrits de leur mari et me les ont communiqués. Abel C. Van Der Puy, directeur de la station de radio missionnaire HCJB à Quito, en Equateur, passa de nombreux mois à assembler les documents pour un article de Sélection rédigé par Clarence W. Hall, paru dans le numéro d'août 1956. Je me suis inspiré en toute liberté de ces derniers pour écrire la version détaillée de cette histoire. Jozéfa Stuart, membre du personnel de « Magister Research », s'est rendue tout spécialement en Equateur pour permettre aux éditeurs d'acquérir un grand nombre de renseignements supplémentaires indispensables à la rédaction de ce livre.

La plupart des faits concernant les Indiens Aucas ont été fournis par Rachel Saint, sœur du pasteur missionnaire, elle-même renseignée par un Indien aïcacha qui réussit à s'échapper de la tribu. Sam, frère de Nate S.

les Incas. Indique aussi la langue parlée encore à l'actuelle par ce peuple. (Cette langue leur fut imposée par les conquérants). « Quichua » est l'orthographe équatorienne de Kechua ou Quechua. Dans ce livre Quichua désigne les Indiens des plaines — vivant dans les régions orientales, où Jim Elliot, Ed Mc Cully, et Pierre Fleming ont travaillé.

Quito : Capitale de l'Equateur.

Shandia : Station missionnaire où Pierre Fleming et Jim Elliot ont travaillé quand ils se rendirent d'abord dans la jungle. Les Mc Cully y vécurent pendant une période d'abord dans la jungle. Les Mc Cully y vécurent pendant une période et plus tard, les Elliot.

Shell Mera : Base des opérations de la Société Aérienne Missionnaire en Equateur, située à la lisière de la jungle. Accessible par la route depuis Quito. Lieu de résidence de la famille Saint.

« Je n'ose pas rester à la maison »

Par une nuit froide de février 1951, « Le Santa Juan » poursuit sa route. Des étoiles scintillantes percent au travers d'une brume élevée. Une demi-lune éclaire le ciel. L'éclair profond phosphorescent court dans le sillage. Le vent souffle de façon régulière et la houle est modérée. »

La chaleur était intense dans la petite cabine du cargo. Jim Elliot, qui devait devenir plus tard mon mari, écrivait dans un livre de comptes usagé recouvert de toile dont on se servait comme journal. Pete Fleming, collègue missionnaire de Jim, était assis à un autre bureau. Jim poursuivait :

« Tout le frémissement des rêves de mon enfance m'envahit soudain comme je regardais le ciel mourir dans la mer de toute part. Quand j'étais au lycée je voulais naviguer et je me rappelle très bien apprenant par cœur le nom des voiles contenues dans l'épais dictionnaire Merriam-Webster à la bibliothèque. Maintenant je navigue vraiment — comme passager certes mais je navigue néanmoins — et fais route vers l'Equateur. C'est étrange — pas tellement après tout — que ces espoirs enfantins soient exaucés selon la volonté de Dieu maintenant.

« Nous avons largué les amarres au port de San Pedro de Macoris.

en Californie, à 14 heures six aujourd'hui. M. et moi observaient ensemble le départ du côté de la jetée. Nous glissions sur l'eau, le psaume 60:14 me revint en mémoire et je me rappelai le verset, « Avec Dieu, nous ne sommes jamais vaincus ». Ils pleurèrent un peu. Je ne sais comment m'a fait. La joie, une joie véritable et la reconnaissance remplirent et m'environnèrent. Je pus à peine m'empêcher de me tourner vers Pierre pour lui dire, « formidable ! » ou « Jamais nous n'avons été si près de Dieu ». Dieu a accompli et est en train d'accomplir tout ce que j'ai toujours désiré et plus que je ne lui ai jamais dit. Gloire au Dieu des cieux et à Son Fils Jésus. Dieu a dit : « Je ne te délaisserai point, et je ne t'abandonnerai pas », c'est donc avec assurance que nous pourrions dire : « le Seigneur est mon aide, je ne craindrai rien ».

Jim Elliot posa son stylo. C'était un jeune homme de 25 ans, grand, aux larges épaules, à la chevelure brune et aux yeux bleu-gris. Il était en route pour l'Équateur en réponse à des années de prière passées à recevoir la direction de Dieu concernant le travail de sa vie. Ses amis avaient trouvé étrange qu'un jeune homme doué comme lui décide de passer sa vie dans la jungle au sein d'une tribu primitive. La réponse de Jim rédigée un an auparavant était dans son carnet :

« Mon départ en Equateur est selon la volonté de Dieu, comme ma séparation de Betty et mon refus d'être influencé par tous ceux qui désirent me voir rester aux Etats-Unis pour réveiller les chrétiens. Et comment suis-je certain de la volonté de Dieu ? » La nuit même mon cœur me disait : « Comme cela est bienfaisant ! Car mon cœur me dit que je suis convaincu, de la part de Dieu !... Aucune vision, mais la voix, mais le conseil d'un cœur qui soupire après toi ».

A cet instant Pierre éprouva le même sentiment. Le dernier, plus petit que Jim, avait un grand f

comprendre et à s'apprécier depuis longtemps, et se en Equateur ensemble avait été pour eux un des accordés par Dieu. La décision de Pierre aussi avait s un certain étonnement et des questions polies. Ayant c une maîtrise en littérature, il deviendrait sans professeur de faculté ou d'Education religieuse. gaspiller sa vie parmi des sauvages ignorants était a comme absurde à beaucoup.

Seulement une année ou deux auparavant, les prob de l'Equateur, au nord-ouest de l'Amérique du Sud, a semblé lointains. Les deux jeunes gens s'étaient entre avec plusieurs missionnaires de retour de ce pays, derniers leur décrivirent les problèmes énormes conce les transports, l'éducation et le développement ressources. Les missionnaires avaient beaucoup acc pour aider le pays à franchir le fossé culturel d'un mill existant entre la jungle primitive et les villes modernes le progrès avançait à une allure pitoyable. Les évangé avaient travaillé parmi les Jivaros, rétrécisseurs de pendant 25 ans, parmi les Quichuas des Hautes And parmi les Indiens Colorados des forêts occidentales Cayapas de la région du fleuve au nord-ouest avaient été atteints par l'évangile et diverses tentatives allaient b être entreprises dans la tribu des Cofans à la fro colombienne.

Mais il existait un groupe de tribus qui avaient tou repoussé les tentatives des blancs pour les atteindre Aucas. Ce sont les descendants isolés, non vaincus, nomades des anciens Indiens de la jungle. Avec les ar des renseignements concernant les Aucas ont filtré gr des aventuriers, des propriétaires d'haciendas, prisonniers Aucas, des missionnaires ayant eu la poss de s'entretenir avec des prisonniers Aucas ou des A obligés de fuir les conflits meurtriers de leur tribu.

renseignements recueillis sur ces Indiens, et par suite la mention de leur nom éveillait en eux une émotion. A ce moment ils un jour la possibilité de gagner les Aucas à C

Le premier missionnaire, ils ne l'ignoraient pas. Il avait aventuré en territoire Auca — un prêtre jésuite, Suarez — avait été transpercé d'une lance dans un endroit isolé près du confluent du Napo et du Curaray. C'était en 1667. Ses meurtriers étaient des Indiens qui auraient été les ancêtres de certains Aucas de nos jours. Pendant deux cents ans après cet assassinat les blancs avaient évité les Indiens en paix. Puis la venue des chercheurs de caoutchouc ajouta une page d'histoire sombre à cette histoire de la jungle. Pendant 50 ans — d'environ 1875 à 1925 — ces hommes parcoururent la jungle en pillant et en détruisant les huttes des Indiens, n'hésitant pas à violer, à torturer, à asservir le peuple. C'était l'époque où le colonialisme et l'infériorité raciale étaient acceptés de façon quasi universelle. Pour les Aucas ne ressentir aucune affection pour les blancs n'était compréhensible. L'amour chrétien serait-il capable d'effacer le souvenir de la perfidie et de la brutalité ? Cette situation constituait un défi pour Jim et Pierre. Ils espéraient porter le message de l'amour et du christianisme à Dieu à ces peuplades primitives. C'était un défi dans la direction auxquels ils avaient été tous deux préparés depuis leur enfance.

Dieu avait réellement conduit Jim depuis son enfance quand chez lui à Portland dans l'Orégon il découvrit les des Livres, la Bible. De plus il apprit que son enseignement n'entraîne pas nécessairement la solitude ennuyeuse ou de reclus. A cet instant quand il s'assit dans sa cabine à bord du bateau, sa pensée se porta sur sa maison située sur une colline face au Mont Hood couvert de neige. Le père de Jim, Ecossais aux cheveux roux et à la main d'acier, avait coutume de rassembler ses quatre enfants chaque matin après le petit déjeuner et de leur lire un

de l'Ecriture, essayant toujours de souligner l'importance de la mise en pratique de ses enseignements et de montrer l'attrait de la vie chrétienne décrite dans ce livre. Les enfants se tortillaient parfois sur leur chaise dans le confort de la pièce où l'on prenait le petit déjeuner, mais certaines vérités pénétrèrent dans leur cœur, et Jim, le troisième fils Elliot, reçut bientôt Jésus-Christ comme Sauveur et Seigneur.

Quand il entra au lycée, Jim, suivant l'exemple de l'apôtre Paul, n'eut pas honte de l'Evangile. Une Bible était toujours présente sur le dessus de sa pile de livres quand il pénétrait dans la salle de classe. Son intérêt se porta d'abord sur l'architecture ; il avait un talent exceptionnel et son professeur gardait ses dessins pour les montrer en exemple aux classes suivantes. Toutefois avant de terminer ses études à l'école polytechnique de Benson, il commença à orienter sa vie vers le champ missionnaire.

Pendant son séjour à la Faculté de Wheaton à l'Illinois, Jim limita ses activités extra-universitaires, craignant d'accorder trop de temps à des domaines d'ordre secondaire et de passer à côté de l'essentiel. On lui proposa d'être candidat à plusieurs fonctions parmi les étudiants, mais il refusa. Toutefois il accepta de continuer à pratiquer la lutte, et expliqua son choix dans une lettre adressée à sa mère : « Je pratique la lutte seulement dans le but d'acquiescer à la force et la coordination des muscles, afin de présenter à Dieu un corps plus utile en un sacrifice vivant. Mon mobile, Dieu le sait, est sa gloire, et il honore ma foi. Dieu attend de nous la simplicité du cœur et la libération de toute inquiétude, et par grâce nous accorde les deux. »

Pendant sa première année à la faculté Jim devint conscient de la direction divine pour sa vie : prêcher l'évangile dans un pays d'Amérique du Sud à un peuple non-atteint. Cette conviction fut aussitôt suivie par l'action. Il commença

principale en vue de traduire la Bible dans une langue écrite. Même si la précision lui faisait parfois défaut, les professeurs se rappellent la vigueur avec laquelle il traduisait certains auteurs classiques anciens comme Xénophon et Thucydide, et les écrits des Pères de l'Eglise. Il était passionnant de lire pour la première fois en grec des textes du Nouveau Testament si familières pour lui en français.

« Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai lu la Bible en grec la Croix dans Jean 19, l'original », écrivit-il à ses parents. La simplicité et le pathétique du texte me firent pleurer ; lors de ma lecture en anglais, rien de semblable ne se produisit. Il s'agit sans aucun doute d'une merveille de la littérature d'amour. »

En novembre 1947 Jim écrivit une lettre à ses parents montrant clairement où résidait son ambition. « Le Seigneur m'a donné une soif de justice et de piété et Lui seul est la source. Lui seul peut satisfaire cette soif. Si Satan cherche à l'estomper et à susciter toutes sortes d'autres marottes comme la vie sociale, la recherche scientifique, renommée, une position importante, accomplissements académiques. Qu'est-ce sinon « la vie des païens » dont les passions sont faussées et perverties. De toute évidence ces valeurs ne peuvent avoir aucun sens pour l'âme qui a vu la beauté de Christ. Vous en savez sans nulle doute parler de ma mention obtenue à la fin de l'année elle revêt le même caractère. Ce diplôme sera rangé dans une vieille malle au sous-sol avec le prix reçu à la fin de quatre ans d'études à Benson. »

« Tout est vanité sous le soleil et poursuite du vain. La vie véritable n'est pas de ce monde mais cachée dans le monde avec Christ en Dieu. Je me réjouis et chante en y participant. »

Jim et mon frère, Dave Howard, appartenaient tous deux à la même promotion à Wheaton en 1942, mais bien plus tard aussi à Wheaton, je ne rencontrai pas Jim avant Noël 1947 quand Dave l'amena à la maison pour les vacances.

tard je souris quand je pris connaissance de la lettre envoyée par Jim à ses parents évoquant : « une grande jeune maigre, loin d'être belle, mais douée d'une rare force de personnalité qui m'intrigue. »

Quand il eut terminé sa première année à la faculté, Jim écrivit à ses parents : « Je suis si proche de ma dernière année, je ne peux y croire et vraiment je m'attendais à un éclat. Dans la vie il est impossible d'atteindre son but, de parvenir à une position longuement convoitée à la suite de la conséquence de nous faire viser encore plus haut — processus seulement interrompu par la mort. La vie est à juste titre comparée à une vapeur qui s'élève en tourbillons évanescents et se modifie sans cesse. Puisse le Seigneur nous enseigner à vivre comme s'il s'agissait de notre dernier jour, à l'instar de Paul qui affirmait : « Je ne fais de moi-même aucun capital de ma vie, comme si elle m'était précieuse, pourvu que j'accomplisse ma course avec joie. »

Pendant cet été-là, après avoir prêché à un grand nombre d'Indiens Jim écrivit : « Je suis heureux d'avoir eu l'occasion d'annoncer l'évangile de la grâce incomparable de notre Dieu à ces Indiens païens impassibles. J'espère seulement que Dieu me permettra de prêcher à ceux qui n'ont jamais entendu le nom de Jésus. Rien d'autre ne vaut la peine dans cette vie. Je n'ai jamais rien trouvé de mieux. « Seigneur, envoie-moi ! »

Dans son journal de l'Été il écrivit : « Il fait de nous des serviteurs des flammes de feu ». Suis-je inflammable ? Délivre-moi de l'amiante effrayante des « autres choses ». Remplis-moi de ton esprit et fais de moi une flamme de Dieu. Mais une flamme est éphémère, souvent de courte durée. Mon âme pourras-tu supporter une vie courte ? En habite l'esprit de celui qui a vécu une Vie Courte consumée par le zèle pour la maison de Dieu. Consume-moi, flamme de Dieu ».

L'auteur de ces lignes n'était pas un reclus mais ach...

ses études à la Faculté, étudiant sérieux et brillant, capable de lutte, président de l'association missionnaire étudiants, poète à ses heures, et délégué au comité. Jim suscitait l'admiration de ses camarades. Il était comme l'un des étudiants les plus doués sur le terrain, capable de réciter des poèmes comiques et en même temps un homme d'une stature spirituelle supérieure à la moyenne. George Macdonald disait, « l'âme encore incertaine devant Dieu craint de rire en sa présence ». Jim pouvait « plaisanter avec Dieu ». « De temps à autre », ajoutait-il, « je demande quelque chose, une petite chose, par exemple, j'obtiens, semble-t-il, une réponse. Peut-être n'est-ce pas moi, mais cette réponse rend ma requête si amusante que je me moque de moi-même, et Dieu, je le sens, rit à ma dérision. Récemment je l'ai remarqué plusieurs fois, Dieu et moi nous moquions de mon « autre moi » si peu disposé à être en dérision ! »

De toute évidence Jim appartenait à Dieu par son Fils Jésus-Christ et était certain non seulement de son salut mais aussi de la direction de Dieu pour son avenir. Il l'affirmait souvent. Pendant sa dernière année, une convention importante eut lieu à la faculté de l'Université. L'intention des étudiants intéressés par la mission était d'assister et demanda à Dieu de lui montrer sa volonté à l'égard.

A la fin de cette convention il écrivit : « Le Seigneur a répondu à mon désir cette semaine. Tout d'abord, je souhaitais éprouver une paix profonde concernant mon engagement dans un travail pionnier parmi les indiens. Maintenant en analysant mes sentiments, le travail d'une tribu dans la jungle d'Amérique du Sud, l'affirmer, constitue la direction générale de ma vie. Dieu, j'en suis convaincu, désire me voir comme un travailleur comme célibataire. Ce sont des problèmes importants pour les régler en une seule semaine, n

instant aucun doute ne subsiste dans mon esprit à l'égard. »

Vers la fin de l'été 1950 « la direction générale » devint de plus en plus précise. Il rencontra un missionnaire en Equateur qui l'entretint des besoins de la région et mentionna le grand défi représenté par les redoutables Aucas. Ce fut l'apogée de plusieurs années passées à rechercher la direction de Dieu. Jim consacra ses jours en grande partie à la prière de façon à acquiescer à la certitude de la volonté divine à son égard. Dieu lui accorda une assurance nouvelle et il fit part à ses parents de son intention de se rendre en Equateur. Ces dernières années demandèrent avec beaucoup d'autres et à juste titre le ministère de Jim ne serait pas plus utile aux Etats-Unis tant de personnes ignoraient le message véritable de l'Evangile. Il répondit :

« Je n'ose rester dans mon pays pendant que les Quakers périssent. Qu'importe si les églises bien remplies de ma patrie natale ont besoin d'être réveillées ? Elles possèdent les Ecritures, Moïse et les prophètes, et beaucoup plus encore. Leur condamnation est écrite sur leur carnet de chèques sur la poussière recouvrant leur Bible.

Ce sentiment se retrouve dans son journal où il relate les réunions d'évangélisation organisées par lui et son étudiant Ed. McCully dans le sud de l'Illinois : « Journaux stériles. Avons eu 32 soirées d'évangélisation pour la jeunesse à Sparte avec 50 ou 60 participants rassemblés dans la salle de gymnastique de l'école. Peu d'intérêt fut suscité et très peu de jeunes sont attirés de cette manière. Je commence à m'en rendre compte. Parvenir à toucher la culture avec la vérité divine est une entreprise extrêmement difficile. On se présente comme rénovateur de la société mais cette dernière n'est pas décidée à se laisser rénover. La rigidité de l'esprit humain constitue le « mur de Jéricho ».

face à la prédication de l'Évangile. Si Dieu ne les
aucun changement ne se manifestera.

« Le découragement et le doute m'ont envahi suite à
expérience... Un grand nombre croient avec foi
affirmations philosophiques selon lesquelles le « chaos »
l'amas d'argile à son image » — et abandonnent la Bible
des arguments théologiques. De nouveau la résurrection
Jésus me retient. Si ne je croyais pas que Jésus a été
les hommes et a prouvé son caractère surmontant
trionphant de la mort, je renverrais toute la Bible
auteur et partirais en radeau à la découverte du Mississippi.
Mais la réalité de la Résurrection me rend inébranlable.
à elle seule, elle m'encourage à attendre avec confiance
réponses non encore formulées. »

Quand Jim était certain de la direction de Dieu, il
détournait pas aisément : c'était un trait caractéristique
sa personnalité. Dieu lui indiqua l'Équateur, aussi
ses pensées et tous ses actes se concentrèrent dans cette
direction. Jim vivait ce qu'il prêchait quand il écrivait
son journal : « Où que vous soyez, soyez-y totalement
à fond toute situation conforme, selon vous, à la volonté
de Dieu. »

Jim avait prié pendant longtemps pour un ami
de l'accompagner sur champ missionnaire, un jeune homme
célibataire prêt à travailler dans une tribu avec lui. Mais
un certain temps il pensa à Ed. MacCully, mais qui
dernier se maria en juin 1951, Jim commença à chercher
un autre. En août, il eut l'occasion de revoir un vieil ami
Pierre Fleming, qui venait juste d'obtenir sa maîtrise.
recherchait alors la volonté de Dieu pour sa vie. Pierre
Jil lui écrivit :

« Je serais très heureux si Dieu te persuadait de venir
moi, mais si le maître de la moisson ne te convainc pas,
souhaite que tu restes dans ton pays. Pour moi, me
en Équateur, c'est obéir en toute simplicité à la Parole.

Christ. Là-bas le travail m'attend et je suis libre d'y aller j'en suis absolument certain. Il te conduira aussi et ne laissera pas manquer ses indications. Le « murmure doux et léger » après le passage de l'orage et du vent constitue la parole ultime de Dieu. Attend-le avec patience. Rappelle-toi les paroles d'Amy Carmichael : « Je me suis consacré totalement à Dieu. Je ne peux m'arrêter pour jouer avec des ombres ou pour cueillir les fleurs terrestres, avant d'avoir accompli mon travail et d'en avoir rendu compte. »

Les espoirs de Jim devaient être exaucés quand Pierre et lui s'embarquèrent à San Pedro en 1952.

Leur chemin s'était croisé quand des groupes de jeunes originaires de Seattle et de Portland intéressés par l'étude de la Bible s'étaient rassemblés pour des conférences et la pratique de l'alpinisme.

Un jour Pierre s'était rendu dans l'Est pour rejoindre J. Elliot et participer comme orateur à une série de réunions. Ils voyagèrent ensemble pendant six semaines et à cette occasion leur amitié s'approfondit comme jamais auparavant. En traversant le pays vers le nord-ouest, J. écrivit :

« Pierre est un compagnon de voyage captivant, intéressé comme moi par tout : la géologie, la botanique, l'histoire, le ciel et toutes les choses extraordinaires répandues en abondance par Dieu en cette région. »

Pierre, né à Seattle dans l'Etat de Washington en 1919, apprit très tôt à apprécier la Bible et à la considérer comme la règle suprême de sa vie et de sa conduite. Ceux qui le connurent dans son adolescence et sa jeunesse étaient frappés par sa compréhension intelligente des Ecritures et par l'étendue de ses connaissances spirituelles. Converti à l'âge de 13 ans après avoir entendu le témoignage d'un évangéliste aveugle, Pierre comme Enoch « marcha avec Dieu » et à l'âge de 17 ans ses camarades s'en rendirent compte. Il montra sa habileté au basket et au golf et les membres de ce dern

club lui demandèrent de devenir leur aumônier. Dans son discours d'adieu lors de l'obtention de sa maîtrise, il déclara : « Où regarderons-nous ? Où irons-nous ? Nous avons le droit, je le crois, d'ancrer notre foi sur la Bible. Elle constitue un fondement reconnu... N'hésitez pas à construire sur elle. »

Cette conviction plaça Pierre en bonne place. En l'automne 1946, il entra à la Faculté de Washington pour étudier la philosophie. C'était un homme à l'esprit libre et l'étude de la philosophie le mit au défi de réexaminer sa conception de la vie et du monde autour de lui. Pendant quelque temps il faillit couler sur les récifs cachés de la culture anti-chrétienne, mais à la fin le Dieu auquel il avait confié depuis longtemps la garde de son âme » le ramena à la vérité, sa Parole éternelle.

Pierre travaillait à mi-temps, étudiait avec ardeur et était président du G.B.U. (Groupe biblique universitaire). C'était un homme très occupé, toutefois il trouvait au sein de son emploi du temps chargé le temps de prier et d'étudier la Bible. En 1951, il réussit sa maîtrise.

Entre temps, ayant vu et correspondu avec Jim, il prit une décision concernant le travail de sa vie. Il annonça à ses amis surpris son départ voulu de Dieu pour l'Équateur.

« Un appel pour champ missionnaire ne diffère pas de toute autre directive divine, » écrivit-il un jour à sa fiancée, Olive Ainslie. « Un appel n'est rien de plus que l'obéissance à la volonté de Dieu ; le moyen par lequel Dieu pour la révéler importe peu. »

Il connaissait Olive depuis l'enfance ; ils avaient tous deux appartenu à la même église. Quand il répondit à l'appel de Dieu pour l'Équateur, il s'y rendit toutefois avec l'intention de servir Dieu sans avoir les responsabilités d'un pasteur — au moins pendant la première année.

Le 6 septembre il écrivit au Docteur Wilfred Tidball, missionnaire anglais ayant travaillé dans la jungle

12 ans, et qui s'était adressé à de nombreux groupes chrétiens aux Etats-Unis :

Depuis votre visite j'ai consacré beaucoup de temps à la prière concernant un départ éventuel en Equateur. En fait je n'ai jamais prié autant. Jim et moi avons échangé plusieurs lettres dans lesquelles je lui ai fait part de mon désir croissant d'aller de l'avant, et des passages de l'Ecriture soulignés par Dieu pour le confirmer. Ma pensée est surtout dirigée vers la rigueur des paroles de Christ à ses disciples, quand il les envoya : « Je vous envoie comme brebis parmi les loups... » « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi... » « Celui qui garde sa vie la perdra, et celui qui la perdra par amour pour moi la retrouvera. » La sévérité des exigences d'un charismatique missionnaire comme l'Equateur semble correspondre sur le plan spirituel à celles exigées pour être un vrai disciple. L'Equateur paraît une occasion donnée par Dieu pour expérimenter à fond les promesses et les principes divins. Cette porte paraît s'ouvrir au moment où je m'attends à aller au Seigneur concernant l'avenir, et voici la réponse de Dieu à mes prières. »

Peu avant d'embarquer, Pierre confia à ses collègues : « Rappelez-vous les derniers versets de I Corinthiens 13 : « Tout est à vous ; et vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu. » Toute notre personnalité appartient à Dieu, puisque Dieu a créé notre moi dans sa totalité, c'est une grande joie de réaliser qui est notre créateur. Cette découverte doit pénétrer tous les domaines et tous les niveaux de notre vie. Dans notre appréciation de la beauté, de la montagne, de la musique, de la poésie, du savoir, des êtres de la science — même dans la saveur d'une pomme — Dieu est présent, pour refléter la joie de sa présence chez tout le croyant prêt à réaliser les desseins de Dieu en toutes choses.

Destination : Shandi

Après 18 jours en mer Jim Elliot et Pierre Flemi arrivèrent à Guayaquil en Equateur. « Environ à mi-chemin du fleuve Guayas, » écrivit Pierre, « je compris enfin que c'était réellement l'Equateur. Je ressentis pour la première fois une émotion intense. Jim et moi entonnèrent doucement, « Foi de nos pères », comme le bateau entra dans le port :

« Foi de nos pères, sainte foi,

Nous te serons fidèles jusqu'à la mort. »

En quittant le bateau, les deux jeunes gens se frayèrent un passage entre les piles de bagages sous le chaud soleil du Malacon, parking situé à côté du fleuve Guayas. La marée montait et, au milieu des immenses masses d'eau emportées par le courant, des jacinthes voguaient à vive allure. Un bateau d'un blanc éclatant, transporteur de fruits était ancré, entouré de nombreuses péniches et de pirogues longues et fines appartenant aux vendeurs de bananes. Le bac déversait des multitudes bruyantes et en sueur chargées de valises en osier, de balluchons, de poulets et de paniers. Jim et Pierre s'arrêtèrent pour observer leurs visages jusqu'à la dispersion complète de cette foule dans toutes les directions : puis ils s'en retournèrent et traversèrent la r

Sur le trottoir des arches les abritaient du soleil et ils regardaient fixement les vitrines des magasins, étalages étonnamment hétéroclites ; des pull-over, machines à écrire, des poêles à frire et des pneus, des têtes rétrécies par les Indiens Jivaros, et enfin des savons Camay. Dans une petite rue, des fèves de cacao recouvraient le sol, semblables à un tapis rouge brun parsemé d'innombrables bosses, dans le but d'être séchées au soleil. Des hommes d'affaires, vêtus de costumes blancs et de panamas, sortaient de leur lieu de travail pour déjeuner et jouir de deux heures de liberté. Des camions et des voitures tirées par des ânes se disputaient la route et soulignaient les contrastes de ce pays.

Avec une population toujours croissante de 300 000 habitants, des rues spacieuses et d'imposants bâtiments administratifs, Guayaquil est la ville la plus importante et la plus moderne du pays. Les rues sont bondées quand les patrons, les gérants et les employés de diverses firmes d'import-export se pressent autour de leurs bureaux de travail. Guayaquil est la capitale mondiale du banane et d'ici, depuis la deuxième guerre mondiale, on exporte de trois millions de sacs de café, 35 millions de tonnes de cacao, et plus de 150 millions de kilos de riz par an, tous chargés pour l'exportation. Il y règne une atmosphère de prospérité, la production augmente sans cesse, et ce portuaire sert de baromètre commercial au pays.

Pierre et Jim passèrent leur première nuit dans un train de troisième classe. La chaleur, les moustiques, les vibrations d'un âne, et les rythmes latins d'un orchestre de brasserie non loin de là, rendirent la nuit mémorable. Le lendemain ils prirent l'avion pour Quito, traversant la cordillère des Andes, un col situé à 4 000 mètres d'altitude. Ils redescendirent dans la capitale de l'Equateur. Quito est située à 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à l'ouest s'élève la montagne volcanique du Pichincha.

C'était une occasion nouvelle de « vivre pleinement ». Cette ville de l'ancien monde, avec ses maisons construites en briques, ses hauts murs de boue, ses rues pavées, ses églises ornées, ses géraniums rouges et ses eucalyptus, devait devenir leur lieu de séjour pendant les six mois à venir. C'était avant de pouvoir se rendre plus à l'est — dans la jungle orientale de l'Equateur, but de leur préparation et de leur planification incessantes — demeurait une condition ultime : l'étude de l'espagnol, langue nationale de l'Equateur.

Ils s'inscrivirent à des cours d'espagnol auprès d'une « *senorita* » n'exigeant rien de moins que la perfection, et ils louèrent une chambre dans l'appartement d'un docteur équatorien, père de 5 enfants. C'était une occasion sans pareille pour pratiquer l'espagnol. Ils étaient obligés de parler, et les enfants n'hésitaient nullement à souligner les erreurs et les particularités de leurs hôtes.

« *Senor Jaime* », interrogea Moquetin, petit diable au regard brillant âgé de 6 ans, « Pourquoi votre visage est-il rouge ? » Jim riposta, « Pourquoi ton visage est-il brun ? » « Parce que c'est plus joli comme ça, » rétorqua le jeune garçon de façon inattendue.

« L'étude de la langue constitue une frustration permanente, » déclara Pierre un jour. Mais il devait l'apprendre. Pendant ces mois d'étude Pierre écrivit dans son journal : « J'ai hâte maintenant d'atteindre les Aucas si Dieu m'accorde l'honneur de proclamer son nom parmi eux... Je donnerais ma vie avec joie pour cette tribu seulement pour voir une assemblée de ces hommes fiers et intelligents louer le Fils de Dieu en célébrant la Sainte Cène. Je donnerais ma vie joyeusement, joyeusement, joyeusement ! Que puis-je espérer de mieux ? »

« Pendant ces six mois Dieu nous a comblés de ses bontés, nous accordant des privilèges spéciaux comme celui de ne pas n'avoir aucune responsabilité établie, mais l'argent nécessaire pour vivre en toute liberté au sein d'une famille.

locale et d'apprendre un nombre considérable sans nul doute très utiles pour notre vie missionnaire. Quelques mois furent extrêmement bienfaisants. Nous priions ensemble avec une foi reçue de Dieu, nous lisions la Bible espagnole de plus en plus, trouver peu à peu la façon la plus facile et fixer dans notre esprit des phrases de façon à ne pas être obligés de penser à chacun son petit positif et nous avons beaucoup appris : comment vivre dans certaines situations et comment garder le silence, comment parler de sujets, comment nous entendre avec les indiens, comment comprendre leur façon de voir les missionnaires, comment nous permettre d'une façon ou d'une autre de nous faire l'espagnol ainsi que le quichua. »

Enfin le jour arriva où Jim et Pierre devaient partir pour Quito. Ils virent leur équipement jeté sur le toit du véhicule instable utilisé comme car. Sur le toit du camion américain s'élevait une superstructure en bois débordant des deux côtés ; à l'intérieur se tenaient une trentaine de passagers, et autant s'accrochaient hardiment à l'extérieur. A moitié écrasés par les occupants et munis de leur appareil photographique distinctif du missionnaire comme du touriste, ils avaient chacun une place — sorte de planche large de 30 cm, avec autant d'espace pour les jambes entre eux que pour le suivant. Ils étaient privilégiés de se trouver dans une allée, car dans certains véhicules les voyageurs se hissaient sur les dossiers des sièges pour atteindre le toit. De plus ils pouvaient se tenir droits et voir par-dessus les basses. Avoir les genoux à la hauteur du menton n'était pas une position confortable, mais au moins il y avait la possibilité de se relayer pour étendre les jambes. « Vamos ! » s'écria le conducteur. Jim et Pierre se préparèrent car le car allait, semblait-il, partir à l'heure. Mais il ne fut rien car l'Equateur est le pays de « manana ».

fournir une explication ; c'est peut-être le fait le plus éprouvant pour un étranger. Personne ne cherche à savoir — c'est le silence. Dans le cas présent le retard ne dépassa pas dix minutes ; et sans prévenir, le conducteur démarra son moteur et le car s'ébranla.

En quittant la ville le car monta au-dessus du « paramo » où une pluie glaciale ajoutait au caractère dénudé des grandes étendues d'herbes brunes. Parfois un Indien à cheval passait en galopant, son poncho de laine rouge volant au vent. Une femme vêtue d'une épaisse jupe de laine et d'une blouse brodée passa à bonne allure, vitesse habituelle des Indiens des Hautes Andes. Son bébé, habillé exactement comme elle, était enroulé dans un drap et sautait à saccades sur son dos. Les mains de sa mère se mouvaient avec agilité, filant la laine sur un fuseau.

À 4 000 mètres les deux hommes aperçurent les premières huttes en herbe des Quichuas des Hautes Andes qui parvenaient à gagner leur vie grâce à l'élevage des vaches et des moutons, à la culture des pommes de terre et de certaines céréales. Cette scène céda bientôt la place à un territoire aride entourant Ambato, ville du tremblement de terre de 1949, et « porte de l'Est ». Ici le car s'arrêta aussitôt assiégé par des femmes munies de plateaux chargés de porc frit, de pâtés de viande, de verres de jus de fruit ou de tranches d'ananas empilées dans une cuvette émaillée. Chacune d'elle vantait ses marchandises en chantonnant à l'air curieux.

Une fois de plus le voyage reprit et le car monta vers les hauts sommets couverts de neige, puis penché en avant il plongea dans les lacets vertigineux jusque dans la gorge créée par le fleuve Pastaza au travers de la Cordillère orientale des Andes, et par le Tingurahua, volcan éteint en forme de cône. Avec une soudaineté surprenante le descente de la pente ouest et le col de la haute montagne laissèrent

propre à vous couper le souffle. Des orchidées la tête vers nous comme le car descendait et sautait de la route étroite située entre un précipice à droite et un mur de rochers escarpés à gauche. Vers la fin de l'après-midi il contourna une autre courbe, et le Pastaza apparut devant eux en larges rubans sur des plages noires. À l'extrémité ouest du puissant bassin de l'Amazonas, le fleuve s'achève à 4 800 kilomètres à l'est, à l'endroit où il se jette dans l'Océan Atlantique. Après une ou deux heures, les villes Shell Mera apparurent. Ancienne base de la compagnie pétrolière Shell destinée à la prospection dans la région, c'est maintenant une masse confuse et sans prétention de bâtiments de bois en ruine : des maisons, un hôpital, des magasins sur un côté de la route, et une base militaire. Une école biblique dépendait d'une mission sur le site.

La base équatorienne de la Société des Missions Missionnaire était située à l'extrémité sud de la ville. Là, et Pierre rencontrèrent le Docteur Tidmarsh, missionnaire, avec lequel ils avaient correspondu avant de se rendre à l'Equateur. En sa compagnie ils prirent l'avion pour aller au nord de Shell Mera, surplombèrent la mer verte, traversèrent la jungle, suivirent le fleuve Ansuo dans la vallée de Atun Yaku, source du Napo.

Ils se dirigèrent vers Shandia, station missionnaire. Quichua abandonnée involontairement par le Docteur Tidmarsh en raison de la santé de son épouse. Ils cherchèrent de rouvrir la station, le Docteur Tidmarsh demeura à la place pendant le temps de leur installation. A cet endroit, Shandia ne possédait aucun terrain d'atterrissage. Les trois hommes allèrent-ils se poser sur une autre station à peu de distance. Ils atterrirent et continuèrent leur voyage à pied à travers la jungle. L'après-midi était déjà tombé quand ils commencèrent leur marche d'une durée de trois heures, aussi se hâtèrent-ils afin d'arriver avant le crépuscule tropical. Ils glissèrent sur des racines lisses

trébuchèrent aux prises parfois avec une boue profonde mais avancèrent avec enthousiasme vers le lieu de leur demeure pendant les mois à venir. Ils avaient hâte de commencer leur nouvelle existence, mais en même temps ils profitaient au maximum des beautés de la grande luxuriante forêt amazonienne.

La jungle était encore intacte. Les arbres aux immenses racines en forme d'arcs-boutants pouvaient atteindre de hautes hauteurs extraordinaires, souvent démunis de branches sauf au sommet. Sous ces ombrelles une variété incroyable de fleurs se développait. Il était souvent impossible à Jim et à Pierre de distinguer les feuilles des arbres à cause de l'enchevêtrement des lianes, des plantes aériennes et des champignons parasites s'y accrochant. Partout les orchidées mêlaient leurs teintes pastel au vert éclatant. Les champignons parasites offraient des couleurs vives et des formes bizarres — vermillons et semblables aux fronces d'une robe féminine ; turquoise, en forme de coquillage à moitié cachés sous un tronc d'arbre en décomposition.

A l'instant même où la lune s'éleva au-dessus de la forêt les trois hommes surgirent dans la clairière de Shandia.

« Aussitôt les Indiens nous entourèrent, » écrivit Pierre. « Je reconnus deux visages vus sur une photo montrée par le docteur Tidmarsh, et en ressentis un sentiment de fierté. Ma première pensée fut, « Oui, je peux aimer ces gens ». Les dessins couleur de l'encre peints sur les visages des femmes, et le drapé pitoyable de leurs jupes d'un bleu passé m'intéressaient. Les enfants fourmillaient autour de nous souriant timidement. Des bébés têtaient de grosses poitrines tremblotantes, et des jeunes gens au regard ardent ne nous quittaient pas des yeux. J'entendis la première conversation en quichua du docteur Tidmarsh et je me demandais comment je parviendrais à étudier cette langue.

Au même moment Jim écrivit : « Nous sommes arrivés à la destination décidée en 1950. Ma joie est à son comble.

Comme nous aurions été insensés de rejeter la divine de cette époque-là. Elle a changé le cours et a ajouté tant de joies ! »

A l'extrémité la plus éloignée de la clairière se trouvait une petite maison au toit de chaume où le docteur Tidm avait vécu. Les murs étaient en bambou, et le plancher était posé sur des poteaux de façon à assurer la circulation de l'air et à protéger les occupants de la maison de l'humidité et de l'invasion des insectes.

« A première vue la maison m'apparut spacieuse et confortable, » Pierre écrivit-il dans son journal. « Je me pensai combien il serait facile à Olive et à moi de nous installer à cet endroit, et je ressentis un sentiment de joie à cette pensée. Puis nous fîmes un brin de toilette lavant nos pieds dans l'eau glaciale de Napo, jetâmes un coup d'oeil à nos vêtements, et nous assîmes devant un repas composé de riz, de banane, de manioc, de riz et de café. Mûrs à la lumière de la lampe au kérosène, j'écrivis quelques lignes sur la table de la salle à manger... Je suis fatigué mais je tiens à reconnaître envers Dieu le Père qui nous conduit dans cette réalité, il ne s'agit pas d'une fin mais d'un commencement... »

« Je me suis fait tout à tous »

A Shandia Jim et Pierre devinrent pour la première fois des missionnaires à part entière. Ils étaient venus dans le but d'apporter la parole de Dieu aux Quichuas ; ils étaient fin prêts mais ne pouvaient y parvenir sans gagner au préalable la confiance et l'affection des indigènes. Aussi vivant parmi eux, en partageant leur vie quotidienne, et en posant les fondements indispensables à une confiance réciproque, ils espéraient ouvrir l'esprit et le cœur des Indiens à l'évangile. Les connaissances acquises chez les Quichuas par Jim et Pierre en étaient convaincus, leur permettraient de travailler au sein d'autres tribus encore plus éloignées de la civilisation actuelle.

Très vite les deux jeunes missionnaires apprirent à connaître les habitudes des Quichuas : ils chassent peu, cultivent un peu la terre, et travaillent de temps à autre pour un fermier des environs. Ils sont sujets à diverses maladies et aux parasites intestinaux débilitants. Ils se situent entre deux cultures : celle de leurs ancêtres en voie de disparition et celle en pleine croissance du monde actuel de l'homme blanc. Il s'agit d'un peuple doux, contrairement à leurs voisins du sud, les Jivaros chasseurs de têtes, et ceux du nord-est, les redoutables Aucas. Tous les aspects de la vie d'

Indiens — la santé, la langue, l'éducation, la mort soulevaient un intérêt immédiat chez

Soir après soir, assis dans leur petite hutte, les bruits nocturnes de la jungle, et cons expériences dans leur journal ou leurs lettres de nuit et les mouches se pressaient contre tombaient sur le papier et entravaient la cou D'immenses scarabées se précipitaient sur leur de sueur en raison de la chaleur dégagée par l les soirs ils étaient entourés par un groupe noires et souriantes — des écoliers venus activités des missionnaires.

« Les blancs ne se fatiguent-ils jamais d'écri l'un d'eux, ami du docteur Tidmarsh, en q deux-là passent leur temps à regarder du pap dessus. Les blancs sentent le papier, affirme se met en colère contre moi car je sens le pa quand je reviens de l'école. »

Quand le docteur Tidmarsh traduisit, P sourit. Comment pouvait-on se concentrer minutes ? Mais ils aimaient ces jeunes s'attendaient à des réactions semblables, c'es avaient renoncé à la solitude et au silence néces et qui avaient constitué pour eux un plaisir

Je me trouvais en ce moment dans la jung de l'Equateur, et Jim gardait le contact a souvent que le service postal le permettait. P atteint Shandia, il écrivit : « Les journées c six heures avec le sifflement du réchaud à ga docteur Tidmarsh chauffe son eau de rasage nous utilisons en guise de lavabo se trouve porte d'entrée, et le tuyau est situé au-dess

déjeuner (composé en général d'un bol ou deux de soupe de banane ou de blé concassé, d'une banane fraîche cueillie et d'une tasse de café) a jusqu'ici été interrompu à 7 heures quinze tous les matins pour établir un contact radio avec les autres stations missionnaires de la région. Après le repas nous parlons espagnol. Le petit déjeuner est suivi de la lecture d'un passage de Daniel en espagnol et par la prière.

« Jusqu'ici mes matinées se sont passées à regarder le docteur soigner les malades, à étudier, ou à fabriquer des objets susceptibles de nous apporter un peu de confort. Je vais à me rendre à la piste d'envol pour surveiller le déroulement du travail. Aujourd'hui un troupeau de sangliers en arrivant du fleuve déclencha un départ précipité à la chasse ; seulement une douzaine d'hommes étaient présents pour travailler. Ils étaient parvenus à l'endroit où la piste d'envol était quadrillée de plantain (fruit tropical proche de la banane) et ils étaient peu disposés à les couper. Je les aidai à casser les arbres afin de leur permettre de commencer leur travail. A leurs yeux agir ainsi revient à détruire leur nourriture, et j'eus un peu la même impression, mais il y avait d'autres plantains et aucune autre piste d'atterrissage.

« Notre chambre est extrêmement agréable : une large fenêtre offre une vue splendide et un rideau sépare notre chambre de la salle de séjour. Deux petits tapis et deux chaises en aluminium confèrent à la pièce un air très civilisé et l'Indien Venancio la balaye chaque jour pour enlever la boue et les cancrelats morts. »

Le vieux Venancio, Quichua typique, était le bras droit du docteur Tidmarsh. Il était vêtu à la manière des Indiens d'un pantalon ordinaire et d'une chemise, ses parents avaient abandonné des années auparavant le vêtement traditionnel des Quichuas, le *chakchu*. L'Indien Venancio était un homme

genoux, rendent absurde à ses yeux le port même si plusieurs de ses compatriotes en portent à certaines occasions comme symbole de prestige. Une épave orne de façon très visible le devant de sa chemise repassée et est prête à être utilisée pour enlever les feuilles de palmes de ses pieds. Quand il est dans la jungle, il est toujours muni d'une machette bien aiguisée qu'il utilise pour aller d'un arbre à l'autre sans but précis. S'il arrive à un arbre glissant, il taille des marches pour y poser ses pieds et monter. Si une plante grimpante lui barre le chemin, il utilise sa machette l'en débarrasse. Sa femme Suzanna le suit avec peine derrière lui, transportant son bébé dans un panier enveloppé dans un drap, et tenant un grand panier rempli d'ustensiles de cuisines, de poulets, d'une corbeille de bananes plantains. Ce panier est attaché avec une corde à la ceinture, la jungle, tirée de l'écorce d'un arbre ou fabriquée à partir d'une longue feuille fibreuse passé autour du cou au front de Suzanna. Elle aussi est munie de sa machette pour arracher et peler le manioc (leur nourriture principale), se limer les ongles, ou décourager les moustiques autour de leur porte d'entrée. La machette est l'outil le plus précieux et souvent le seul. Elle joue parfois le rôle de houe, de pelle, de hache, de couteau et bien d'autres encore. Jim et Pierre devinèrent consciemment de son caractère indispensable dans la jungle et se demandèrent comment ils avaient pu s'installer aux Etats-Unis.

Venancio passe la plupart de son temps à fabriquer de petits paniers destinés à la conservation des oeufs, en forme de trompette et des filets pour capturer les poissons, des tamis tissés, et des tambours fabriqués de la peau de singe. Son épouse accomplit toutes ces tâches ; elle déracine de leur terrain les arbres indésirables, plante les légumes, transporte l'eau

immenses régimes de bananes dont le poids peut parfois atteindre cinquante kilos.

Le lit de Venancio se compose de plusieurs planches de bambou croisées et fixées à des poteaux. En guise de chaise, il se sert de morceaux de bois hauts d'une vingtaine de centimètres sur lesquels il s'accroupit près du feu. Une assiette à soupe et une cuillère constituent toute sa vaisselle et pour boire il utilise de petites gourdes et des bols en argile. La nourriture de base de Venancio et de ses concitoyens est une boisson, connue sous le nom de « chicha », extraite du manioc, tubercule d'amidon récolté chaque jour par les femmes, épluchée à grands coups adroits de machette et cuite dans un fait-tout en argile. Une fois cuit, les femmes pilent le manioc à l'aide d'un pilon de bois dans le but de lui donner la consistance d'une purée de pommes de terre, mais moins fine et plus lourde. Elles en prennent ensuite une boulette, la mastiquent et la recrache dans un plateau et commencent la fermentation qui se poursuit dans des bocaux en argile. Puis celle-ci continue pendant un ou deux jours, ou même une semaine si l'on désire une chicha forte. Les Quichuas vivent littéralement de cette nourriture pendant la grande partie de leur vie, la complétant quand ils le peuvent par de la viande d'animaux sauvages ou du poisson, des fruits de la jungle et des œufs.

Jour après jour en observant les Indiens individuellement et en groupe, Jim et Pierre apprirent à s'adapter à leur nouvelle vie. Une nuit, comme les deux hommes et leur collègue expérimenté le docteur Tidmarsh étaient assis en compagnie des écoliers dans leur petite hutte de bambou, des pas précipités retentirent à l'extérieur.

« Docteur ! Docteur ! Tiangichu ? Etes-vous là ? »

« Ikui - Ikui - Entrez. »

« Ma belle-sœur est mourante. »

En quichua, cette expression peut tout signifier.

est en excellente santé, il est « en vie », mourant ».

« Qu'arrive-t-il à votre belle-sœur ? »

« Elle va avoir un bébé. Voulez-vous

En général seules des complications exigent du missionnaire, mais cette femme, le docteur savait, avait déjà perdu cinq bébés. Il était philosophe, non en médecine, bien qu'il pratiquât l'homéopathie. Aussi rassembla-t-il les instruments rudimentaires destinés aux urgences et, accompagné de Pierre, se dirigea en bas du fleuve. Venant d'un guide, plongea dans l'obscurité pendant que deux lanternes balançaient leur lampe pour essayer d'augmenter le cercle de lumière qu'ils jetaient sur la piste boueuse du Talac, cours d'eau peu profond et large de quelques mètres environ, devait être franchi deux ou trois fois pour d'atteindre enfin la hutte, bâtiment rectangulaire construit en bambou et flanqué d'un toit en feuilles de palmier avec une régularité admirable. Ils pénétrèrent par une porte étroite et une marche basse pour éviter de lécourager les porcs et les poulets. Au travers d'une pellicule de goudron sur les feuilles de palmier d'empêcher les insectes de pénétrer — ils virent des feux brûlant faiblement. Un homme était assis occupé à tisser, avec des cordes, un filet de pêche. Il jouait sur un violon de fortune.

« Une femme était étendue sur une planche. Pierre écrivit plus tard dans son journal, « en regardant des regards par deux couvertures mal fixées, à côté d'une femme » à ses côtés. Peu à peu tout fut dans l'obscurité, les feux se transformèrent en braises. Pierre se dirigea vers sa planche pour la nuit ; les autres étaient en compagnie de leurs parents. les garçons

un lit et nous nous allongeâmes car rien n'annonçait la naissance imminente du bébé, les contractions étant en-
distantes de sept minutes chacune. Le bambou — on le
souvent à tort — n'avait rien de flexible et, comme
chaussures et nos pantalons étaient encore humides à
la traversée du fleuve, nous fûmes très vite transis de fr-
aussi plus tard nous nous levâmes et allâmes nous ass-
sur des billots de bois autour d'un faible feu qui ref-
de rester allumé. En compagnie de deux chiens ga-
effrayants de maigreur nous nous assîmes prêtant l'oreille
à la plainte des criquets, au cri étrange, semblable à
de l'oie sauvage, des crapauds des arbres, aux pl-
éventuels d'un bébé, au craquement du bambou sous le
d'un voyageur, et aux gémissements réguliers de la fem-
se transformant peu à peu en cris brefs mais aigus.

« Peu à peu, comme les douleurs augmentaient, la je-
femme se pencha sur les genoux et attrapa la c-
suspendue au plafond, l'entoura entre ses doigts et sou-
son corps à l'arrivée des contractions. Ces mains fr-
brunes et tendues au-dessus de la tête, ces bras aux ten-
raidis traduisaient leur manière simple et immu-
d'accoucher. Après l'arrivée des eaux, les doul-
diminuèrent et enfin le bébé commença à descendre. La
femme prononça quelques mots, tous se réveillèrent
mirent somnolents dans un coin, et regardèrent
attention au-dessus des couvertures. L'intimité est un
et un concept inconnu. Ils préparèrent une boisson po-
maman en grattant les griffes d'un paresseux et
mélangeant la substance obtenue avec de l'eau. Ce pro-
est censé hâter la venue du bébé.

« Venancio, notre cuisinier, arriva à cet instant, sais-
jeune femme par les épaules et la secoua avec viol-
jusqu'à la naissance du bébé ; ce dernier, petit être

de bananiers et à moitié sur le sol en terre à deux reprises, cracha, pleura, puis adopta normale. Tidmarsh s'avança pour lier le cou de la femme le coupa avec la partie tranchante du bambou, saisit le bébé, prit une gorgée d'eau en fer et la recracha sur le nouveau-né pour le calmer. Elle l'enveloppa dans un torchon sale et l'attacha à sa ceinture d'une ceinture féminine brodée, le tendit à un homme nu, qui fit le tour de la pièce d'un pas mal assuré. Le bébé reprit et l'étendit sur une planche de bambou seul, oublié en apparence. Pendant ce temps, la femme semblable à une martyre, toujours dans la même position, gémissait et se tordait de douleur sous l'effet de contractions incessantes. Tidmarsh pria afin de remettre l'enfant à sa mère.

Peu à peu les deux hommes devinrent plus à l'aise. Le maniement de la langue quicha. Ils ne parlaient jamais sans leur carnet de notes et leur crayon. La langue n'était pas écrite, ils devaient mémoriser ce qu'ils entendaient et essayer d'en deviner par un mot ou deux la signification, puis l'apprendre par cœur.

« Je trouve fascinant l'étude de la langue », dit-il à sa famille, « la fraîcheur de découvrir une nouvelle bouche même de l'interlocuteur sans l'aide d'un dictionnaire très stimulant. Un aspect fort intéressant pour moi est la valeur onomatopique de certains mots. J'ai entendu dire, en parlant d'un poignet cassé, « Il fait whi-lang, whi-lang. » Ce mot n'a aucune signification que nous sachions. Ou encore d'une lampe vacillante, « Elle fait li-ping, li-ping, tiung, tiung. » Le mot « tukluk, tukluk » décrit le fait d'avaler de la nourriture et de façon gloutonne. Il existe une infinité de mots comme ceux-ci. »

La confiance des Indiens envers Jim et Pie

coutumes. « Vous parlez quichua mieux que nous, » affirma Wakcha, jeune Indien très fier portant toujours un casque colonial, signe de grand prestige parmi son peuple. » « Vous nous comprenez trop bien. Nous ne cessons de penser à vous, » pensant « Ils ne comprennent pas, » et alors vous répondez ! »

Le docteur Tidmarsh quitta la forêt pour retourner chez sa famille dans les montagnes, mais avant de partir il donna à Jim et à Pierre quelques instructions simples sur la façon de s'occuper des malades. Livrés à eux-mêmes, ils devaient prodiguer certains soins médicaux à l'aide de livres de médecine et de la prière. Les demandes des malades devaient être honorées. Une nuit de janvier, un père de famille désespéré vint les trouver car son bébé était malade.

« Ne vous est-il pas possible de le guérir par une piqûre ? » plaida-t-il. Les Indiens n'avaient pas eu longtemps à comprendre le pouvoir des antibiotiques contre leurs infections tropicales fréquentes, et si les missionnaires ne leur administraient aucune piqûre, leur travail était pour eux sans valeur. Le missionnaire perdait son temps à leur expliquer l'inutilité de la pénicilline pour un malade atteint de vers intestinaux. Rien n'égalait les piqûres dans l'esprit des Indiens ; les médicaments à prendre par voie buccale étaient très inférieurs. Toutefois dans le cas présent le bébé paraissait atteint d'une pneumonie, aussi Jim prescrivit de la pénicilline. Les parents furent satisfaits de ses soins, mais le bébé ne montra aucun signe de guérison immédiate. Ils s'en remirent donc au pouvoir du sorcier. Jim demanda la permission d'assister à la cérémonie. « On me donna un lit », écrivit-il plus tard. « Ils allaient boire, me donner du Ayak waska, et il me fallait rester sur mon lit de baraque sans allumer ma lampe.

et les trois Indiens qui devaient boire l'eau. Ils conversaient de façon distincte de temps à autre, le sommeil et m'assoupis, mais je m'éveillai. Les spectateurs endormis par terre à côté de moi, de façon à écouter, au moment où la boisson et les paroles attendues et prononcées dans un silence. J'entendis un battement rapide, régulier, semblable à celui d'une poignée de feuilles mal secouée et venu de je ne sais où, issu peut-être d'une source que les trois notes traditionnelles et plusieurs du sifflement de leur tribu. A ceci se mêlaient des crachements, de haut-le-cœur, et le son curieux produit par un jet de fumée dirigé sur la tête du patient, que je l'avais déjà vu faire. (J'avais proposé de donner la deuxième piqûre de pénicilline à l'heure du sommeil, mais il me l'avait refusé. Le sorcier nous ordonna d'attendre jusqu'au matin.) A tous ces bruits succédèrent de temps à autre un ronflement sonore et je finis par m'endormir.

« A onze heures je fus réveillé par un Indien qui commençait à jouer du violon. Nous bavardâmes. A minuit, le bébé mourut. Le rôle du sorcier, me confia-t-on, n'avait été efficace car les buveurs n'ayant pas absorbé la boisson n'avaient pas assez parlé. La fièvre de l'enfant était un peu élevée, sa respiration et son état général étaient stationnaires. Aux environs d'une heure, le bébé se réveilla et m'endormis à nouveau. La maman et une sœur le veillèrent et procédèrent à des applications de cataplasmes de tabac ; des lampes et des lanternes au kérosène éclairaient un peu le caractère étrange des lieux. A trois heures, des lamentations me tirèrent de mon sommeil. L'enfant mort sans lutte : sa respiration s'était simplement arrêtée. Nous fabriquâmes ce matin-là notre troupeau de cercueil. »

dément dans la vie de ces Indiens. La superstition et la crainte des esprits les tenaient étroitement prisonniers. Le Nouveau Testament leur libérerait-il les Quichuas de leur crainte, leur apporterait-il la paix du cœur et la délivrance des mauvais esprits ? Les missionnaires prièrent et s'entretenaient de ces problèmes, mais ils se sentirent étrangers, et eurent la conviction que la solution ne leur en serait jamais. La solution à ces problèmes doit venir par l'Indien lui-même : il doit connaître l'Écriture, doit être enseigné, et à son tour l'enseigner aux autres. Dans ce but, Pierre et Jim rouvrirent l'école missionnaire de Shashu, fermée par le docteur Tidmarsh pour des raisons de sécurité majeure. Dans une pièce de cet établissement les jeunes Indiens de la communauté apprirent à lire et à écrire, et purent enfin lire la Bible par eux-mêmes.

Mais d'autres Indiens n'avaient jamais eu l'occasion d'entendre l'histoire écoutée chaque jour par ces jeunes Indiens. Dieu se servirait-il de Jim et de Pierre pour porter le message de l'évangile aux Aucas ?

« Cette pensée m'effraie parfois, » écrivait Pierre, « mais je suis prêt. Nous comptons sur Dieu pour accomplir ses miracles, et les Aucas peuvent en faire partie. Ces miracles auront lieu en réponse à la foi. Tout autre moyen de parvenir est un expédient. Oh Dieu, guide-moi ! »

Une adaptation sans fi

Jim Elliot et Ed. MacCully s'étaient demandé depuis le années passées à la faculté s'ils pourraient un jour travailler ensemble sur champ missionnaire. Quand Ed, son épouse Marilou et leur petit garçon Stevie arrivèrent à Quito décembre 1952, leurs espoirs semblaient se réaliser. MacCully décidèrent de rester à Quito afin d'étudier l'espagnol, puis de rejoindre Jim et Pierre à Shandia. En juin 1953, Ed laissa son épouse et son fils à Quito et se rendit pour un court séjour dans la jungle où se trouvait leur futur lieu d'habitation. Il décrivit à sa famille aux Etats-Unis les scènes dont il avait été témoin :

« Je viens de rentrer à Quito, après avoir passé douze jours dans la jungle avec Jim Elliot et Pierre Fleming au sein de la tribu des Indiens Quichuas de la plaine. Désireux voulant, nous espérons nous fixer à cet endroit dans quelques mois. Pendant ces douze jours, après avoir observé les écoliers indiens en classe et la file sans fin des malades à la quête de soins médicaux, visité les huttes des Indiens, entendu le chant étrange du sorcier et les cris désespérés des affligés, je loue Dieu de nous avoir conduits ici pour travailler avec ce peuple. Pussions-nous avec l'aide de Dieu être fidèles

à notre vocation et être utilisés par Dieu pour un grand nombre d'Indiens.

« Je suis resté à côté du lit d'un adolescent de la jungle orientale. Je l'ai vu vomir du sang et quelques minutes. A cet instant comme je regardais le corps sans vie gisant sur un lit de bambou posé sur le sol malpropre de la hutte, je connus plus pleinement le passage de Paul dans I Thessaloniens 4, « afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance. » Je n'oublierai pas de sitôt la mélodie de ces païens se frappant la poitrine et se lamentant pendant deux jours et deux nuits. C'était une illustration de ce texte biblique. Ce soir j'adresse à Dieu une prière spéciale... Puisse-t-il épargner la vie de ces Indiens et ce qu'il nous rende capables de leur apporter dans leur propre langue le message d'espérance, de la vie et du salut ».

Fils aîné d'un gérant de boulangerie de Moline, Ed. MacCully grandit dans le Middle West, dans l'Iowa, n'hésitant pas à donner à Dieu la première place. Son père Ed était un prédicateur actif se rendant partout dans le Midwest, Unis, témoignant auprès de ses collègues de travail, en propos, et parlant de Dieu à de nombreux groupes dans de nombreux endroits. Quand Ed entra à la faculté de l'université en automne 1945, il n'avait pas l'intention de se consacrer au champ missionnaire. Il choisit d'étudier la géographie et les sciences économiques.

Grand et fort (1,85 m et 90 kg) il ne tarda pas à se distinguer dans l'équipe de football de Wheaton College. Un homme de sa taille sa vitesse était surprenante et il était aussi au plus haut niveau de la course. Son entraîneur, Dodds, champion national du 1 500 mètres, fut blessé par un incident survenu à Ed lors de sa dernière année. Il se rompus à la course du 400 mètres s'entraînaient à la course spéciale à Boston ; parmi les dix, cinq sera

pour former une équipe de relais. Ed désirait se rendre à Boston. Il courrait le 100 mètres et le 200 mètres mais s'était jamais essayé aux 400 mètres, toutefois il demanda la permission de se joindre aux autres. Le résultat fut typique de la personnalité d'Ed : à un dixième de seconde près, réussit à être sélectionné pour l'équipe de relais. « Il avait toujours l'habitude de réussir l'impossible au moment décisif, » fut la conclusion de Dodds.

Comme orateur Ed réussissait mieux encore. Sa manière simple et directe de s'adresser au public lui permit, sans aucun entraînement en diction, de gagner un premier prix dans ce domaine à San Francisco en 1949, concours regroupant plus de dix mille étudiants. Sa dissertation sur Alexander Hamilton fut presque apprise par cœur par les étudiants de sa promotion qui l'obligeaient à la réciter à chaque occasion spéciale. Quand il arrivait au point culminant,

« Et comme le son d'un clairon d'argent,
retentirent les accents de cette langue inconnue, »
toute la classe se levait et criait à l'unisson avec Ed :
« Excelsior ! »

Ed, président de dernière année, était lui-même à l'origine de cet état d'esprit. Evoquant son élection mon frère Dave écrivit : « Ed fut élu (ou plutôt acclamé) sans un seul vote contre lui. Nul n'aurait eu l'idée, j'en suis convaincu, de proposer quelqu'un d'autre pour ce poste. Il s'agissait d'une décision acceptée par avance à l'unanimité. »

L'année suivante Ed MacCully, ayant décidé d'embrasser une carrière dans la magistrature, entra à la faculté de droit de Marquette. Au début de sa deuxième année il prit un travail de veilleur de nuit dans un hôtel, avec l'intention de consacrer son temps à l'étude. Mais Dieu, qui choisit chaque chose de façon souveraine, pour l'accomplissement de ses desseins éternels, avait d'autres plans. Ed confia ses projets à son

camarade de promotion Jim dans une lettre du 1^{er} septembre 1950 :

« Depuis que j'ai pris ce travail, beaucoup de choses se sont produites. J'ai passé mon temps libre à méditer la Parole de Dieu. Chaque nuit le Seigneur s'adresse à moi un peu plus. L'avant-dernière nuit j'ai lu Néhémie. Après une première lecture, je décortiquai en entier une fois encore. Voici un homme qui, dans tout, y compris sa situation, pour accomplir la volonté du Seigneur, personne d'autre ne pouvait réaliser. Et à Jérusalem, l'obéissance tous ceux restés à Jérusalem se soumettent à Dieu avec Dieu. Les obstacles et les empêchements ont été surmontés et une tâche considérable fut accomplie. Il est impossible de chasser cette histoire de mon esprit. Le Seigneur s'adressait à moi. Hier matin en sortant de chez moi, je fis une longue promenade et j'ai pris la décision selon la volonté de Dieu, j'en ai la conviction. Le Seigneur et sa Parole sont seuls à l'origine de tout. Je peux l'affirmer devant Dieu en toute honnêteté. Mon unique désir est de vivre une vie d'abandon à Dieu. Au Seigneur en y consacrant toute mon énergie et toute ma force. Peut-être m'enverra-t-il dans un endroit où la Parole de Jésus Christ est inconnue. Jim, je désire dire au Seigneur au mot, et je compte sur lui pour tout. Mon attitude revient à 'mettre tous mes œufs dans un seul panier', mais nous avons déjà placé notre confiance en Dieu pour le salut, aussi pourquoi ne pas agir de même pour la vie ? Si la promesse divine de la vie éternelle est vraie, autant tout perdre à la fois, notre vie présente et notre vie après la mort. Mais si cette promesse est vraie, les autres paroles du Seigneur doivent l'être aussi. Amen, Jim.

« C'est extraordinaire, le Seigneur m'a donné 24 heures seulement avant mon inscription

Aujourd'hui c'était la rentrée, aussi me suis-je rendu faculté pour les prévenir des raisons de ma décision vraiment prié selon l'exhortation de Paul aux Ephésiens afin « d'ouvrir ma bouche avec hardiesse ». J'ai parlé à mes camarades, puis je me suis rendu auprès d'un professeur que je tenais en haute estime. Je lui confiai mes projets, je vis des larmes briller dans ses yeux. J'allai ensuite auprès d'un autre, mais ce dernier me souhaita bonne chance et me quitta avec froideur.

« Voilà. Il y a deux jours j'étais étudiant en théologie, aujourd'hui je ne suis plus personne. Merci, Jim, pour tes prières à mon égard. Ne te relâche pas. Je prie vraiment pour toi aussi car tu te prépares à partir. Si seulement j'avais pu aller avec toi. »

La période de formation de base arriva pour Ed qui se rendit en compagnie de Jim Elliot à Chester, Illinois dans l'hiver 1951. En plus des rencontres sous la tente et des classes d'enfants où il annonçait l'évangile, Ed prêcha chaque semaine dans une émission de radio qu'il partageait avec Jim. Comme écrivit l'apôtre Paul, « Je me dois d'aller vers les Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants, j'ai un vif désir de vous annoncer l'Evangile à vous qui êtes à Rome car je n'ai point honte de l'Evangile : c'est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit. Ce fut la conviction d'Ed et le mobile de sa prédication.

Le 16 mai 1951, il se servit du Code Civil pour illustrer l'un de ses messages à la radio. Le sermon d'Ed expliqua mieux que les nombreuses affirmations théologiques de la Bible des cinq hommes destinés à collaborer dans l'expédition au Caucase.

« Le destin du criminel, » déclara Ed, « est de subir la condamnation en étant puni — pour certains la condamnation signifie servir pendant quelques années, pour d'autres être emprisonné à vie, pour d'autres encore la

« Le salaire du péché c'est la mort... » Une un seul châtement pour tous les incroyant

« Mais Dieu, dites-vous, est un Dieu d'am personne éternellement. Il est certes un Die condamnation du pécheur ne change en ri ne désire pas nous infliger le châtement conséquent nous offre un moyen d'y échapp nous l'acceptons. Dieu a pourvu à notre pa Son Fils unique.

« Voici le message de Dieu, clair et simple la Bible. « Celui qui croit au Fils », dit D condamné, mais celui qui ne croit pas est parce qu'il n'a pas cru au Fils unique de

Comme à l'époque où le Seigneur était ici- ne furent pas fulgurants. Quelques-uns écriv de radio pour demander un supplément d'int poignée de personnes firent une profession réunions organisées dans différentes école Mais Ed avait la certitude d'avoir obéi à D nois. Avant de se rendre à Chester, il avait a à un groupe de jeunes réunis pour un bar au Michigan. Ed ne pouvait imaginer les int à son égard. A cette occasion il rencontra M jolie pianiste aux cheveux bruns dans l'égl prêcher. Pendant les mois passés à Chester, nul doute plus de lettres à Marilou qu'à tous en plusieurs années. Au début de leur co écrivit :

« Je prie pour deux choses bien définies je demande au Seigneur de nous donner la sa relation — même dans le domaine de la c Puis je lui demande de permettre à notre r rapprocher toujours plus de lui. Loin de m

pour l'autre soit un moyen de nous attirer davantage Dieu. Tu as aussi ce désir, je le sais. »

Leur amitié s'approfondit rapidement et en avril Ed et Marilou se fiancèrent. Quelques jours plus tard Ed écrivit :

« Quand tu pries, demande au Seigneur de nous montrer avec précision où il désire nous envoyer, et de nous rendre obéissants à sa volonté et désireux même de nous conformer. »

L'amour d'Ed pour sa future épouse était total. « Quelqu'un me parle, il me faut recourir à un formidables effort de volonté pour rester dans la conversation. C'est une sensation bizarre ! Je commence à croire à toutes les affirmations des poètes et des compositeurs sur l'amour. »

Le 29 mai 1951 il écrivit : « Dans un mois aujourd'hui tu auras perdu toute ta liberté et seras sous ma férule soumise à ma loi impitoyable et à mon commandement cruel. Tu as exactement trente et un jours pour tout remettre en question. Te crois-tu vraiment capable de me supplier jusqu'à la fin de ta vie ? Ce ne sera pas facile. Tu me demanderas plus d'une fois pourquoi tu m'as épousé sans avoir bien réfléchi ? Mais sache que je t'aime de tout mon cœur. »

Marilou ne remit rien en question. Ils se marièrent en avril à l'Eglise Baptiste de Pontiac dans le Michigan, où Marilou était membre.

La décision d'Ed de se rendre sur champ missionnaire le conduisit à s'inscrire à l'Ecole de Médecine Missionnaire de Los Angeles, où il passa une année d'étude intensive en médecine des maladies tropicales et leur traitement, l'obstétrique, la dentisterie et les rudiments de base de la médecine, afin de se rendre utile non seulement aux Indiens mais aussi à sa famille et à lui-même.

Le 10 décembre 1952, accompagné de leur petit S

l'Equateur, pays où ils allaient passer leur vie avait clairement indiqué.

Dans la jungle Jim et Pierre avaient impatience le jour où les McCully les rejoindraient. Ils construisaient une maison à leur intention et plusieurs bâtiments destinés à la mission. Pendant ce temps MacCully logeaient chez des Equatoriens dans des huttes en stuc à Quito où ils apprenaient l'espagnol. Mais la tâche facile et à plusieurs reprises le découragement et le sentiment d'inutilité les assaillirent.

« Nous demandons à Dieu dans nos prières de nous donner la capacité et la précision dans l'étude et de nous accorder la grâce de franchir le pas qui permettra non seulement de converser mais aussi d'écouter la parole de vie, » écrivit Ed à des amis, fidèles de Marilou et lui avaient hâte de gagner leur pain dans la jungle et de commencer le travail tant attendu. Un jour Ed fut appelé à la radio... ?

« Je n'ai pas très bien compris le message. Ont-ils tous les bâtiments ? demanda-t-il. « Terminé ».

« Tous les bâtiments de Shandia ont été détruits par l'inondation. Tous les bâtiments de Shandia ont été détruits par l'inondation. Jim et Pierre désirent que vous leur répondiez le plus vite possible. Terminé. »

« D'accord. D'accord. Dites-leur que j'ai compris. »

Ed MacCully redonna le micro à l'opérateur. Quelques secondes courtes. Ce message lui était parvenu par l'intermédiaire de Shell Mera. Jim et Pierre avaient envoyé un message à Rios, station missionnaire située à six heures de marche de Shandia. Les missionnaires de cet endroit avaient été informés par radio Shell Mera de l'inondation.

Ed était stupéfait. Il alla à la fenêtre et regarda vers le sud de Quito dans la direction d'Antisana, haute

sommet neigeux située entre lui et la petite station missionnaire visitée quelques semaines auparavant.

La station à Shandia avait été balayée en un jour de pluie torrentielle, suivi par une nuit de cauchemar où le fleuve en furie détruisit tout sur son passage. 500 planches rabotées à la main — chacune représentant une journée entière de travail — et destinées à la construction d'une maison, d'une clinique et d'une nouvelle cuisine pour l'école, avaient disparu pendant la nuit. La plus grande partie de leurs effets personnels avait été épargnée, mais les manuscrits si précieux remplis de vocabulaire Quichua appartenant à Jim et à Pierre jonchaient le sol, striés de boue. Environ 500 mètres de terre s'étaient détachés de la piste d'envol. C'était un témoignage poignant pour ces hommes du caractère temporaire de leur « Cité » présente.

Comme ils avaient recherché de façon instinctive le concours d'Ed, ce dernier se tourna vers Marilou. « Chérie, toute la station de Shandia a été détruite par une inondation ! »

Marilou était incrédule. Ed lui expliqua le déroulement des événements et le désir de Jim et de Pierre de le voir venir au plus vite dans la forêt. Aussitôt elle acquiesça et reconnut la justesse de cette requête.

« Mais toi et Stevie, qu'allez-vous faire ? » demanda-t-il. « Oh, tout ira bien » répondit Marilou. « Nous resterons ici et tu nous tiendras au courant par radio de tes plans. Tout marchera bien, j'en suis sûre. »

Comme de coutume Ed fut encouragé par son attitude et commença à se préparer pour le voyage. « Elliot » avait dit un jour à Jim, « J'ai épousé une femme efficace. Elle s'organise et me pousse à agir de même, et nous arrivons ! »

Elle prépara ses affaires en un temps record et peu de temps après il se trouva assis sur une chaise de toile dans la tente dressée par Jim et Pierre à Shandia. Les

agement céda la place à l'organisation missionnaires se mirent très vite à reconstruire à préparer l'arrivée des McCully. Aussitôt qu'il se rendit à Quito pour chercher sa famille, son journal nous relate leurs premiers jours.

« Septembre 1953. Nous sommes maintenant installés. La vie se passe à acheter, à vendre, à soigner les malades, à réparer les appareils à kérosène, à essayer d'apprendre la langue. Il est très difficile de trouver du temps de côté pour l'étude de la langue, car il y a toujours quelque chose de permanent. Il en est de même pour l'étude de la prière. Il est dur de maîtriser toutes ces activités, de se réjouir sans cesse, dur d'aimer ces Indiens si reconnaissants. Il est dur aussi de ne pas perdre de vue le but primordial quand nous sommes si submergés par nos occupations secondaires. »

La vie d'un missionnaire exige une adaptation constante. Après avoir obtenu un prix comme orateur il faut apprendre une langue non encore écrite... Après avoir gagné le championnat de football à la faculté, il faut former un groupe de petits Indiens à jouer au volley-ball. Autrefois responsable de la musique dans une école, il enseignait patiemment et avec grand soin le chant, écrites par elle et Ed en langue Quichua et en espagnol indiens. Grâce à toutes ces expériences, ils ne sont pas devenus « fous à cause de Christ ».

« *Consacré à Dieu* »

« Avioneta uyarimuni ! On entend le petit avion »

Ces mots, prononcés à grands cris par les Indiens, annonçaient à Jim, Ed et Pierre et aux autres missionnaires de l'Orient l'atterrissage imminent du petit avion appartenant à la Société d'Aviation Missionnaire. Le plus agréable de la jungle était le bourdonnement croissant de son moteur. Le missionnaire avait beau être occupé à soigner un bébé atteint d'impetigo, à vendre du vermicelle en poudre, à donner une étude biblique, ou à scier des planches pour la construction d'un bâtiment, il avait pour coutume d'interrompre son travail. Le dégagement de la piste d'atterrissage donnait lieu à une bousculade, pendant laquelle le missionnaire vérifiait une dernière fois la surface et que les chiens et les enfants étaient à une distance respectueuse. L'avion se posait doucement sur l'herbe. L'hélice s'arrêtait peu à peu, la porte s'ouvrait et un homme à la peau brune, aux cheveux couleur de sable, au regard bleu et franc, au large sourire, sautait dehors : c'était Nate Saint dont la vision avait changé la vie missionnaire dans la jungle.

Nate déchargeait la cargaison destinée à la station. Il vérifiait la liste donnée par Marj, son épouse :

viande, des légumes, deux balais, et le trouvez la pénicilline dans le sac de cour je crois. Comment vas-tu, Ed ?

Comme les deux hommes bavardaient à les Indiens s'attroupaient avec empressement tenait debout et frottait sans cesse son genou d'un autre pour éloigner les mouches. Un b un chien échappait à la surveillance d'un en parvenait à détourner l'attention des Indiens peu comme s'ils le voyaient pour la premi

Puis sans aucun préavis, une minuscule ala — la montre de Nate ! En homme méthodique avec précision du nombre de minutes à pa station de façon à rentrer chez lui avant le co Quand un autre vol était prévu il savait a quand il lui faudrait partir. Après avoir em au fond de l'avion les bidons de gas-oil vides remplis à nouveau au quartier général à révérifiait sa liste et bondissait sur son siège ceinture, enfilait son gilet de vol, agitait le d'adieu et décollait. C'était un moment c semaine pour les missionnaires isolés.

« Ah ! Ce vieux Nate est unique ! » Ed a de dire à Marilou quand ils revenaient en maison.

En effet l'arrivée de Nate Saint et de s marqué le début d'un nouveau style de vie p missionnaires isolées en cette partie de la ju le missionnaire et sa famille étaient complè du monde extérieur pendant de longs mois et de marche éreintante sur les pistes dangereu les séparaient d'un docteur. Aussi, une à d'atterrissage furent-elles arrachées à la ju hache. Des postes émetteurs et récepteurs f

jour de marche pénible. Les conditions d'habitation améliorées de façon considérable : le bambou rongé par la vermine et les toitures de chaume éphémères cédèrent la place à des planches, coupées et rabotées par des machines transportées par avion. Nate fabriqua un cadre spécial pour son avion destiné au transport de feuilles d'aluminium. Les toits solides furent construits avec beaucoup plus de facilité. Des outillages électriques légers et du carburant pour assurer leur fonctionnement, des réfrigérateurs marchant au kérosène, des meubles classeurs, des poêles, des appareils électriques et du ciment furent ainsi acheminés. Tous ces éléments concoururent à rendre la vie dans la jungle plus sûre, plus saine et plus efficace.

Nate et son épouse Marj arrivèrent dans l'« Orient » en septembre 1948. La première occupation de Nate fut de créer une sorte de quartier général pour Marj et lui à Shell Mera. Pendant la construction de leur petite maison, treize avions furent utilisés comme hangar, dortoir et atelier, une simple hutte qui leur servit de lieu d'habitation. Les Saints n'ont pas attendu la fin de leur installation pour aider les missionnaires. Un pilote était venu comme pilote de la Société d'Aviation Missionnaire, organisation interdénominationnelle fondée par deux pilotes de la Marine dont le but était de transporter des missionnaires évangéliques, avec leurs bagages et leurs malades jusqu'à leurs postes éloignés. Ainsi en allégeant la charge physique du missionnaire due à la nature primitive des lieux environnants, la S.A.M. pourrait lui permettre de consacrer plus de temps et d'énergie à son ministère spirituel.

Presque immédiatement Nate utilisa son avion à ce service. Marj s'occupait de tous les missionnaires et de leurs visites de passage à Shell Mera. Ils étaient nombreux et elle était la seule à assurer ce travail sur des kilomètres. Elle ne pouvait jamais si elle devait préparer un repas pour 2 ou 12 personnes, ils mangent comme 4 ! » disait-elle. « Je prépare une

Pour les besoins rigoureux de leur travail par et Marj convenaient à merveille. Nate écrivit u pensait du rôle de Marj : « Comme je suis heureux sans cesse à mes côtés. J'ai l'impression d'un dynamisme pour courir le sprint, mais il n le savait, quelqu'un comme toi, pour me s l'effort prolongé. »

Les premières préoccupations de Nate conc étaient la sécurité, l'efficacité et l'écon missionnaires qui avaient coutume de se dé des anciennes pistes veillaient à ne pas transp nécessaire. Aujourd'hui, dans l'avion, il en Quand notre mission a acheté cet avion, il é beaux sièges confortables, mais beaucoup tro avons-nous décidé de les remplacer par d confortables mais plus légers, nous permetta plus de nourriture et d'équipement. »

Chaque gramme compte dans un avion de Nate découvrit que les garde-boue des ro aérodynamique ramassaient la boue, il les enl habitude, Nate appliqua cet exemple à la v « Quand le vol de la vie est terminé et déchargeons notre cargaison à l'autre bout, s'est débarrassé de toute charge inutile aur la plus précieuse à présenter au Seigneur. »

Nate s'était toujours consacré totalement Christ. Dans un court sermon diffusé sur la s missionnaire HCJB — « la Voix des Andes il partagea sa conviction avec d'autres :

« La dernière guerre mondiale nous a disposés à nous consacrer totalement, seul mo notre objectif... En cet instant des milliers d preuve d'une totale consécration... Notre pay une seule réponse : nous devons payer le pri

payer le prix pour l'évangélisation du monde, nous sommes souvent muets. Il nous est impossible de partir : pour une décision nous coûterait trop.

« Dieu lui-même a posé ce même principe quand il a créé l'univers. A cet instant il en connaissait le prix. Il nous a retenu son Fils unique, mais l'a donné afin de payer le prix de nos échecs et de notre péché.

« Sans cesse les missionnaires doivent faire preuve de consécration. Jésus a déclaré, « Quiconque aura quiconque pour cause de mon nom ses frères ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle ».

Toutefois les convictions de Nate sur la consécration n'ont pas amoindri son sens de la prudence présent dans chaque fibre de tout pilote de première classe. Au contraire, son esprit regorgeait d'idées susceptibles d'améliorer la sécurité de l'avion. « J'essaie d'éviter de bricoler pour le plaisir de bricoler, » écrivit-il. Je ne peux m'empêcher d'imaginer toutes sortes de gadgets, mais je m'efforce de discerner ceux qui sont les plus utiles.

L'une de ses inventions les plus précieuses a été un système parallèle d'alimentation en carburant. Il confiait ses idées à son frère aîné Sam, pilote de ligne expérimenté dans le domaine de l'aéronautique.

« Quand je me trouve au-dessus de la jungle à l'écoute du moindre bruit inquiétant que je ne veux pas entendre, » écrivit Nate à Sam, « certains faits me reviennent à l'esprit, comme la rupture du tuyau d'essence à Mexico quatre ou cinq années auparavant. L'une des extrémités du tuyau s'était cassée et seule la tension naturelle en vol de ce dernier nous a empêché de tomber. Je me rappelle aussi l'activité féroce des guêpes quand elles décidèrent d'obstruer l'arrivée d'essence. A vrai dire je suis favorablement impressionné par les statistiques mais je redoute aussi les conséquences ».

même, si je me trouvais à faire partie quelque de la jungle du pourcentage minime des ca

Tout en retournant dans son esprit les mé à éliminer une panne dans le système d'alime occupé à travailler dans le hangar de Shell M un camion en route pour Ambata, ville située Andes. Dans cette région les camions n'étaient et celui-ci attirait l'attention de façon particul garçon était accroché au toit de la cabine d bidon d'essence et un siphon à la main, un g assis sur le pare-choc à l'avant tenait l'extré du siphon, tournée dans la direction du ca le capot entrouvert. Quelle que soit la cau de son système d'alimentation, ce camion monter à une altitude de 1 700 mètres, la plu en seconde ou en troisième, avec un gran changements de vitesse, pendant qu'un fournissait de l'essence au moteur à l'aide caoutchouc !

L'imagination vive de Nate appliqua méthode d'approvisionnement en carburant situation. Il souleva le capot du moteur de so la jauge des températures de la tuyauterie y introduisit du carburant. Chaque pressio rempli de kérosène produisait un redoublemen Encouragé par cette expérience, il se rendit emprunta à Marj l'un de ses bidons d'huile aff en guise de réservoir auxiliaire de 12 litres. Po forme aérodynamique pour le réservoir il en Indien abattre un balsa pour se procurer un bois particulier. Le réservoir et le carénage fu à la traverse située sous l'aile gauche. De récupération, des filtres, et une valve l'installation. Nate attacha la valve sur le pa

allait bien mais la tombée de la nuit l'obligea à attendre le lendemain pour tester son système de sécurité fait maison.

Il passa la nuit blanche, repassant dans son esprit les raisons susceptibles de faire échouer son idée — pourtant le camion pouvait rouler en deuxième, tout est dépourvu d'une arrivée normale d'essence. La commande d'un carburateur moderne était due, il le savait grâce à sa grande expérience de mécanicien, à la nécessité de passer en douceur d'une faible vitesse à une allure beaucoup plus vive. Or un moteur arrêté en cours de vol, se dit-il, passe en autorotation assez rapidement pour éviter les vitesses inférieures si critiques.

Le lendemain matin les premiers tests au sol démontrèrent l'efficacité du système parallèle d'alimentation en carburant. Le moment était venu pour le mettre à l'épreuve en vol. Il décrit son expérience :

« A 7 000 mètres au-dessus de la piste, je tirai la commande de mélange pour couper l'arrivée du carburant. La baisse de régime fut une expérience inédite pour moi, j'avais si souvent écouté mon moteur avec l'espoir d'y jamais entendre une baisse semblable. Mais en tournant la nouvelle petite manette en forme de T sur le tableau de bord, je ramenai en douceur le moteur à plein régime. Pour moi, ce fut une sensation merveilleuse. Pendant 20 minutes, le système normal d'alimentation fut complètement inutile. Même avec le carburateur mis hors circuit, le moteur n'enregistra aucune ratée. A partir de l'autorotation il passa de la vitesse sans tousser une seule fois.

« J'inclinai l'avion de multiples façons à des vitesses variables, le moteur ne montra jamais aucun signe de faiblesse. Ressentir comment régler la commande de mélange à l'aide de la nouvelle manette d'urgence était aussi simple que de se servir de la commande de mélange normale. Les résultats étaient identiques.

deux kilos. Le seul point commun avec d'alimentation habituel est le moteur. Ce dit tous les problèmes usuels comme ceux des arrêts et des tuyaux cassés. Il est si simple et si peu coûteux pourquoi volons-nous, équipés d'un système de carburant capable de tomber en panne en panne entre le réservoir et le moteur, sans nous rendre compte d'un système parallèle ? Nous sommes tous conscients de la valeur du double allumage, aussi pourquoi n'avons-nous pas une double alimentation pour les urgences ?

Avec l'accord du gouvernement chaque S.A.M. se rend au-dessus de la jungle en hélicoptère grâce à l'emploi du système parallèle d'alimentation en carburant mis au point par Nate Saint.

Une autre invention géniale de Nate était le moyen de faire descendre un seau en toile en plein vol jusque dans les mains d'une personne au sol. Cette « technique de la spirale », comme on l'appelle, rendit possibles plus tard les premiers contacts avec les Aucas. On laisse descendre à l'arrière de l'hélicoptère un seau en toile fixé à une corde de 450 mètres. Quand le seau est en un cercle étroit, le seau se déplace vers le centre car le mouvement de la corde compense la force centrifuge tendant à repousser le seau vers l'extérieur. Quand le seau se déplace vers le centre il tombe, jusqu'à ce qu'il est suspendu presque immobile à la position où il est renversé. La personne au sol peut non seulement recevoir le courrier, des médicaments, de petits paquets (le plus important) peut renvoyer des messages ou autres objets placés dans le seau. Nate a même à substituer à la corde un fil téléphonique et à mettre un téléphone dans le seau. Ainsi il put

ou dans une clairière de la jungle, dans des endroits dépourvus de piste d'atterrissage.

L'une des mesures essentielles de sécurité fut le maintien permanent d'un contact radio avec l'avion : c'était le rôle de Marj. Lors de chaque vol, elle veillait à vérifier la position, l'altitude, et la réserve de carburant à intervalles réguliers. Elle s'assurait des conditions atmosphériques à Shell Mera, et restait en contact avec le missionnaire à la station où Nate devait se rendre pour s'assurer de sa venue. Chaque station missionnaire était équipée d'un émetteur et d'un récepteur, et à 7 heures tous les matins les missionnaires appelaient Shell Mera. Si une urgence médicale s'était présentée depuis le dernier appel, on pouvait demander de l'aide, et des vols étaient organisés grâce à ce système. Ce travail représentait de nombreuses heures passées à l'écoute de la radio, mais Marj était convaincue de participer au travail missionnaire tout comme Nate par son rôle de pilote. Chaque matin, tout visiteur à Shell Mera pouvait entendre à peu près ceci :

« Shell Mera appelle Macuma, Macuma. Terminé.
« Ici Macuma. Nous voudrions savoir combien de paquets nous devons prévoir sur le terrain d'atterrissage à l'ouest de la marchandise. Terminé. »

« Bonjour Macuma. Deux suffiront. Terminé. ».

« D'accord, merci. Comment va le garçon transporté à la clinique ? Terminé. »

« Je téléphonerai à la clinique et verrai s'il peut être ramené chez lui par le vol de jeudi. A propos, vous aurez un vol de jeudi. Un missionnaire vient d'arriver et serait désireux de voir une station missionnaire typique dans la jungle. Terminé. »

« D'accord Marj. Nous serons heureux de l'accueillir. Vous ferez bien de nous faire parvenir un peu plus de nourriture que d'habitude cette semaine. Terminé. »

Shandia. L'avion est-il arrivé ? Terminé. »
« Ici Shandia. Non pas encore, Marj. Tern
Ainsi se passaient les matinées ; Ma
commandes de nourriture, les fournitures n
écoles indiennes, les médicaments destinés au
et demeurait à l'écoute des conversations éc
les deux stations, faisait parvenir les
missionnaires au docteur, recueillait des
téléphone et les transmettait aux missionnaire
d'appeler « Henri 56 », l'avion de Nate, en
de la jungle, et de noter avec soin sa posit
5 minutes.

Dans son pays natal certaines personnes
souci permanent de Nate concernant la séc
tout » disaient-ils « un missionnaire est s
confiance en Dieu ! »

« Mon raisonnement est peut-être 'païen',
l'a dit, » écrivit Nate dans une lettre. « Po
vraiment aux miracles : pour Dieu ils sont
d'enfant. Mais la question est de trouver la m
approuvée par le Seigneur. Je ne serais pas i
mis ma confiance en lui. Mes détracteurs me
Seigneur prendra soin de toi », mais sont sa
réticent pour s'exposer aux bactéries prése
mission située dans un quartier malsain ! P
si je suis convaincu de mes affirmations ; Je
effet des questions de sécurité, mais pas au p
m'occuper du travail de Dieu. A chaque vol
donner ma vie pour Dieu. Néanmoins il me
de tirer profit de toute amélioration éventuel
à bien notre tâche. »

Nate n'a pas seulement facilité le travail des
dans la jungle, mais a exercé une influence
« voisins » équatoriens. Il ne paraissait jama

reconnaissant en lui un grand attachement à Dieu et un cœur compatissant. Il progressait à grands pas en espagnol. Ses efforts suscitaient le respect. Les rencontres dans les écoles du dimanche, les cours de lecture et les entretiens personnels faisaient de Nate un missionnaire autant que pilote.

Il a aussi utilisé son ingéniosité à rendre la vie de sa famille plus commode et plus agréable. Il a construit une citerne en béton destinée à recueillir l'eau de pluie tombée dans le toit et un mur extérieur bas pour permettre à ses enfants d'aller chercher le surplus provenant du réservoir plus grand. Il a installé une alarme sur la machine à laver de Marj pour lui prévenir des pas quand elle se tenait près du poste de lavage.

Kathie née en 1949 et Stevie né en 1951 — de patage de la jungle le surplus provenant du réservoir plus grand. Il a installé une alarme sur la machine à laver de Marj pour lui prévenir des pas quand elle se tenait près du poste de lavage. L'humidité est le problème majeur à Shell Mera, aussi a-t-il créé un séchoir derrière la cuisine en encastrant un réfrigérateur à kérosène dans la cloison de la cuisine pour de laisser échapper la chaleur dans le séchoir. Il y a aussi placé le chauffe-eau. Ainsi les vêtements et d'autres équipements purent-ils être préservés de l'humidité.

Qu'est-ce qui poussa un homme doué d'un esprit inventif et aussi ingénieux, et possédant des capacités techniques modernes, à s'installer dans la jungle primitive de l'Equateur ? Comme Ed, Pierre et Jim, Nate provient d'une famille dont chacun des membres avait une connaissance profonde des Ecritures. Tout jeune garçon, il comprit les implications du Nouveau Testament et sa foi en Christ comme son seul espoir de salut. C'est à San Francisco, où Nate naquit en 1923, le ciel était la danse et toutes formes de jeux comme le poker et les machines à sous étaient proscrits. Toutefois la vie n'était pas monastique. Les enfants allaient à la pêche, montaient à cheval, faisaient de la luge en hiver, et avaient par permission de coucher à la belle étoile. Nate dessinait

locomotives. Sa sœur aînée Rachel était pour sa maman, lui lisait des livres missionnaires de l'époque, se passaient en Afrique, au Japon, aux Indes, du Sud. Son imagination s'attachait avec passion et un jour il affirma : « Je n'ai jamais été prédicateur, mais un jour j'aimerais annoncer à quelqu'un n'ayant encore jamais entendu le nom de Jésus-Christ. »

Il monta en avion pour la première fois à l'âge de 12 ans en compagnie de son frère aîné, Sam ; il était assis devant qu'il dut se mettre debout sur le siège pour atteindre le poste de pilotage du vieux biplan. Depuis lors, les avions et la vaste étendue du ciel n'ont cessé de l'attirer.

A 13 ans il fut victime d'une attaque sévère de polio à la jambe et l'inactivité forcée lui donna l'habitude de réfléchir. Dieu voulait-il qu'il devînt missionnaire ?

Plus tard il rapporta : « Tout au long de mon adolescence au lycée les avions étaient ma passion et toutes mes lectures se concentraient sur des aventures aériennes et des histoires de toute pièce. Tout autre sujet me paraissait terne et ennuyeux et ne pas voir le ciel pendant un seul jour était une torture. Aujourd'hui une épreuve très dure. »

Les quatre murs de la salle de classe devinrent pour lui intolérables et quand il fut dans sa dernière année, il fit un travail pendant la journée chez un serrurier, puis un cours du soir, et acheva ainsi ses études à l'âge de 16 ans. Quelques mois. Pendant les 6 mois suivants il travailla dans un petit aéroport, où il apprit à piloter. Ensuite il s'occupa de l'entretien des avions et obtint son brevet de mécanique. Puis il s'engagea dans l'armée comme élève pilote. « Il semblait que l'Aigle allait enfin de pondre l'œuf en or ! » dit-il. « Une formation qui coûte 25 000 dollars ! » Entre temps il avait vu

longtemps rêvé de piloter les gros avions puissants de l'air de l'air.

La veille de son premier cours dans l'armée, il ressentit une douleur autour de son ancienne cicatrice d'ostéomyélite. Il souleva aussitôt la jambe de son pantalon et comprit que l'inflammation s'était installée. Toutes les ambitions de son enfance, concentrées sur cette brillante occasion de piloter un avion puissant, s'effondraient. « Je ne dis rien à mon camarade de chambre, me mis au lit, éteignis la lumière, dis un mot et me retranchai au plus profond de moi-même dans un véritable donjon pour une réclusion solitaire. Exceptées l'agitation et ma respiration entrecoupée de soupir, rien ne se serait douté de mon désarroi. Je n'exagère rien : j'étais le cœur brisé. »

Ne plus avoir la possibilité de passer de ces « moments de teuf ! » à de véritables avions laissa Nate dans une profonde dépression, le rendant indifférent à tout. Quand il sortit de l'hôpital, l'armée de l'air lui conféra le grade de sergent d'équipe d'entretien. Ce travail lui laissa du temps libre, il le consacra à la lecture de la Bible, négligée depuis longtemps. Un an après avoir acquis de solides connaissances, il fut envoyé à Détroit en service commandé pour étudier de nouveaux moteurs plus importants à la veille d'être mis en service. Dans cette ville lors d'un culte de nouvel an au Seigneur, il en fut convaincu, inclina son cœur vers la mission. « Ce qui se passa pendant le culte était d'une importance, » écrivit-il plus tard. « Je n'entendis rien de mes oreilles. Je plaicai avec mon Père céleste pour comprendre pourquoi je ne ressentais pas la paix promise par Jésus. Vous avez sans aucun doute entendu parler de certaines personnes auxquelles Dieu s'est adressé. J'ignore comment Dieu s'y est pris avec eux, mais ce soir-là, mon optique de la vie changea en un clin d'œil. Ce fut comme si une nouvelle diapo avait été projetée sur l'écran situé devant moi. »

et m'éloignai. La neige tombait, une couche immaculée recouvrait déjà le sol, et les bruits de la circulation en étaient comme étouffés. Une journée à celle éprouvée lors du pardon de mes péchés et me rendit presque incapable d'exprimer ma joie. Je semblais entendre pour la toute première fois.
« Suis-moi et je te ferai pécheur d'homme. »
Une ancienne passée à courir après les intérêts temporels, totalement insensée. »

Au moment où il fut certain de devoir quitter l'aviation et de s'enfermer dans un institut biblique pendant deux ans pour se préparer à la mission, Nate entra dans la Société d'Aviation Missionnaire. Il écrivit :
« L'industrie aéronautique vient de perdre sa plus grande ligne, et le Seigneur a gagné un « pilote » plus léger ».

Peu après le jour de la victoire en Europe, il partit pour Salinas en Californie pour travailler comme pilote d'équipe dans l'armée de l'air. Il fit la connaissance de nombreux ex-pilotes de la Marine, fondateurs de la S.A.M. Salinas, un endroit idéal pour Nate Saint. Il choisit un vieux biplan de 40 chevaux, le remit en état et commença à passer ses instants de loisir à voler, ne cessant de s'améliorer.

Quand il était encore dans l'armée de l'air, il avait rencontré Marj Farris, dont il parla plus tard dans une lettre. Elle avait reçu de nombreuses bénédictions, voici la plus grande :
« Nate Saint, après avoir terminé ses études et exerce le métier d'ingénieur en Californie à Los Angeles, est une étudiante pour la Parole de Dieu et a un amour indéniable pour la Parole. Elle est la personne la moins égoïste que j'ai jamais rencontrée à part ma mère. C'est une jeune fille avec de profondes convictions, prête pour le service de Dieu et la moisson... »

Quand Nate quitta l'armée de l'air, il demanda à son supérieur de lui montrer sa direction pour l'avenir. Très vite,

sa première affectation dans la S.A.M. Début juillet 194 on lui proposa de se rendre à Mexico pour réparer un avion endommagé lors d'un atterrissage. « Quand Dieu s'empare de ma vie deux ans auparavant, » déclara Nate, « il n'avait pas défini mon travail, mais cette mission, j'en eus une révélation très claire, allait être ma première affectation aérienne missionnaire. » Moins de deux semaines après avoir accepté ce travail, il se trouva près de la frontière du Guatemala, dans la ville de Tuxtla Gutierrez avec seulement deux ou trois mots d'espagnol.

Avec son sac de toile contenant 20 kilos d'outils et tous ses biens terrestres, son apparence était cocasse et il ne l'ignorait pas. Il craignait d'avoir des difficultés à la douane. « Il n'est pas courant pour des touristes de transporter sous le bras des hélices d'avion longues de deux mètres ! »

« J'essayai de m'imaginer l'avion accidenté. Ce ne serait pas trop grave, pensai-je, un train d'atterrissage endommagé et probablement une hélice brisée. Je fus stupéfait en trouvant deux ailes complètement démolies empilées dans une énorme corbeille. » L'avion s'était écrasé dans un fourré à l'extrémité d'une piste d'envol aménagée dans la jungle. Des morceaux des mâts, des ailes, du train d'atterrissage et de panneaux de la carlingue avaient été transportés à l'aéroport de Tuxtla et confiés à Nate pour être réparés. Avec l'aide d'un ébéniste mexicain auquel tout devait être expliqué par des dessins, il tenta de rassembler les morceaux. Malheureusement le plan de l'appareil donné à Nate n'appartenait pas à l'avion accidenté et de plus les poutrelles d'ailes fabriquées en usine et envoyées comme pièces de rechange ne correspondaient ni au plan ni à l'avion, et ces deux incidents retardèrent le travail. Quand il eut enfin rassemblé les différentes parties de l'avion, il fallut penser à transporter les bras d'ailes jusqu'à la piste d'envol dans le fourré où se trouvaient les débris. Il fut impossible de les emballer et de les acheminer le long des pistes où d'

canyons étroits devaient être franchis ; les passeraient jamais dans les tournants. Aussi elles montées comme dans une maquette d'avion pièce sans colle, puis chaque morceau fut l'ensemble démantelé, placé dans des sacs, l'avion jusqu'à la piste d'envol dans la jungle parvint au fourré où gisaient les restes de l'appareil. Les parties avaient été dérobées et des guêpes avaient dans le réservoir et les tuyaux d'alimentation. Faute de notice de montage, il dut soulever et placer sur une souche d'arbre et monter le moteur à la place des anciennes au coup d'œil, tout à l'habitude d'opérer, enfant, avec des maquettes. Il acheva-t-il sa première affectation dans la Sonora fut en état de voler dans les délais impartis.

Plus tard Nate se rendit à Los Angeles et fut heureux en compagnie de sa petite infirmière. Au revoir il déclara, « Eh bien, Marj, en ce moment tout est réglé, il ne manque plus que la batterie ».

L'hiver de 1947-48 Nate s'inscrivit à l'École et en janvier Marj prit un travail d'infirmière dans les environs, tout en étudiant la Parole de Dieu à l'école afin de se préparer à la vie missionnaire. Ils tous les deux. Ils commencèrent un club baptiste pour les adolescents et Nate qualifia les activités de « boîte à bonbons remplie de la dynamite ».

Mais leur période de formation fut plus courte. Le besoin d'un pilote en Equateur les obligea à quitter leurs cours ; ils mirent leur argent en commun et achetèrent une bague de fiançailles et une voiture d'occasion. Un soir pour Long Island, dans l'état de New York, presque 1 500 kilomètres de distance. Ils logèrent chez le frère de Nate, jusqu'à leur mariage. Après 4 jours, ils prirent la direction de l'Ouest.

Ford. Les repas se composaient de boîtes de conserve chauffées sur le moteur. Ils atteignirent enfin la Calédonie et Nate remit en état un avion acheté par la S.A.M. pour voler en Equateur. Marj prit un autre poste d'infirmière.

Le 8 septembre l'avion était prêt et Nate, en compagnie d'un pilote de la S.A.M., s'envola seul pour l'Equateur. Marj le rejoindrait plus tard dans le mois par un paquebot commercial.

Les années à Shell Mera s'écoulèrent rapidement. La maison s'agrandit et se transforma en un grand chalet en bois foncé, avec des porches spacieux, de larges avant-toits destinés à protéger des pluies tropicales, un système d'eau courante pour la cuisine et la douche, relié aux gouffres fixées au toit en aluminium et aux réservoirs placés sous les combles. Après avoir surélevé le toit et construit un deuxième étage, dix chambres furent disponibles pour les nombreux visiteurs de passage, et une salle de radio fut aménagée pour permettre à Marj de travailler avec efficacité et à Nate de réparer les appareils de radio des missionnaires.

Un autre pilote, Johnny Keenan, arriva avec un deuxième avion destiné à participer à l'œuvre entreprise par la S.A.M. et très vite Nate construisit une maison confortable pour les Keenan et un hangar pour les deux avions. Il installa un bloc hydroélectrique à côté du fleuve derrière sa maison pour alimenter les bâtiments en électricité.

Ils étaient maintenant prêts à travailler avec le maximum d'efficacité. Les stations de la jungle étaient approvisionnées, et Nate et Marj demandèrent à Dr. Davidson quelle manière ils pouvaient avancer son œuvre dans la jungle équatoriale.

Nate, en dépit de la charge croissante des responsabilités, n'avait jamais oublié la présence des Indiens Aucas. À seulement une centaine de kilomètres en avion de Shell Mera. Peu après son arrivée en Amérique du Sud, Nate avait

avec un missionnaire désireux d'atteindre tueurs, les Aucas. Peu de blancs les ont combattus amicalement et ont survécu. L'avion devrai essentiel, nous l'espérons, pour atteindre apporter l'Evangile. « Nate utilisa son avion de temps à autre le territoire Aucas. Les renseignements furent recueillis — seule les maisons abandonnées furent repérées. Parfois où ils se cachaient. Puis un jour d'alarme d'une nouvelle tuerie chez les Aucas la jungle et cette fois Nate fut personnellement. Il écrivit sa propre version des faits :

« Hier j'ai atterri à Villano, ville située d'ici en direction de l'ouest. Aussitôt après un messager vint à moi et m'informa qu'un homme eu lieu. Plus tard deux survivants quichua suivirent la piste d'envol. La femme était couchée sous un en bambou et souffrait d'une blessure sérieuse causée par une lance ; cette dernière s'étant partie était restée dans la plaie. Son attaquant point de la transpercer mais elle se saisit de la lance et la tint de toutes ses forces afin de vivre. Elle était enceinte de 6 ou 7 mois. L'homme, par ses propres moyens, bien qu'assez sérieusement blessé à la poitrine, la cuisse ouverte et la main percée, il avait essayé de repousser une lance mortelle. Les blessés furent installés dans l'avion. Une fois à l'hôpital Marj pour lui expliquer la situation et lui faire préparer des lits. Grâce au concours d'un médecin les Indiens reçurent sur place les meilleurs soins.

« Il nous est impossible de parler directement aux patients mais un couple d'employés s'exprime en quichua et peuvent ainsi converser aisément avec eux. L'un d'eux leur lut la Bible en espagnol, la traduction

De toute évidence, la vérité n'avait pas encore pénétré leur cœur car ce matin-là l'homme demanda si je ne pouvais pas retourner là-bas par avion et tuer au moins l'un d'eux à sa place. De nouveau l'employé lui expliqua le désir de sauver des vies par le Seigneur Jésus-Christ et d'en supprimer.

Cet incident accrut encore le désir de Nate d'atteindre Aucas. Mais il existait aussi d'autres tribus dont l'ignorance de l'Evangile lançait un défi aux missionnaires. En 1954, une occasion inespérée de pénétrer plus à fond dans les terres de la jungle s'offrit à Nate. L'un des personnages de ce nouveau chapitre sera Roger Youderian.

Missionnaire parmi les Jivaros rétrécisseurs de tête

Roger Youderian, son épouse et leurs deux enfants, Betty et Jerry, demeuraient à Macuma, station missionnaire située au sud de la jungle et desservie par le petit avion jaune Macuma, dirigée depuis 1945 par Frank Drown, rappelle une ferme des Etats-Unis en pleine activité. A l'arrivée de l'avion, les poulets se dispersent aux quatre coins de la piste d'envol, et les vaches, impassibles, continuent à ruminer indifférentes. Les bâtiments ne sont pas construits en bambou, mais en bois solide et une atmosphère de stabilité imprègne l'ensemble de la station. Macuma est située sur le territoire jivaro. Les Jivaros, dont la vie est ponctuée de combats féroces entre familles, sont connus dans le monde entier pour rétrécir les têtes humaines. Ils vivent dans une contrée de 1 000 mètres carrés au sud de la jungle indépendants des blancs qui, en théorie, dirigent leur pays depuis quatre siècles.

Roger, grand et mince, aux cheveux bruns épais, naquit le 21 janvier 1924, dans un ranch près de Sumatra, dans l'Etat du Montana, septième enfant d'une famille de fermiers. Il reçut par sa mère une instruction chrétienne fervente et solide. Roger était un jeune garçon très actif en passe de devenir un excellent pianiste quand à l'âge de

neuf ans il fut frappé par la poliomyélite. Son handicap fit perdre son habileté musicale et pendant le reste de sa vie il marcha et courut comme un vieillard.

Au lycée de Lewistown, dans l'Etat du Montana, Roger surmonta suffisamment les effets de sa maladie pour être capable de jouer au basket-ball. Puis Roger obtint, titulaire de trois bourses, rentra à l'université du Montana. Il avait l'intention de devenir ingénieur d'agriculture. Il fut reconnu comme le meilleur joueur de la première année en 1942 et travailla pendant l'été établissant des cartes des fermes situées aux alentours de Lewistown, et encore utilisées aujourd'hui par le Service Agricole Fédéral. En octobre 1943, Roger s'engagea dans l'armée et devint parachutiste. Il séjourna en Angleterre où il devint adjoint de l'aumônier militaire Pastor John Pascoe qui écrivit aux parents de Roger : « L'évangélisme dans l'armée ne diffère pas beaucoup de l'évangélisme dans l'extérieur. Le responsable doit s'appuyer sur un grand nombre de personnes pour porter les fardeaux. C'est au même temps une source d'inspiration pour les autres. Vous serez sans doute fiers et heureux de savoir que Roger est reconnu comme un « pilier ». Pendant son séjour en Angleterre, la foi de Roger s'approfondit et en décembre 1944 il écrivit à sa mère :

« Le jour le plus heureux de ma vie fut celui où j'ai rencontré Jésus-Christ comme mon sauveur pour le pardon de mes péchés, dont je m'étais dûment repenti, et à partir de ce jour Dieu j'espère et je prie pour acquérir la foi et la grâce pour glorifier notre Père dans ma vie quotidienne comme un disciple de Christ. Sonder les Ecritures constitue pour moi la grande source d'espérance et d'inspiration, aide à apprendre la puissance plénière de la prière. J'ai beaucoup à dire, « Cette vie est magnifique ». Avec cette foi mon sentiment s'est accru mille fois plus, et la joie créée en moi une sensation quasi divine ».

bonheur lorsque je partage les bénédictions multipliées accordées au monde par Dieu dans sa miséricorde et sa grâce. »

Roger survécut à la bataille du Rhin en 1944 et fut décoré pour sa bravoure lors de la bataille des Ardennes. Le désir de consacrer sa vie de façon totale et absolue au Seigneur s'accroissait dans l'esprit de Roger et en août 1945 il écrivit de Berlin : « J'ai un secret à te confier, Maman, et dans ce domaine plus que dans n'importe quel autre, l'action doit à mon sens précéder la parole. Depuis le jour où j'ai accepté Christ comme mon sauveur personnel, l'automne dernier et où j'ai désiré le suivre et accomplir sa volonté, je me suis senti appelé à accomplir un travail missionnaire, social et pastoral après mon temps passé dans l'armée. Je ne peux dire encore quel sera cet appel mais je veux être un témoin pour lui et vivre en faisant sa volonté tous les instants de ma vie. »

Roger retourna dans le Montana en janvier 1946 pendant cet hiver sa conviction d'avoir été appelé à se rendre sur champ missionnaire se confirma. Il s'inscrivit à l'Ecole des Beaux Arts au nord-ouest de Minneapolis, où il rencontra Barbara Orton, jeune fille blonde et calme qui étudiait aussi la Bible avec l'intention de se rendre sur champ missionnaire. Elle était issue d'une famille baptiste de Lansing dans l'Etat du Michigan, et pendant toute son enfance avait entendu parler de l'œuvre missionnaire, écouté dans son église des missionnaires donner des comptes-rendus de leur travail et les avait rencontrés chez elle. « Le Seigneur, je le crois me parla quand j'étais encore une enfant, » affirme-t-elle maintenant, « et me donna la conviction de sa volonté pour moi. » En septembre 1950, Barbara et Roger s'inscrivirent à l'Ecole du Nord-Ouest pour suivre les cours de Médecine Missionnaire. Tout l'hiver ils s'assirent côte à côte dans une petite salle de classe en compagnie de neuf autres étudiants pour étudier comment traiter une cassure, mettre au mor-

un bébé, faire des piqûres. Ils se fiancèrent le jour
1951 et se marièrent en septembre. Ils furent acceptés
candidats par l'Union Missionnaire Evangélique
aussitôt pour une période de six mois à l'essai à
Dans cette ville ils suivirent des cours d'espagnol
à traiter certains problèmes pratiques en rappo
station missionnaire, dirigèrent à tour de rôle
dimanche, et travaillèrent parmi les enfants d
pauvres de la ville.

En janvier 1953, ils se mirent en route pour
en compagnie de leur petite fille de 6 mois B
Après un temps passé à l'étude de l'espagnol à
les Youderian se rendirent à Macuma. Fran
Drown, missionnaires aînés de la station, étaie
Equateur huit ans auparavant en provenance d
de l'Iowa. Roger s'intéressa au travail parmi les
aux lettres envoyées aux Etats-Unis par Mari

Une fois installés dans la station où Dieu les av
Roger et Barbara se plongèrent dans l'étude d
jivaro et furent bientôt capables d'aider à la cre
méthode d'enseignement destinée à apprendre
à lire et à écrire dans leur propre langue. Ro
quelques scènes familières — un paresseux susp
en bas sur une branche, une sarbacane, un lé
sur le tronc d'un arbre — et à côté du dessin i
phonétique les mots jivaros.

Roger était certes venu pour annoncer l'Evang
un missionnaire doit beaucoup accomplir et app
d'être capable d'établir des contacts fructueux a
primitive. Et même après avoir maîtrisé l'étude
s'être construit une maison, avoir gagné la co
Indiens, il lui faut passer beaucoup de temp
l'entretien des lieux. La jungle croît à une vitesse
et par conséquent doit être constamment tenu
l'aide de la machette. Les générateurs utilisés p

le courant dans les stations plus importantes se mettent
panne avec une fréquence irritante, les fuites d'eau dans
toits à la saison des fortes pluies tropicales sont nombreux
et le missionnaire est la seule personne susceptible de régler
tous ces problèmes. L'habileté de Roger comme menuisier
et son plaisir à exercer ce travail lui furent très utiles quand
il arriva à Macuma. Barbara écrivit : « Roj est dans son
élément à Macuma ; dans la station deux hommes scièrent
des planches, deux autres rabotent, deux autres encore font
des entailles, deux scient et rabotent des tasseaux de 5
centimètres sur 10. Roj fait marcher sa scie électrique et
ils ont apporté des piliers sur lesquels ils vont placer la
maison. Roj a planté 74 plants de tomates obtenus à partir de
des graines données par la station de Costa Rica. »

Cependant Roj n'avait pas quitté son pays pour travailler
dans le bâtiment. Il s'occupa très vite d'apporter l'Evangile
aux Jivaros. Peuple féroce et indépendant, les Jivaros
combinaient une hostilité guerrière à un sens vigoureux de
l'humour. « Ils ne font que rire et cracher, » déclara un jour
un missionnaire pour les décrire. Ils semblent rire de rien
et ont coutume de ponctuer leur conversation en crachant
entre l'index et le majeur en produisant un son explosif.
Comme les Quichuas, le Jivaros ne se fatiguaient jamais
d'écraser leur nez sur les vitres des fenêtres des missionnaires
pour observer le déroulement de la vie quotidienne dans
l'intérieur. Roj s'habitua assez vite à leurs agissements
même si au début il trouvait leurs chuchotements et leurs
crises subites de ricanements étouffés plutôt irritants.

Vêtu d'un short, d'un tee-shirt, d'une veste en drap,
guêtres de toile et de mocassins, Roger consacra une grande
partie de son temps à rendre visite aux Jivaros. Il suivit les
pistes éreintantes et sinueuses de la jungle, enfoncé bien
souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Parfois il
interrompait sa course, attiré par un parfum extrêmement
agréable, plus doux que les fleurs d'oranger, mais en raison

de la forêt, il était incapable de localiser sa proie. Les fleurs les plus étonnantes poussaient à la cime, presque étouffées par le feuillage omniprésent. Il fallait aussi veiller à la faune la plus dangereuse de la jungle : les serpents. Les couleurs protectrices rendent un camouflage presque impossible à détecter. La vipère minuscule se tenait au milieu de la piste, mais le dessin tacheté et mêlé au rayonnement du soleil sur les feuilles la dissimulent aux yeux du voyageur. Le « buisson » transporte assez de venin dans ses morsures pour tuer une centaine d'hommes. Le serpent corail s'attaque au système nerveux central et cause la mort en un délai de 24 à 48 heures, sans aucun symptôme prévisible. C'est l'une des espèces les plus petites et par conséquent les plus difficiles à voir. Soudain la piste se terminait et parvenait à une clairière, ébloui par la lumière du soleil après l'ombre de la jungle. Chaque maison était construite dans sa propre clairière. Elle était rectangulaire avec une ouverture étroite d'environ deux mètres de haut à chaque extrémité, servant à la fois de porte, et couverte d'un toit de palmes aux franges qui touchent presque le sol.

Des règles strictes gouvernent la conduite des visiteurs et du visiteur qui pénètre dans sa clairière. Tout se passe par des salutations protocolaires d'une durée fixe de 15 minutes. Il s'agit d'une série de courtes phrases semblables à celles-ci :

« Je suis venu. »

« Vous êtes venu ? »

« Oui, je suis venu vous rendre visite. »

« Vous êtes le bienvenu. »

Le nouveau venu devait se plier à ce protocole, comme chacun des membres présents. Roj l'apprit.

Baissant la tête pour permettre à sa haute stature de passer dans l'ouverture, il pénétrait dans l'obscurité de

où il pouvait à peine distinguer les silhouettes des femmes s'affairant à l'autre extrémité de la maison, suivies par plusieurs jeunes enfants nus. Le sol était fait de terre battue et de petits feux luisaient à intervalles réguliers jusqu'au fond de la maison longue de neuf mètres où la fumée produisant une odeur âcre et ajoutait encore au manque de visibilité. La maison jivaro est divisée de façon stricte entre la section des hommes à l'avant, (appelée tangamash) semblable aux maisons des petites villes aux Etats-Unis où les hommes viennent s'asseoir et parler pendant des heures — et l'arrière réservé exclusivement aux femmes. Ces dernières portaient une longue pièce descendant jusqu'aux genoux, les deux extrémités nouées sur une épaule. Les hommes ont le buste nu, mais portent un drap attaché autour de la taille. Comme les Quichuas, les Jivaros ont des cheveux longs, raides et noirs. La chevelure des femmes pend autour de leur visage sans aucun essai de coiffure. Les hommes pour affirmer leur position de supériorité, adoptent un style de coiffure élaboré. Leurs cheveux longs jusqu'à la taille sont décorés par de petites plumes d'oiseaux tropicaux aux couleurs vives, rouges, jaunes, bleues.

Roger était invité à s'asseoir sur un banc situé le long du mur, et en face de lui se tenait le chef de la maison. Si un homme désirait impressionner son visiteur par sa position, il se lançait dans un monologue élaboré de cinq minutes puis permettait ensuite à la conversation de commencer. L'un des deux ou trois femmes lui apportait un bol d'eau et il en absorbait une gorgée mais ne l'avalait pas. Il le recrachait dans ses mains, puis se lavait le visage. Ensuite il coiffait ses cheveux avec lenteur et de façon délibérée. L'ensemble du cérémonial se déroulait en silence et avec dignité. Puis on lui servait sa « chicha », le bol était offert à son visiteur et la conversation commençait. Ainsi Roger passa de nombreuses heures à s'entretenir avec les Jivaros dans leur maison, acquérant peu à peu leur langue,

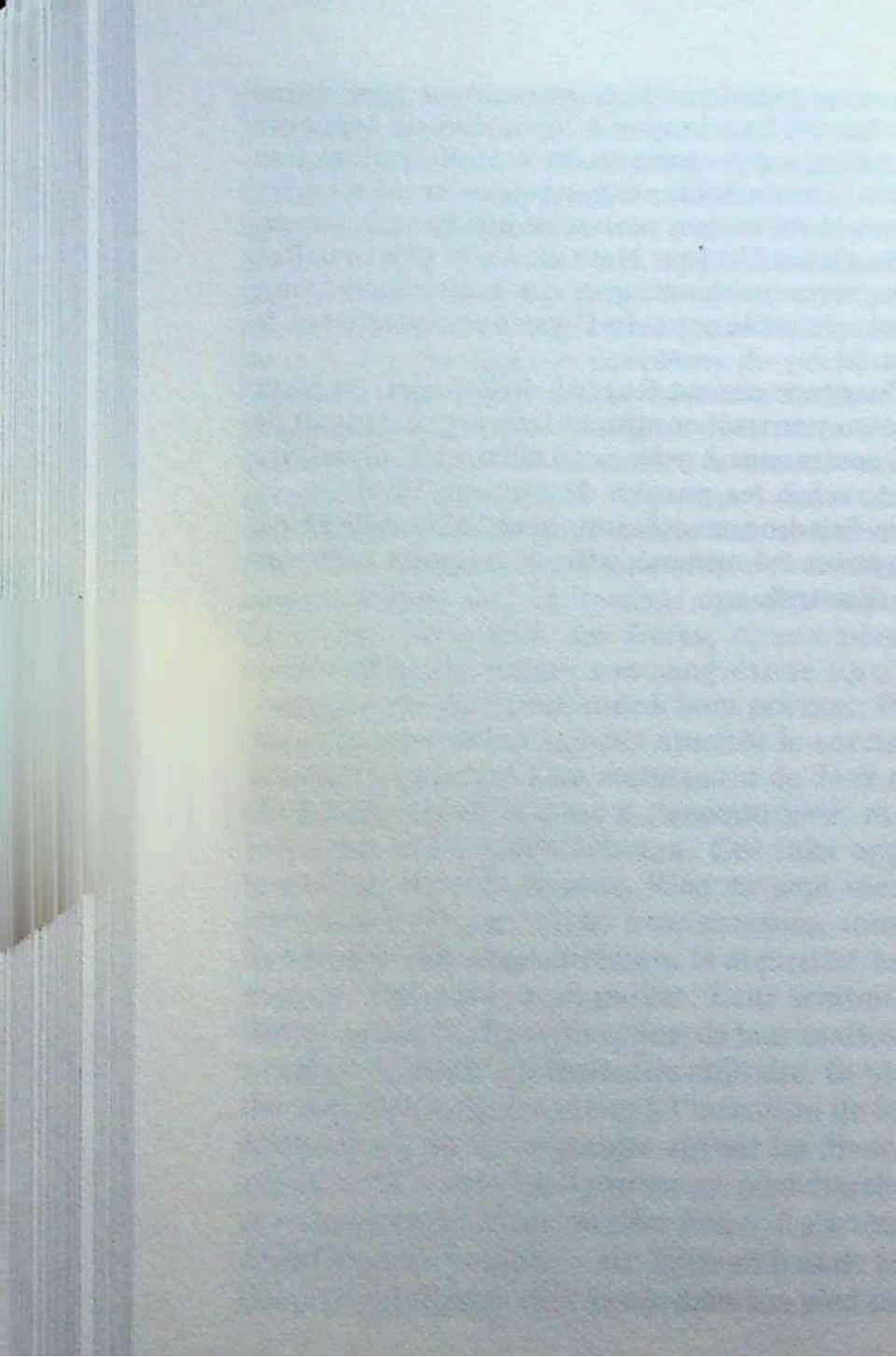
familiarisant avec leur mode de vie, et avait racontant l'histoire de Jésus.

Parmi les Jivaros la magie et la sorcellerie le meurtre, prennent racine très tôt dans la vie. Du coucher, on enseigne aux enfants à répéter les noms de ceux qu'ils doivent apprendre à haïr de leur tribu, Nate a affirmé : « Ils ne sont pas de la religion de la crainte et des mauvais esprits, ils essayent de régler le problème du péché le jour. Un jour, un sorcier rendit visite aux Indiens. Il appartenait à une autre région de la forêt. Pour quelconque, il se mit en colère et maudit un général les difficultés des Jivaros proviennent de celles considérées comme la propriété des hommes, elles sont fréquemment enlevées ou vendues commerciales. Or, la femme maudite mourut 24 heures. Son mari, ses frères, et son père sont responsables de venger son sang car le sorcier est coupable que s'il l'avait tuée à bout portant. Ils allèrent dans l'autre tribu et tuèrent aussitôt le sorcier et son homme. L'incident date maintenant de deux mois. La vie a-t-elle repris comme à l'accoutumée, mais un jour une autre tuerie éclatera. Ces faits appartiennent à la routine chez les Jivaros. Rien ne peut mettre fin aux tueries. Or pour régler leurs comptes, comme ils ne tuent pas nécessairement le meurtrier lui-même, ils peuvent s'attaquer à un parent. Leur sentiment décide même de la construction de leur maison à maints égards à une forteresse militaire. Ils plantent des pièges le long des pistes à l'intention de leurs ennemis. Récemment un missionnaire visitait les Jivaros dans la région de la jungle. Son porteur nu pied marcha et en approchant d'une clairière jivaro, il s'arrêta d'une douleur soudaine : une lance en bois de palme comme une aiguille, était fichée dans son pied sans

Roger avait vécu parmi ces Indiens pendant plus d'une année. Il avait appris leur langue à la station de Macu et avait aidé à rédiger des manuels de lecture destinés aux Jivaros. Parfois l'atmosphère de vengeance et de meurtre affectait profondément Roger, mais avec une énergie féroce il poursuivait sa tâche. Un jour Nate dit à son sujet : « Roger fait partie des rares missionnaires de ma connaissance imprégnés d'un véritable sens de l'urgence concernant le salut des âmes. »

Ce sens de l'urgence poussa Roger à déménager. Sachant que Frank Drown pourrait continuer tout seul le travail à la station, Roger commença à prier pour accomplir un service plus important, selon les paroles de l'apôtre Paul :

« Je me suis fait honneur d'annoncer l'Evangile là où Christ n'avait point été nommé, afin de ne point bâtir sur le fondement d'autrui. »



La rupture des barrières de la jungle

Parmi les tribus où Christ n'avait pas encore été nommé figurait celle des Atshuaras, premiers voisins des Jivaro mais en même temps leurs ennemis mortels. Roger partait souvent pour avoir l'occasion de leur annoncer l'Evangile et s'en ouvrit à Nate préoccupé depuis quelque temps par la même pensée. Cinq ans auparavant Frank et un autre missionnaire avaient essayé de les contacter. A cette occasion Frank et son collègue avaient presque atteint la maison du chef quand ils rencontrèrent un jeune garçon porteur d'un message oral : « Si vous ne rebroussez pas chemin, vous serez tués. » Ce message était sans aucun doute exact car le chef jouissait d'une réputation féroce. Aussi les missionnaires s'en retournèrent-ils.

Roger décida de se rapprocher des Atshuaras. Le 5 juin 1954 il quitta Macuma et après une marche de 2 jours en direction du sud il parvint à un endroit appelé Wambi où la Compagnie de pétrole Shell avait abandonné une piste d'envol et quelques maisons en ruine.

« Ce lieu est primordial pour atteindre les Atshuaras », écrivit-il. La façon dont le Seigneur prépara pour nous cette station fut merveilleuse. Il nous a permis de construire un nouveau bâtiment de 6 mètres sur 18, avec un toit solide.

pour augmenter les possibilités de logement. Pendant ces 20 jours il nous protégea des le pied sur l'un d'eux), des scorpions, des ta accident, des complications entraînées par clous, des toits s'effondrant suite à la démolitions des bâtiments, etc... »

Seule l'herbe devait être coupée sur la piste pour qu'il pourrait y poser son avion. Nate rappela sur une bande magnétique : « Nous nous sommes installés là-bas avec Barbara et les deux enfants, avons construit une maison, étudié la langue, évangélisé les Jivaros et leur avons appris à lire. Quand Roy était ici, comme tout missionnaire un minuscule leishmaniasis frappe souvent les Jivaros. C'est une cavité nasale, le nez, l'arrière-gorge et le palais qui sont atteints. Cette maladie hideuse, très longue à guérir, entraîne la mort, et de plus très avilissante car elle donne un aspect terrible, et les Indiens la redoutent de tout. Plusieurs années auparavant des docteurs américains ont découvert un médicament « le Repodral » qui guérit cette maladie. Roj en possédait et il en a guéri beaucoup parmi les Jivaros. Malgré les disputes entre les Jivaros et les Atshuaras, et celles de ces deux groupes, certains contacts purent avoir lieu et les rumeurs de guérison parvinrent aux Atshuaras. L'un de leurs chefs, Santiaku, a guéri la plupart des cas dans la jungle est seul responsable important dans une région donnée ; les Atshuaras ne vivent pas groupés mais sont dispersés dans toute la contrée de Timbaktu et l'homme le plus craint d'une petite région en devient un héros. Santiaku avait attrapé cette terrible maladie à cause de ses craintes et des incidents survenus dans la région par se montrer à Wambini. Ce fut un événement important pour les Jivaros (comme à l'époque) »

efficacité ; le « Repodral » améliora l'état de son malade. Quelque temps plus tard il réapparut et invita Roj à venir chez lui. Tout un chacun avait attendu ce moment, et comme une mouche invitée à pénétrer dans la toile d'une araignée, Roj n'accepta pas cette offre sans poser des conditions. « D'accord, j'irai vous voir mais seulement si vous venez me chercher. » Ainsi une escorte se rendit à Wambiri et conduisit Roj Youderian, Frank Drown et un autre missionnaire dans la contrée des Atshuaras.

« Le long du chemin Frank toussa et les Atshuaras s'arrêtèrent net refusant d'aller plus loin car ils avaient peur atroce d'attraper un rhume. En vérité il s'agissait de la grippe, cause d'un nombre important de décès parmi eux. En raison de leur manque de résistance, cette maladie n'avait jamais atteint leur groupe dans le passé. Frank se râclait seulement la gorge, mais il les en convainquit à grand peine. Quand ils campèrent cette nuit-là le long de la piste, Frank ressentit le besoin de tousser et ne sachant que faire il finit par aller d'aller aux toilettes, s'éloigna d'eux et put ainsi tousse tranquillement. Il craignait de mettre un terme à l'expédition si l'un des Atshuaras l'entendait.

« En arrivant à destination, ils virent une grande maison environ trois fois plus grande que les longues huttes des Jivaros : c'était celle de Santiaku. Roj pensa : « C'est un grand lieu pour installer à l'intérieur un terrain de basket. » Les Atshuaras parlent un autre dialecte, mais comprennent le Jivaro ; leurs traits sont différents et les femmes ont des hanches étroites comparées aux femmes jivaros. A l'arrivée Frank leur annonça l'évangile en Jivaro, leur parla de l'amour de Christ et de sa mort sur la croix pour le salut. Il s'agissait d'apporter à ces Indiens une histoire toute nouvelle et dont ils n'avaient jamais entendu parler. Frank était épuisé et au bord de l'extinction de voix à force de s'entretenir avec eux. Les missionnaires avaient apporté un tourne-disque manuel et purent ainsi passer des di-

évangéliques en jivaro pour donner à Frank retrouver sa voix, puis les Atshuaras dirent reprises : « Bon maintenant, Panchu, (sobriquet affectueux pour Frank) dis-nous en davantage. Trois jours les Atshuaras continuèrent ainsi — à l'écoute de l'histoire de Christ, et Santiak prit un intérêt réel : ce fut une occasion extraordinaire.

« En raison de l'isolement des Atshuaras existant entre eux et leurs voisins jivaros, l'air était le meilleur moyen de les atteindre. Frank suggéra la construction d'une piste d'envol par les mêmes. Ce fut, à mes yeux, un trait de génie et d'hardiesse et je n'aurais certes pas eu le courage d'être le premier. Cette idée fit son chemin. Le Seigneur et la concrétisa, car les Jivaros commencèrent à préparer le terrain à cet effet ; les missionnaires leur indiquèrent les endroits où ils pourraient couper les arbres dans leur champ de manioc de façon à en faciliter l'accès. Les trois hommes s'en allèrent.

« Après plusieurs mois, nous avons pu aller d'encourager les Atshuaras, aussi nous nous sommes rendus là-bas par avion pour voir où ils en étaient. Nous sommes aperçus qu'ils avaient dégagé environ 30, 40, ou 50 mètres de jungle pour la piste d'atterrissage. Mais un peu de mètres dégagés, entourés d'arbres susceptibles de tomber à 30, 40, ou 50 mètres ne constituent pas vraiment une piste d'atterrissage. Aussi leur avons-nous lancé plusieurs fois du tissu pour les encourager, et sommes repartis après trois mois s'écoulèrent.

« L'autre jour, nous sommes retournés là-bas. Au grand regret avons découvert que la piste d'envol n'était pas alignée avec la grande maison et avoir une piste à l'extrémité d'une piste d'atterrissage n'est certainement pas idéal. De plus le travail ne paraissait pas avoir beaucoup avancé. Ils semblaient avoir besoin d'aide. Aussi s

revenus et avons-nous tenus un bref conseil de guerre. Roj déclara « Ils ont besoin d'aide et je crois devoir y aller. Il possédait un petit poste de radio à manivelle mais n'avait pas assez de provisions. Il n'avait pas du tout prévu un voyage de cette importance même s'il s'était à coup sûr muni d'une machette. Mais le besoin était réel, l'occasion se présentait, et il pouvait arriver à destination en deux jours de marche. Il décida de demander à un Jivaro de l'aider à transporter son matériel de radio et de le guider sur la piste de Wambini jusqu'au territoire des Atshuaras.

« Nous avons laissé Roj à Wambini et mercredi et jeudi nous avons essayé de rentrer en contact avec lui par radio. Peut-être l'avait-il mise en marche en chemin ou peut-être était-il toujours à Wambini. Nous n'avons obtenu aucune nouvelle de lui Jeudi, Vendredi et Samedi. Lundi nous étions certains de rentrer en contact avec lui par radio et de s'en d'apprendre sa présence parmi les Atshuaras. De nouvelles tentatives nous n'avons pas réussi à l'atteindre. Il était seul parmi les Jivaros, inconvertis et capables de tout. Sans nul doute, plusieurs d'entre eux n'en étaient pas à leur premier meurtre — ce sont des tueurs, et certains ont eux-mêmes échappé à de réels massacres. Ce n'était certes pas la compagnie idéale sur une piste dangereuse. De toute façon étant sans nouvelles Lundi, nous avons décidé de nous rendre là-bas dans le but de veiller à sa sécurité. Aussi avons-nous rassemblé nos provisions, du courrier, de la nourriture et des médicaments. Puis nous nous sommes munis du téléphone air-sol. François et moi sommes montés dans l'avion après avoir enlevé la porte de façon à pouvoir nous servir du téléphone en cas de besoin. Arrivés en vue de la piste, mon courage m'abandonna : il m'était impossible de voir si tout était intact mais si Roj était parvenu à destination, j'en étais certain, quelque chose aurait été changé sur cette piste, car il ne lui faut pas longtemps pour accomplir une tâche, surtout si le travail est urgent. J'ai recherché une chem

blanche, et pendant plusieurs minutes inter-
avons regardé la piste sans rien voir puis so-
aperçu. Jamais encore je n'avais réalisé comb-
me tenait à cœur et combien notre inquiétu-
avait été grande, le sachant en compagnie d'
et muni de quelques provisions seulement. Le
nombreux dans cette région. Mais nous l'a-
étions très heureux.

« Nous avons procédé à deux ou trois pas-
altitude. D'abord nous avons ralenti le m-
diminuer le bruit, puis avons crié à Roj d'éloig-
de la piste, car nous avions du matériel à lui d-
entendit parfaitement et les éloigna. Nous so-
passés à quatre reprises pour laisser tomber de-
des haches, et du tissu à l'intention des Indiens
savoir où en était la situation au village, aus-
repris de l'altitude et envoyé le téléphone le lo-
à deux fils en utilisant la « technique de la sp-
avons déroulé environ 500 mètres de câble e-
tourner. Le téléphone placé sur le fil
mouvement circulaire, puis peu à peu, il gliss-
et commença à descendre. Enfin il plana, e-
façon désordonnée, à une vitesse horizontale
à 12 kilomètres à l'heure tandis que nous to-
vitesse de 40 kilomètres à l'heure. Après plusie-
avons réussi à amener le téléphone près de Roj.
Frank s'écrier : « Salut Roj ; Salut Roj » ; no-
en contact avec lui !

« Frank s'est entretenu avec Roj pendant
minutes au téléphone. Puis quand Frank eu-
les renseignements souhaités, nous avons repr-
pour tendre le câble. Pendant ce temps Roj y
sac de courrier — courrier destiné à être exp-
pour son épouse — et lâché le téléphone. Ce d-
presque à la verticale, évita tous les arbres

derrière nous au bout d'un fil long de 450 mètres prêt à être enroulé. Nous avons fait un signe d'adieu à Roj et sommes repartis pour Wambini. »

Quand Nate se posa à Wambini, Frank lui apprit que Roger avait demandé un atterrissage pour le lendemain suivant. « C'est impossible ! » déclara Nate. « La piste sera pas prête. Mais après tout, » ajouta-t-il, « ce n'est pas mon affaire. Je ferais mieux de m'y rendre comme prévu et décider à ce moment-là si la piste est utilisable. »

Roger avait aussi exprimé par téléphone son désir de recevoir des médicaments. Un groupe de soldats de passage avaient donné la grippe aux Atshuaras, aussi Roger n'avait pas de radio : les Jivaros prêts à la transporter avaient craint de la maladie frappant les Atshuaras et, connaissant le caractère mortel de la grippe, avaient refusé de se rendre là-bas.

« Le Vendredi arriva et je finis par accepter d'inaugurer ce nouveau champ missionnaire, » continua Nate sur bande magnétique. « Ce n'est pas un jeu d'enfant, ni une partie de plaisir, comme on dit ; c'est au contraire une affaire très sérieuse exigeant beaucoup de précision, de prévoyance et de confiance dans le Seigneur. Enfin il faut lui obéir et passer à l'action. »

« Le Vendredi matin 's'éveilla' (comme ils disent en espagnol), pluvieux. A midi l'atterrissage se révéla être hors de question pour aujourd'hui ; le terrain serait humide et nous ne pouvons nous permettre d'ajouter la boue aux autres impondérables d'une telle opération, aussi avons-nous abandonné notre projet pour aujourd'hui. Nous avons accepté ce contre-temps comme venant de Dieu. Le lendemain matin Frank et moi nous sommes préparés et envolés pour Wambini après le repas de Midi. Frank est descendu, nous avons déchargé les bidons de carburant en surplus et je suis reparti tout seul avec une quantité limitée. Nous avons retiré de l'avion le maximum d'accessoirs »

même le siège de droite, afin de le rendre le plus confortable et disposer néanmoins d'assez de kérosène. Je dispose d'une réserve suffisante pour environ une heure et le voyage aller-retour chez Santiaku n'est que de 40 minutes ; aussi avais-je une réserve de 10 litres.

En décollant, Nate se dirigea vers une petite clairière à mi-chemin entre le fleuve Macuma et le Pasto. Il voulait pour parvenir chez Santiaku. Quand il la vit, il se dirigea au Sud, il tourna en direction du Nord, scrutant l'horizon proche et lointain à la recherche d'un petit village ou d'une immense mer de verdure. Rien. Soudain, juste devant de lui, il vit une petite maison carrée, mais sans toit (clairière agricole dans la forêt).

« C'est étrange, » pensa Nata. « Peut-être un Indien meurtrier voulant se cacher pour me tuer. Sans nul doute sa chacra est ailleurs dans le bush. C'est mon ennemi. »

« Mystifié, il continua. Ah ! la voilà ! Il est là. »
la radio :

« 56 Henry. Je serai au-dessus de Jacky dans 5 minutes. 56 Henry. Je serai au-dessus de Jacky dans 5 minutes. » Puisque Santiaku signifie Jacques, ils avaient donné un sobriquet secret à l'ennemi.

« Or à ma grande surprise », continuait la radio :
« quand deux minutes plus tard je me suis trouvé au-dessus, aucune piste d'envol n'était visible. Ça ne ressemblait à l'endroit où il habite, mais sans doute. Ce fut un peu déconcertant car je ne dispose pas de beaucoup de kérosène, aussi me suis-je dirigé vers le Nord, ai pris de l'altitude, essayant de prendre une décision. Je revins à Wambini et y atterris. Au début je ne me pressais pas car je voulais voir la maison de Jacky en fin d'après-midi quand il n'y a pas de vent et porte mieux. C'est plus sûr pour ce genre de chose. Frank fut un peu surpris de me voir de retour.

décrivis la maison et il la reconnut comme étant celle situ sur la piste conduisant chez Santiaku. Il me remit environ une vingtaine de litres de kérosène et je repartis en direction de l'est, repérai la petite rivière et tournai vers le sud.

Les yeux bleus de Nate scrutaient le paysage au travers du plexiglas. Ce jour-là la visibilité était d'environ 150 kilomètres et « on pouvait presque imaginer voir la fumée d'un bateau à vapeur à l'horizon, » mais dans cette étendue aucun signe de vie n'apparaissait.

« Je me dirigeai vers le Sud » continua-t-il, « de plus en plus vers le Sud. Je commençais vraiment à parier que je n'avais en fait rien vu. Heureusement, pensais-je, que je ne suis pas payé à la pièce ! A cet instant, je découvris une maison située sur la berge du fleuve, bien palissée, et invisible à moins de voler directement au-dessus. Nichée dans la forêt elle était différente des autres maisons de ma connaissance : quichuas ou jivaros. Je n'avais pas l'impression d'être dans un environnement hospitalier. Mais la main du Seigneur, j'en avais la certitude, était présente dans ces circonstances (J'étais plus au sud que jamais lors de mes vols de reconnaissance.) »

Même si Nate à cet instant se préoccupait avant tout de trouver Roger, il examina cette nouvelle maison avec attention et essaya de se souvenir de son emplacement : « parce qu'eux aussi avaient besoin d'entendre l'évangile dans leur isolement. C'est la volonté de Dieu, nous sommes convaincus, de tenter l'impossible pour donner à chaque Indien l'occasion de connaître la grâce de Dieu, d'entendre le nom au-dessus de tout nom.

« Aussi poursuivis-je ma route. J'avais le cœur léger à la raison du défi lancé par l'isolement de ces indigènes et le désir d'aider les missionnaires à leur apporter l'évangile, aussi le risque impliqué semblait compensé et justifié par le défi spirituel de la situation. »

Nate continua son vol jusqu'à ce que la réserve

carburant commençât à baisser. Alors il b émetteur.

« 56 Henry à Shell Mera. J'ai regardé en du fleuve. Je ne parviens pas à trouver la r Maintenant je reviens en repenant de l'altit m'entendez-vous ? Terminé. »

« Oui, oui, » répondit Marj et Nate ch à l'horizon, car sans nul doute, il deva territoire Atshuara, et si Roj l'avait enter sa présence par une fumée.

A présent il voyait au sud-ouest une co Mais elle semblait être dans la mauvai boussole était-elle en panne ? Ou sa posit ce qu'il croyait ? La situation paraissait Nate pensa, « On se trouve parfois dans c semblables et quand l'explication surgit, elle ces pensées en tête, et sachant qu'une fumée sûr l'existence d'un feu, et par suite une pr je décidai de faire confiance à Dieu et de vol pour découvrir la cause de cette fum place, je fus récompensé mais pas comme

« En contre-bas d'une berge dégagée rivière dissimulée entre les arbres, se trouvai Au fond, se dressait une grande maison au et un assez grand nombre d'Indiens se clairière. De nouveau Nate essaya de localis soin de façon à la retrouver à l'avenir. « Ap rapide à la réserve de carburant, j'amorç pris de l'altitude et regardai à gauche, surprise, je vis une très grande maison, plus située sur la berge de la rivière, nichée su demande toujours comment il est possibl à moins de voler juste au-dessus. Auta aiguille dans une botte de foin. »

Puis Nate commença à prendre de l'

opérant un mouvement circulaire. « Je pensais pouvoir apercevoir ces petites huttes abritant quelques poignées d'êtres humains, si seulement je m'élevais très haut, » dit-il. « Je pourrais peut-être découvrir des éléments intéressants. J'étais tout yeux et je me réjouissais d'avoir de mes découvertes, ému de devoir me remettre entièrement au Dieu tout-puissant ; car si ce vieux moteur me lâchait, Dieu seul pourrait me sauver. Autant l'admettre franchement : Je n'aime pas voler au-dessus d'une région semblable et j'ai besoin d'avoir une très bonne raison pour m'y trouver vu l'absence de renseignements sur ma position et d'un fleuve bien visible pour me repérer. Mais Christ est mort pour ces personnes, et pour leur porter l'évangile, il faut d'abord les trouver, aussi étais-je heureux de les avoir découverts. »

« Je regardai une dernière fois en arrière avant de repartir pour Wambini et je remarquai une petite fumée à l'horizon. Je pensai pouvoir prendre une minute ou deux pour m'en approcher. Aussitôt dit, aussitôt fait. En deux minutes, j'ai distingué une maison et quelques secondes plus tard j'ai vu une clairière : de la terre ferme derrière quelques grands arbres indiquait bien le lieu d'habitation de Jacky. La piste dissimulée derrière ces grands arbres, s'étendait la nuit, à l'aide d'un feu d'envol. Je compris enfin pourquoi j'avais eu tant de difficultés à retrouver l'endroit : le soleil couchant illuminait les cols de la montagne d'une lumière différente de celle rencontrée lors des précédents vols. A la vue de cette clairière, je repris ma route en toute hâte et commençai à descendre. Ce vieux moteur descendit en un clin d'œil et l'indicateur de vitesse indiquait 500 mètres à la minute. Je descendis en spirales à toute allure, indiquai ma position à Shell Mera, en lui donnant confirmation, et amorçai un mouvement circulaire au-dessus de la clairière de façon à voir la piste d'atterrissage. La tristesse m'envahit car elle ne ressemblait guère à une piste. Le Roi avait dû s'en aller, j'en avais la conviction, car

connaissais sa manière de travailler, il ne s'arrêta pas. Il était resté à cet endroit pendant presque une heure. Il devait être reparti éreinté, je le savais. Mais, désireux d'agir le mieux possible, assumant la responsabilité vis à vis de la Société d'Aviation et des autres personnes au bénéfice de son projet.

« Pendant que je me retournais, je secouai la tête à voix haute : 'Non, ce n'est pas bon ; c'est trop risqué'. Néanmoins il me fallait être plus indulgent. Je descendis-je une ou deux fois, et à une occasion je me levai le point de couper le moteur et de crier à voix haute : 'Désolé ; il n'y a rien à faire'. Mais je continuai à suivre encore la piste. Il l'avait bien délimitée à l'aide de gaze. L'approche (du côté de la maison) était de 50 mètres et au bout il avait inscrit sur l'asphalte 'roues'. Je pouvais me poser à cet endroit et repartir. En bas la piste s'étendait sur 270 mètres. Je ne pouvais me contenter de dire 'non' par simple intuition. L'intuition peut sauver la vie de quelqu'un, mais la règle à calcul dit oui. Aussi, pensant que mon poids est léger ; 250 mètres plus ou moins de piste, je tenterai-je de m'y poser.' Sans nul doute l'approche est et si je pouvais m'approcher, je pourrais peut-être passer d'avis. Aussi me préparai-je à passer à faible altitude, fondus sur les arbres et au-dessus du toit de la maison à une vitesse de 150 kilomètres à l'heure. Un arbre se dressait sur la piste, et je m'exclamai à haute voix : 'Faut-il que cet objet possède des ailes qui dépassent. Je me redressai pour essayer de résoudre le problème. La piste me parut satisfaisante ; je faisais confiance à cet égard ; il ne laisserait aucune partie en sautoir à la surface du terrain. Il a participé avec moi à la création de deux pistes d'atterrissage. En d'autres termes, j'ai et vérifié avec grand soin le terrain, aussi n'ai-je aucune crainte. »

« Il ne restait guère de temps, ma réserve en kérosène à nouveau très basse. Aussi 'En avant' me dis-je, peu pourrai-je éviter cet arbre. 'Mais aurais-je la possibilité de décoller ensuite ?' Entre nous deux et les Indiens, pourrions abattre assez d'arbres pour repartir dans quelques jours. La radio était en état de marche dans l'avion, je pouvais renseigner Marj sur notre position ; je dis à Baque Roj allait bien. 'Très bien', appelais-je rapidement, me prépare à atterrir chez Santiaku. »

« J'enroulai l'antenne, ralentis l'avion et me préparai à descendre en direction des arbres. En passant au-dessus d'eux, l'avion, fortement incliné, glissa à environ 5 mètres au-dessus de la maison de Santiaku.

En y regardant de plus près je ne vis pas seulement l'arbre en question, mais j'eus une vue d'ensemble des lieux. En fait je ne vis même pas l'arbre, du moins je n'en fus pas conscient. En pareille circonstance le subconscient du pilote prend le dessus et ce dernier se transforme en une sorte de pilote automatique car il n'a pas le temps de réfléchir à un problème l'un après l'autre. En tournant à plusieurs reprises au-dessus de l'endroit, j'avais réfléchi à la situation de l'atterrissage, objective, et la réussite de l'atterrissage m'était apparue possible. Comme le disait un vétérinaire : « A partir de là, votre instinct vous guide. »

« Je continuai à descendre et fis glisser l'avion à environ 60 kilomètres à l'heure en l'inclinant au maximum, puis je le redressai en ligne droite au-delà des 50 mètres de hauteur vague et posai les roues juste après l'indication « Roues posées » et m'arrêtai un peu après la moitié des 270 mètres prévus à cet effet.

« Je remerciai Dieu d'être arrivé sain et sauf à destination. En général le premier réflexe en pareille situation est de sortir l'antenne et transmettre aussitôt à Marj, aux parents et aux collègues en prière à l'écoute, le résultat de l'atterrissage. Or cette fois, je n'en fis rien. Cette non-

me vint pas à l'esprit ; trop d'événements en même temps.

« Roj vint en courant et me dit médicaments ? » « Oui », répondis-je ; « I lui lançai le sac, tout prêt à être envoyé de s'écria, « Salut, je suis si heureux de te voir êtes le docteur Livingstone, je suppose ? » hagard, une barbe d'une semaine encadrant il portait un tee-shirt sale, plein de trous. Le il offrait une apparence pitoyable. Il s'était le sac, en avait arraché le contenu, et avait h aux Indiens, se cassant presque la voix en ses forces. Je n'avais jamais vu Roj se co pouvait certes se montrer sévère en cas de be le cas présent, je ne savais que penser. Aussi le bras fermement et lui dis : « Pas si vite R nous avons le temps. » Il me regarda et dit, pas le temps, nous n'avons pas le temps ! » là notre discussion. Il me tendit deux flacon et dit : « Secoue-les ! ». Je le fis. Il continua ordres aux Indiens et je pensai en moi-même peuvent-ils penser qu'il est un ami quand cette façon ? »

« Chacun des membres de la tribu recevait une piqûre de pénicilline. Toute la tribu avait la grippe ! Certains paraissaient être parvenus à la guérison. Je fis tout mon possible pour aider les malades.assis sur un tronc d'arbre, le dos courbé, le visage peint aux couleurs du chef, faisait de paraître à la hauteur de sa fonction, mais il était gravement malade. Tout en faisant des piqûres, je confiai qu'un des chefs était mort la semaine de sa arrivée il avait traité les cas les plus critiques. Ces hommes représentaient le dernier groupe de la tribu.

gravité mais leur état empirait de jour en jour et il est f
d'imaginer leur situation sans aucun médicament.

« Nous disposions de deux petits flacons de pénicil
Comme ils étaient précieux, seule barrière entre la vie
mort ! Quand Roj jeta le premier flacon, je lui deman
« Prend-le et vérifie s'il ne reste pas une goutte deda
Les mères tendaient leurs enfants à Roj. Il frottait leur
à l'aide d'un coton imbibé d'alcool. Le flacon
minuscule et Roj pouvait aisément le renverser car sa
tremblait comme une feuille. Il criait à tue-tête à l'inten
des Indiens : « Maintenant, ne bougez pas », et ch
obéissait à ses ordres. Dans ce contexte il était le che
maître incontesté de la situation. C'était indiscutable

Roj scruta le visage des Indiens au fur et à mesure de
arrivée. Les cas les plus sérieux recevaient le médicam
en premier. Son regard se porta à l'autre extrémité d
clairière et il vit venir de la forêt Tysha, un très cher
atshuara. Les Indiens avaient essayé de sauver sa vie
transportant dans une base militaire, mais le fl
représentait un obstacle trop grand pour lui en raiso
sa faiblesse. Il arriva à temps pour recevoir la dernière g
de pénicilline de l'aiguille de Roj. « Loué soit le Seigne
dit Roj, « C'est incroyable, mais cette goutte lui sau
probablement la vie ! »

Roj se releva pour la première fois, regarda Nate e
sourit. La tension l'avait abandonné. Nate jeta un coup
à sa montre. Il lui restait seulement quelques minutes a
de quitter les lieux. Pendant que Roj se dirigeait vers l'av
maintenant détendu et à l'aise, Nate s'empressa de s
la main au chef déconcerté. « Il ne savait qu'en faire
je me contentai de saisir la sienne et commenç
m'exprimer en anglais. Il ne comprenait pas plus l'an
que l'espagnol. « A bientôt, j'ai été content de
connaître ! » dit-il et je me dirigeai vers l'avion

Roj secouait la tête en souriant. « Dieu n'est pas étranger à ces événements ».

Nate se demandait s'il serait capable de cette charge plus lourde aussi pour se le prouver. Dans l'avion et il revint chercher Roger. Pour la direction de Wambini, Roj raconta comment la piste d'envol avait été entravé par la malice. En raison de cette dernière, son porteur incapable de transporter la radio et de quelle manière il avait travaillé tout seul. A un moment un Indien dit : « Attention, il y a un serpent près de votre pied ! » Le sang de Roj se glaça et à 50 centimètres de son pied se trouvait l'antenne en position d'attaque. L'Indien se saisit d'un bâton — rien — il est trop près ! » cria Roj. Avec les yeux, aide-moi ! » à la bouche. Roj frappa le serpent avec sa machette, lui coupant la tête sur le char.

« Tu ne peux t'imaginer combien j'ai peur que tu ne viennes pas Vendredi comme prévu. » Samedi, j'ai prié pour que tu viennes et j'ai voulu même demander si tu y parviendrais. Il était 16 heures, l'avion n'était en vue. Le découragement m'empêchait. Tu es arrivé. Nous t'avons entendu, puis le bruit a cessé. J'ai cru mourir de peur sur cette piste. Je n'ai rien fait. Après avoir travaillé toute la journée par un soleil de Vendredi, m'efforçant de faire fonctionner la radio pour y parvenir, et ensuite prêtant l'oreille à l'attente, les forces Samedi, eh bien... puis une demi-heure après, nous t'avons entendu de nouveau. Mais au lieu d'entendre le bruit s'estompa. Ce fut tout. J'ai décidé d'aller à l'avant et de rassembler les Indiens pour leur parler. Nous avons à peine commencé quand ils se sont levés. « L'avion revient ! » Certains dirent « Mais l'avion n'est pas là ! »

imaginer l'effet produit sur moi, par la vue de ce petit a
jaune s'approchant au-dessus des arbres !

Ces deux hommes, pénétrés de l'esprit pionnier chr
du premier siècle et au bénéfice des outils du 20^e si
avaient repoussé encore plus loin les limites de leur foi.
seulement Roger et Nate, mais aussi Jim, Pierre et Ed ét
des missionnaires pionniers — regardant toujours
régions situées au-delà de l'horizon immédiat. Derrière
montagnes vivaient les Aucas. « Un de ces jours nous a
repérer ces gars, » Jim Elliot avait-il déclaré, « et à p
de là nous les tiendrons en joug. »

Les Auc

« Pendant quelques années, » écrivit Nate, « Les A ont constitué un danger pour les explorateurs, un emb pour la République de l'Equateur, et un défi pour le missionnaire. »

Depuis son arrivée dans « l'Orient », Nate avait survolé le territoire auka, essayant de localiser des maisons ou des villages. Il n'est pas facile de trouver peut-être à 1 000 personnes dans une jungle dense s'étendant sur 15 000 mètres carrés. Certes aucun recensement n'a jamais été organisé ; les Quichuas en donnent eux-mêmes des renseignements approximatifs, car ils l'évitent, à tort ou à raison. En réalité cette région de la jungle, située à 200 kilomètres de Quito, entourée de trois fleuves : l'Arajuno à l'Ouest, le Napo au Nord, et le Villano au Sud et bordée à l'Est par la frontière péruvienne, est sans doute beaucoup plus grande.

L'histoire de cette région remonte aux premiers jours de la conquête espagnole de l'Equateur. En 1541 Gonzalo Pizarro, frère du célèbre Francisco à l'origine de la chute de l'Empire Inca, traversa les Andes, explora les montagnes situées à l'est, et donna la permission à l'un de ses lieutenants, un aventurier nommé Alvaro, d'explorer la région.

Au cours de ses explorations stupéfiantes (il survécurent) il perdit des centaines de ses hommes moururent en raison des rigueurs de l'exploration. Un grand nombre furent tués par des Indiens hostiles. Parmi d'entre eux sont sans nul doute les ancêtres des Indiens du 17^e siècle des prêtres jésuites succédèrent aux Indiens et certains furent également massacrés par des Indiens hostiles. Entre le 17^e et le milieu du 19^e siècle, on ne fut entrepris pour peupler et exploiter la région. La demande de caoutchouc de la part des pays européens amena des exploitants dans le bassin amazonien. Le producteur du meilleur caoutchouc dans la région était sans scrupules, malhonnêtes, cruels. Les exploitants donnaient des cadeaux aux Indiens pour mieux piller et dérober tous les objets de valeur à leur portée. Les jeunes gens bien portants pour les transformer en esclaves dans les haciendas, et tuer les autres de façon à se venger.représaille.

En 1874 un missionnaire jésuite descendit dans la région à l'intention d'y fonder une mission mais il fut tué. Les temps, selon son propre récit, à protéger les Indiens des exploitants rapaces. Une autre source raconte que les exploitants de « sauvages civilisés parmi des Indiens baptisés ». Sans aucun doute depuis ce temps, un sentiment de haine s'est répandu dans toute la région et la vengeance s'est transmise de père en fils. Les Blancs ferma cette région à la colonisation. À une certaine époque le pays aurait pu se développer mais des Aucas mais ce temps est maintenant révolu. Au 20^e siècle, les haciendas étaient éparpillées dans ce pays désormais « fermé ».

La méfiance croissante des Aucas envers les Blancs se retrouve dans l'histoire souvent racontée d'un propriétaire d'hacienda, un certain S...

Santoval disposait de deux familles aucas faites prison pour travailler dans sa ferme ; il réussit à établir un commerce fructueux avec des Aucas vivant dans la jungle. Ces derniers livraient le caoutchouc, à son intention, lisière de sa propriété et en échange il leur donnait machettes, des couteaux et des vêtements. Ce commerce paisible se poursuivit sans aucune violence pendant dix ans. Les Aucas faits prisonniers étaient des travailleurs compétents que Santoval leur demanda de proposer à leurs camarades restés dans la jungle de venir travailler dans la hacienda. Par l'intermédiaire de ses ouvriers il leur proposait un bon salaire, de bonnes conditions de vie, et des vêtements — tout ce qu'ils désiraient, pensa-t-il. L'offre fut aussitôt refusée car les Aucas n'acceptaient jamais rien de la part des Blancs : ils étaient indépendants et souhaitaient le rester. Santoval mourut en 1917 et sa mort fut pour les Aucas comme un signal pour attaquer l'hacienda. Presque tous les travailleurs Indiens de l'hacienda furent tués. Les survivants, y compris certains des Aucas faits prisonniers, partirent pour se mettre hors de portée des attaques.

La Compagnie Shell, à la recherche de pétrole dans la région de « l'Orient » de 1940 à 1949 dut affronter non seulement les dangers et les inconvénients habituels de la jungle mais aussi les attaques des Aucas contre ses ouvriers. En 1942 trois de leurs employés furent tués lors d'un campement à Arajuno. Cet incident est rapporté dans une lettre écrite par un dirigeant de cette compagnie :

« Nous sommes au regret de vous apprendre qu'un accident malheureux s'est produit dans notre campement d'Arajuno. Un groupe d'Indiens hostiles ont attaqué plusieurs de nos employés travaillant près de là et ont tué le contremaître et deux autres employés équatoriens. Les autres ont été tués à coups de lances. Cet incident causa une certaine émotion parmi nos ouvriers, aggravée encore le lendemain par une nouvelle apparition de ces Indiens semblant venir

encercler notre campement... Il sera plus difficile nous le craignons, d'engager un nombre adéquat ici à Arajuno. »

Une année plus tard la compagnie perdit tout. Pour essayer de gagner la confiance de la tribu, de nouvelles attaques, une visite fut entreprise dans la maison auca. Des machettes, des chemises et des bocaux vides furent laissés aux habitants. À la suite de la visite des Blancs. En échange les Aucas laissèrent la piste un panier fait de sarments de vigne. Cette attitude encouragea les ouvriers de la compagnie. L'un d'eux rapporta : « Nous avons bon espoir d'une relation d'amitié. Ils deviendront, je le pense, une tribu à l'avenir proche, tant que notre personnel continuera à suivre la ligne de conduite indiquée : « le respect de la propriété privée »... Une balle perdue pour nous ne constitue pas une déclaration de guerre, pour eux non plus. »

La Compagnie de Pétrole Shell tenta de l'envoyer en avion mais comme Nate le fit remarquer, un avion de transport de 2 000 chevaux ronflant au-dessus d'un village à basse altitude, effraierait n'importe quel peuple, forte raison un peuple appartenant à l'âge de la pierre. « de toute connaissance scientifique. » En dépit de ces tentatives, les espoirs de la Compagnie de Pétrole furent réduits à néant et nul n'essaya plus de relations avec les Aucas.

Il devenait de plus en plus important pour les missionnaires de connaître les moindres détails de la tribu des Aucas. Ils lurent les rapports de la Compagnie de Pétrole Shell et s'entretenirent avec quiconque avait eu contact avec ces Indiens. Le Senior Carlos Sevilla, qui exploitait d'une hacienda située à dix miles de Shandia, constituait une source d'information inestimable. Don Carlos avait vécu en territoire

26 ans, avant d'être obligé de partir en raison des attaques répétées de la part de ses habitants. C'est un Equatarien à la haute stature âgé d'environ 65 ans dont l'expérience des Aucas surpasse celle de tout autre homme. Il porte toujours sur le corps les cicatrices infligées lors de sa dernière rencontre avec eux.

Il échappa à la mort pour la première fois en 1914 quand 7 Indiens et un Colombien travaillant avec lui furent tués sur l'hacienda « El Capricho » située sur le Curaray. En 1919 pendant que Sevilla était à la recherche de caoutchouc, il laissa 15 familles indiennes dans un camp sur le Tsupay et se rendit en amont du fleuve pour chercher des médicaments. A son retour il vit un jeune Indien blessé au bras, seul survivant de l'attaque auca survenue au camp. Rassemblant en toute hâte 60 Quichuas, Sevilla se mit à la recherche des Aucas responsables du massacre. Il trouva une maison auca et une femme travaillant tranquillement dans son champ de manioc. Elle avait été faite prisonnière mais comme les hommes de Sévilla entouraient la maison, elle échappa à ses gardes, et courut en hurlant dans la brousse. Ce fut l'alarme et les hommes cachés dans la maison réussirent à s'enfuir pendant que les gardiens se précipitèrent pour essayer de reprendre la jeune femme. Quand Carlos raconte cette histoire des années après, sa voix est encore empreinte d'amertume.

Il a pu observer de près la stratégie des Aucas. Les attaques, semble-t-il, ont toujours lieu par surprise, et le nombre surpasse très souvent celui de leurs adversaires. L'une de leurs méthodes favorites consiste à attendre les voyageurs à l'un des méandres du fleuve jusqu'à ce que le courant force leur canoë à frôler la rive, et quand les occupants de l'embarcation essayent de toute leur force de remettre le canoë au milieu du fleuve, ils jettent leurs lances en poussant des cris sauvages pour confondre leurs victimes. Les Aucas ont toujours l'avantage dans ces situations.

conseil donné par Sevilla à quiconque s'aventure dans les territoires sauvages est de se munir d'armes et d'embarcations : en cas d'attaque, les occupants du canoë peuvent tirer pour protéger ceux de terre.

En 1925, Don Carlos et ses Indiens furent attaqués quatre fois en quatre mois. Sevilla et ses hommes voyageaient en canoë en amont du fleuve Nushino quand, par un méandre étroit, ils furent la cible de dizaines de guerriers. Le canoë chavira, cinq Indiens furent aussitôt tués, mais Sevilla et un autre Indien réussirent à s'échapper. Luttant pour trouver une issue au travers des branches des palmiers, il parvint à tuer deux Aucas à l'aide de ses armes, mais en sortit assez sérieusement blessé. Plus tard, il atteignit son hacienda sur le fleuve, son corps parsemé de plaies infectées et remplies de pus.

Enfin en 1934 une attaque le força à quitter la région, mais sans réussir toutefois à éteindre en lui l'espoir de retour éventuel.

« Je ne pense pas qu'il soit trop tard, » dit Sevilla. « En fait, nous avons perdu nos meilleures chances de construire une maison solide et de nous installer dans la région, à peu de distance des huttes aucas, si nous avions assez de terrain autour pour créer une grande réserve. Si nous montons la garde de façon permanente, nous ne servirons jamais d'un fusil, ils finiront peut-être par nous rendre notre amitié. »

Mais il existe des hommes à « l'Orient » qui ne craignent pas de parcourir cette région à la recherche de caoutchouc et d'huile à l'époque où cette contrée leur était interdite. « Les Aucas », affirment-ils, « ne laisseront pas les Blancs vivre en paix dans leur pays : il est trop dangereux. La lueur vacillante des lampes au kérosène, ces tasses de café sur la véranda de leur hacienda se plaisent à leur raconter des expériences et à spéculer sur les mobiles réelles de leurs actions. Naissent-ils meurtriers ? Tuent-ils seulement

leur contrée des étrangers ? Tuent-ils avec l'intention de voler ? Nul ne le sait et rien n'indique quel motif les pousse à tuer.

Certaines de leurs attaques, chacun le sait, s'accompagnent de vols. Des objets considérés utiles, comme des machettes, sont dérobés, d'autres dont ils ne comprennent pas l'emploi sont dédaignés. A d'autres occasions les biens des victimes ne sont pas touchés. Plus surprenant, les Quichuas sont autorisés à pêcher en été au cœur même du domaine auka ; sans s'enquérir de rien, ils se rendent en canoë en aval du fleuve Napo ou Curaray et y demeurent pendant des semaines d'affilée. Puis sans aucune raison apparente, les Aucas se livrent à une attaque. Il leur arrive de blesser ou de tuer un groupe de pêcheurs quichuas dans les limites de leur territoire, ou ils se rendent au-delà des frontières et attaquent une famille quichua travaillant sur sa chacra. Un seul fait semble bien établi : les Blancs sont indésirables. Ces derniers pénètrent dans le territoire auka au risque de leur vie.

Toutefois les tueries se produisent aussi au sein de la tribu, alors la colère se concrétise aussitôt par le meurtre. De même que les Hatfield et les Mac Coy des montagnes du Kentucky se combattaient, des « vendetta » éclatent fréquemment chez les Aucas : chaque mort doit être vengée par les membres survivants de la famille de façon à provoquer des meurtres en chaîne. Ainsi ôter la vie n'est pas étranger aux Aucas. Dès leur jeune âge, les garçons apprennent à se servir de leurs lances en bois solide, longues de presque trois mètres. Don Carlos raconte avoir vu une hutte auka déserte, et y avoir trouvé un corps humain grandeur nature sculpté en bois de balai. Le cœur et les traits du visage étaient clairement marqués en rouge vif et le corps en entier portait les marques des blessures de lances. Cette méthode, aussi moderne que l'entraînement à la bayonnette des troupes de combat, a

été utilisée pour développer la tristement célèbre meurtrière au tir des Aucas.

Don Carlos emploie sur son hacienda une jeune femme ayant réussi à échapper à un massacre tribal qu'il avait subi auparavant. Une querelle familiale typique avec ses parents, ses frères et ses sœurs, avaient entraîné son départ du groupe voisin. Dayuma, encore adolescente, avait décidé de s'enfuir en se cachant dans la chacra jusqu'à ce que les attaquants se retirent. Elle se rendit ensuite chez les Quichuas les plus proches qui l'emmenèrent chez Don Carlos.

Comme n'importe quelle réfugiée, Dayuma passa ses premières années chez les Quichuas à s'adapter à leur vie et de son mieux à leurs coutumes. Il lui fut très difficile de s'habituer à la nourriture de ses hôtes. Les Aucas ne mangent que du sel, et il lui fallut presque une année pour s'habituer à manger salé. La façon de se vêtir fut pour elle un grand changement. Les Aucas sont presque entièrement nus, mais à part les sarments de vigne noués autour de la taille, des poignets, de leurs chevilles et de leur taille. Dayuma portait la robe traditionnelle en coton des Quichuas. Pour essayer de cacher ses origines, elle laissait tomber ses cheveux pour couvrir les lobes de ses oreilles — les lobes d'oreilles une fois coupés, les boucles rondes en bois de balsa s'agrandissent à 5 centimètres de largeur. Quand on la regardait travailler à la ferme, nourrir les animaux, aider à tout, rien d'autre ne la distinguait de ses collègues quichuas. Les Aucas avaient les mêmes cheveux noirs, la même peau couleur de thé, et environ la même taille : 1 mètre 50.

Dayuma a fourni de nombreux renseignements d'intérêt ethnologique certain. Les Aucas boivent du bœuf obtenu de la même manière que celle des Quichuas, ils la consomment non fermentée ; par suite, ils ne connaissent jamais l'ébriété avant de quitter sa

mauvais traitements infligés aux femmes. Les maisons sont longues, de forme rectangulaire, le sol est en terre battue, et les lits sont des hamacs suspendus au plafond. Chaque maison peut contenir 20 à 50 membres appartenant au même clan. Les femmes travaillent dans la plantation de manioc et de coton. Les hommes s'occupent de la chasse, en effilant l'extrémité à l'aide de machettes volantes. Chaque homme de la maison possède une collection de 9 ou 10 javalots, qu'il prend avec lui pour se procurer la nourriture, ou pour participer à une expédition guerrière. Les Aucas, affirma Dayuma, peuvent reconnaître une empreinte comme nous reconnaissons un visage familier : ils sont capables d'identifier l'Indien étant passé à un endroit précis. Chacun de ses pas dans la région du Curaray, comme celle à Don Carlos, était connu de son peuple. De plus, les Aucas avaient passé beaucoup de temps à épier le campement Shell à Arajuno. A une période, pendant l'occupation de la compagnie le peuple avait envisagé d'approcher les Blancs et d'envoyer deux hommes en reconnaissance. Si ces derniers n'étaient pas tués, le reste du groupe suivrait. En fait le contraire se produisit : les Aucas attaquèrent et tuèrent trois employés de la Compagnie Shell.

Il est courant de trouver parmi les Aucas des animaux domestiques ; ils tendent des pièges aux perroquets, aux singes et aux sangliers quand ils sont encore jeunes et ils mettent dans de petites huttes disposées autour de la maison principale. Comme tous les peuples du monde, ils ont leurs propres contes et légendes. Jadis, selon la légende auka, « le feu du ciel » se répandit dans le monde entier, et brûla tous les arbres. Les Aucas se cachèrent sous les feuilles des palmiers doux jusqu'à l'extinction du feu, puis quittèrent leur cachette et repeuplèrent la terre. Ils ont peur des esprits mauvais, comme tous les peuples de la jungle. Ils aiment

leurs enfants et les distraient en leur racontant. Dayuma raconta l'un d'eux dont le héros es

Un jour un bébé tortue a rencontré un très sur la piste. « Ha ! » dit le jaguar. « Tes pas pas avec toi et nul ne peut te protéger. »

La petite tortue en proie au désarroi rentre sa coquille. « Sors ta tête ! » ordonna le ja

La tortue, en entendant cette voix puissante Puis en regardant dans la gueule sauvage d s'exclama : « Quelles dents terrifiantes tu a

Le jaguar fut flatté. Il ouvrit encore plus gr pour exposer toutes ses belles dents féroces. A tortue, beaucoup plus rapide qu'elle ne le para dans la gueule du jaguar et lui mordit la gor le jaguar en mourut aussitôt.

Puis la petite tortue quitta le jaguar, se r Aucas les plus proches et leur raconta comm tué le jaguar et l'avait laissé étendu mort sur Indiens se rendirent à l'endroit indiqué et aguar. Très heureux, ils s'emparèrent de ses c riffes pour se fabriquer des bijoux et s'éloigné tatement de remercier la petite tortue. Aussi etourna-t-elle dans la jungle, grandit et de grosse tortue !

On demanda sans cesse à Dayuma pourq tuent, et sa seule et unique réponse fut : « Ce s ne leur faites jamais, jamais confiance, » rép véhémence. « Ils peuvent parfois paraître s mais ils finiront par vous tuer. »

Toutefois beaucoup se refusèrent à a affirmation comme définitive — en particul peuvent dormir en paix pendant que des généra demeurèrent en dehors des frontières du C Pierre Fleming ne pouvait être heureux en pens encore dans les ténèbres. Dans son journal i

s'agit d'un problème grave et solennel ; un peu inaccessible qui tue et dont la haine est extrême. Dieu conduit, j'en ai la conviction profonde, à agir, et je dev consacrer la majeure partie de mon temps, j'en suis certain, à rassembler des données linguistiques sur la tribu et survoler leur contrée pour essayer de trouver des mais aucas... Ce sera peut-être la décision la plus importante de ma vie, mais à cette pensée la paix remplit mon cœur.

Septembre

Septembre, 1955

L'expédition auca commença réellement au mois de septembre 1955, mois où le Seigneur tissa cinq fils distincts en un tissu magnifique à sa gloire. Cinq hommes doués de cinq personnalités très différentes originaires de l'est des États-Unis, de la Côte ouest et des états du Middle West se rendirent en Equateur. Appartenant à trois missions différentes, ces hommes et leurs épouses ne faisaient que dans leur foi en la Bible comme la parole parfaite et inspirée de Dieu. Christ a dit « Allez ! » et leur réponse fut « Seigneur, envoie-nous ! »

Ces missionnaires sur le point de rejoindre les autres membres de l'expédition auca avaient changé plusieurs fois de lieu de résidence. Après l'inondation, Shandia avait été reconstruite et était maintenant la station principale de la région. À peu près des stations satellites avaient fait leur apparition. L'établissement de ces dernières est particulièrement important à l'est car les Indiens dans cette partie du monde, comme nous l'avons déjà mentionné, ne se réunissent pas pour former de grands villages, mais sont au contraire éparpillés par petits groupes dans d'immenses régions de la jungle.

Une station satellite fut établie à Puvupungu. Jim. H.

Pierre avaient rendu visite aux Quichuas cor campement, lors d'un voyage de reconnaissance fleuve Bobonaza en août 1953. Ils avaient Atanasio, le chef qui les avait invités à cons pour les enfants. « A cause de Dieu, n pas ? » s'enquit-il. « On a vraiment besoin voyons, treize, quatorze, non, quinze enfar les instruit. Ils veulent apprendre à « regar J'ai aussi chez moi des orphelins. Ne v venir ? »

D'habitude, il est extrêmement difficile confiance des habitants d'une nouvelle région la porte n'était pas seulement ouverte, m vraiment invités à rester. Les trois homme l'attitude de ce chef comme étant la répon prière concernant l'élargissement de « leur te échafaudèrent-ils des plans. Les McCully Shandia pour commencer à apprendre le qu ncore célibataire, resta avec eux pour les a langue et à s'installer. Jim et moi décidâ e Dieu était venue pour nous marier de f ouvrir à deux la station de Puyupungu.

Ainsi nous sommes arrivés à cet endro 1953, avec tous nos biens matériels entass canoës. Après nous avoir accueillis avec f le dos, poignées de mains et rires, les hom la quantité incroyable d'équipement de l'h haut de la berge où attendaient avec impa femmes d'Anatasio et une multitude d'en

La construction de la maison et de la p pas occupé tout le temps de Jim. Ensem commencé à tenir des réunions à l'intenti leur racontant dans leur propre langue la pl du monde, celle du Fils de Dieu venu ici-ba prix du péché de l'homme au moyen de son p

à peu le grand amour de Dieu est devenu une réalité l'esprit des Indiens. Un jour la joie nous envahit qu'Anatasio dit à Jim, « Je suis vieux, peut-être trop vieux comprendre, mais vos paroles me paraissent vraies mourrai en y croyant. »

Pendant ce temps les McCully avançaient rapidement l'étude de la langue à Shandia. Pierre Fleming s'est construit une petite hutte près de leur maison en bambou et prenait ses repas en leur compagnie. Il écrivit dans son journal : « Quelle joie et quel plaisir, j'en suis très surpris, de construire les deux petites pièces de ma maison. Ma satisfaction fut grande et bien que la construction n'a demandât seulement 4 ou 5 jours, j'avais hâte de l'installer. Cette maison est vraiment confortable et c'est un vrai luxe de posséder un endroit à moi, un lit, un bureau et une chaise où nul ne peut m'observer. Mieux encore ce refuge m'aide à mener une vie plus disciplinée, mes affaires sont à leur place, et je peux prier sans être dérangé. J'ai commencé à ajouter des fiches à mon dossier sur le Nouveau Testament, pour la première fois depuis mon départ des Etats-Unis. Je suis heureux de pouvoir à nouveau accomplir mon travail de façon ordonnée. J'étais appelé, sans compter, à mener ce style de vie, à me coucher et à me lever à des heures régulières, à occuper mes soirées à l'étude, à consacrer une heure entière à la prière chaque matin. »

En observant les McCully, Pierre fut amené à penser à son propre avenir et à sa fiancée, Olive Ainslie, belle jeune fille élancée, aux sourcils foncés contrastant de façon étrange avec sa chevelure châtain clair et ses yeux bleus. Ils s'étaient fiancés par correspondance lors de son séjour dans la jungle. Avec une candeur typique, cet homme studieux et tranquille se demandait si un conflit n'existait pas entre son mariage futur et son appel à se rendre auprès des Aucas.

« Hier soir Nate et moi nous sommes entretenus longuement sur les problèmes des Aucas. » écrivit-il. «

étrange, mon mariage ne me paraît pas constituer pour atteindre ces Indiens. A choisir, Olive préfère mourir après notre mariage, plutôt que indéfiniment la date par crainte d'un malheur. Les deux vies n'en font qu'une, et Dieu ne nous j'en ai la conviction, dans notre discernement et volonté. »

En juin 1954, Pierre se sentit libre de retourner aux Etats-Unis pour épouser Olive. Après le départ de Pierre, moi nous sommes installés à Shandia en compagnie de Marilou MacCully. Puyupungu avait été choisie comme station satellite, nous nous sommes installés et nous y rendons régulièrement et y organisons des missions. Shandia équipée d'une école, d'une clinique, d'un magasin était considérée comme notre base.

Jim et moi, il en fut convenu, prendrions la direction de la station de Shandia, aussi Ed et Marilou choisirent de se rendre dans une région de leur choix. Ils choisirent un endroit où l'évangile n'avait jamais été prêché. Ils avaient entendu parler d'Arajuno, la base aérienne de la Compagnie Shell et située à la frontière du Pérou. Grâce à des vols de reconnaissance à cet endroit, ils avaient estimé la population des Quichuas à environ 10000. Pourquoi ne pas profiter de l'excellente installation construite par la compagnie et y demeurer pendant un temps pour prêcher l'Evangile à ces Indiens. Ils décidèrent d'une journée tout au plus pour dégager la piste comme neuve. Arajuno, l'un des nombreux postes de la Compagnie Shell avait recherché du pétrole et lui avait coûté une fortune. Un terrain avait été choisi, l'établissement d'une petite ville avait été décidé, des routes avaient été tracées, des briques construites et équipées de l'électricité, de l'eau courante, un hôtel, des courts de tennis, un stade et même un petit train était inclus dans le projet.

abandonnés depuis 1949, les bâtiments pourrissaient p l'humidité de la jungle. Cependant certains matériaux utili purent être récupérés. L'idée d'ouvrir une station à Arajuno paraissait bonne.

Chaque fin de semaine Ed s'y rendait par avion compagnie de Nate, et tenait des réunions le samedi et dimanche. L'accueil reçu l'encouragea à construire u maison toute simple, en se servant des fondations de l'u des maisons abandonnées par la Compagnie Shell et planches ayant échappé à la destruction. Enfin quand décida de rester définitivement à Arajuno, il aida Marilo et leurs deux enfants à s'installer dans leur nouvelle bas Très vite Marilou rendit la maison attrayante avec de jo rideaux aux fenêtres, un sofa constitué d'une pile de briqu recouverte d'un matelas et d'une feuille de plastique, d gravures suspendues aux murs de bambou et des tap équatoriens multicolores disposés sur le sol en ciment. Na Saint passa plusieurs nuits à fabriquer et à poser un sign d'alarme et une barrière électrique destinés à les protég contre les cambrioleurs, car les McCully et leurs collègu de travail sur les autres stations étaient pleinement conscien des dangers inhérents à leur installation à proximité d Aucas. Le fleuve Arajuno constitue la frontière ouest d territoire Auca et la nouvelle mission se trouvait sur la ri Auca du fleuve. C'était l'endroit même où les employés d la Compagnie Shell avaient été tués quelques anné auparavant. Ces raids sporadiques au cours desquels l Aucas sortaient promptement de la jungle dans le but d tuer en hâte et disparaissaient les avaient rendus à la fo redoutables et fascinants pour leurs voisins quichuas.

Les Quichuas ne permirent jamais aux MacCully d'oubli la possibilité d'une visite de la part des Aucas. Les Quichu refusaient de rester de ce côté du fleuve après 16 heure « C'est la rive auca », disaient-ils. Très souvent la rumer selon laquelle des empreintes aucas seraient visibles près d

la maison et l'herbe foulée, se répandait et se
le passage plus ou moins prolongé d'espion

La barrière électrique fut disposée à une b
de mètres de la maison, de façon à protéger
d'une lance éventuelle et Ed et Marilou
permanence un revolver ou un fusil à po
« Même si nous sommes certains de leur abse
Ed, « la barrière électrique donne un sentim
Avec nos lumières allumées dans la maison
une bonne cible ! »

Ainsi l'endroit où le Seigneur avait placé
allait devenir la base de l'expédition auca.

Pendant ce temps Pierre était revenu c
jusqu'à Quito en compagnie de son épouse. I
une année dans les montagnes où Olive étud
et Pierre traduisait la Bible en Quichua, tena
pour les Indiens, et rafraîchissait des cor
espagnol. A l'automne 1955 Pierre et Olive
dans la région est pour travailler parmi
Puyupungu, où ils s'étaient installés dans la
au toit de chaume construite par Jim et moi
recommença à enseigner les Indiens avec be
et en suivant leur rythme, revoyant leur acqui
à découvrir des vérités nouvelles.

L'initiation d'Olive à la vie dans la ju
spectacle du volcan Sangay en activité, visib
de la salle de séjour à Puyupungu. « La nuit »
« il ressemblait à un gigantesque feu de joie d
une lumière vive mais irrégulière formant
d'élégance se posant à 500 mètres en contr
de la montagne. A l'aide de jumelles il était p
des boules de feu éclater et s'éparpiller un
c'était un véritable spectacle. Des nuages de
contact entre la lave et la neige effaçaient m

le déploiement pyrotechnique, ensuite les images dispersaient et le cycle recommençait. »

Parfois Pierre et Olive étaient attristés par la conduite d'ébriété d'un grand nombre d'Indiens lors d'une « fiesta ». On peut sans peine en imaginer les conséquences : les mères battaient leurs épouses, de jeunes enfants pitoyables et malades devaient eux-mêmes, la nuit venue, chercher un endroit pour dormir pendant que les parents titubaient, ivres morts. Une fois une maman ivre roula sur son bébé âgé de deux semaines et l'étouffa. Parfois un Indien s'enfonçait dans la sombre forêt s'efforçant de trouver le chemin de sa maison, mais il finissait par s'endormir le long de la piste boueuse, pour se réveiller des heures plus tard et découvrir d'énormes scarabées occupés à creuser un trou sous ses jambes dans le but de l'enterrer vivant.

Par ailleurs, le message de l'Evangile paraissait pénétrer dans le cœur de ces fils de la jungle, de nombreux signes l'attestaient. Le journal de Pierre le rappelle : « Aujourd'hui les anges se réjouissent au sujet de Puyupungu, et nous aussi. Comme Dieu est fidèle ! Ce matin plusieurs Indiens ont pris la décision de suivre Christ. Je me sentis poussé à parler du baptême car j'avais perçu plusieurs malentendus en écoutant les Indiens s'entretenir entre eux. Aussi après avoir raconté l'histoire de Philippe et de l'eunuque, j'essayai d'expliquer avec clarté et simplicité la différence existant entre la foi et le baptême. Après avoir été dérangé par les pleurs de plusieurs bébés, l'attention fut grande et je me conscient de l'œuvre de l'Esprit dans leur cœur, aussi après avoir expliqué avec soin la signification d'une décision pour Christ, je lançai un appel. Un certain nombre levèrent la main — Tito, Benito, Pacual, et d'autres. Le nombre s'accrut encore mais quand Alejo se leva et leur expliqua qu'ils devaient rompre avec la boisson et la conduite immorale, certains baissèrent la main. Je terminai par la prière invitant ceux réellement résolus de se repentir »

à se rendre dans la pièce arrière de l'école, m'entretenir avec eux de façon plus approfondie. d'entre eux y allèrent. Nous les avons encouragés à une réunion pour ces nouveaux convertis le vendredi après-midi. Plusieurs autres sont venus de la conversion. Quelle joie ! C'est pour nous sommes venus.

« A 26 ans, je réalise combien Dieu a été bon pour moi. La vie avec lui est pleine et bénie. Je rends grâce à Dieu cesse pour m'avoir amené ici, avoir pu accomplir l'impossible et m'avoir conduit à partir. Je suis « poussé » et combien je remercie Dieu d'être bon envers moi. »

En septembre 1955, « l'action de Dieu », pour les missionnaires pionnières à cristalliser dans la commune leurs plans élaborés depuis des mois. De toute évidence, ils furent « poussés » à aller de Dieu à la tribu des Aucas. Les McCullough d'Arajuno, assurèrent l'avant-garde. Jim et Shandia, les Fleming à Puyupungu, Roger Y. La famille avaient quitté leur station de Wamb. à nouveau les Drown à Macuma. Nate Saint avec son avion jaune et Marj à la radio demeuraient à leur base permanente au centre de ces stations éparpillées dans la jungle.

Les débuts de l'expédition auca

Le soir du 2 octobre 1955, Nate Saint glissa une feuille de papier jaune dans sa vieille machine à écrire et commença à taper :

« Nous allons essayer de noter les différents éléments ayant contribué à notre décision récente d'entreprendre une action en vue de contacter la tribu auca. Ces notes rapporteront seulement des points de vue personnels sur la situation et ne traiteront pas des efforts passés tentés par d'autres missionnaires.

« Hier soir Ed MacCully, Jim Elliot, Johnny Keenan, et moi étions à genoux dans la salle de séjour, appuyés sur nos coudes, occupés à regarder avec attention la carte de la jungle orientale de l'Equateur. C'était l'heure de Dieu et nous venions d'en décider, pour entrer en contact avec les sauvages de la tribu auca située quelque part à l'est de la station d'Ed à Arajuno.

« Plus tard, vers minuit, dans la cuisine autour d'une table de chocolat, nous avons décidé de garder le secret sur notre expédition de façon à éviter à d'autres groupes non-chrétiens d'entreprendre aventure semblable. Ces derniers ne pénétreraient, sans nul doute, en territoire auca, armés jusqu'aux dents et cette façon d'opérer pourrait, nous

craignions, retarder pendant plusieurs dizaines d'années les efforts missionnaires au sein de ce peuple dont les ancêtres remontaient à l'âge de la pierre.

« Cet après-midi-là, en réfléchissant à la situation, il me parut regrettable de nous priver des prières et des efforts restés aux Etats-Unis et d'empêcher ces derniers de faire un compte-rendu de notre expédition et d'offrir à Dieu la bénédiction de Dieu l'accompagnant. Pour moi, j'ai sur moi de rédiger un rapport sur la situation, mais j'espère le compléter avec le temps.

« Un certain nombre d'efforts sporadiques ont été entrepris pour modifier le statut de ces tueurs. Des attaques à main armée et des contre-attaques des Blancs ont réduit le nombre des habitants et ont attisé la haine déjà existante. La crainte du feu ne diminua pas le désir de vengeance des Indiens s'ils devaient employer l'embuscade et les tirs.

« L'histoire de l'expédition tentée par Rasmus Rasmussen, explorateur suédois, et guidée par un missionnaire, a été racontée en détail. Le groupe s'approcha de la rade auca sur des radeaux en bois de balsa, quand ils furent pris en embuscade à un endroit où le courant était fort et les embarcations près de la rive. Un porteur indien du groupe ouvrit aussitôt le feu puis plongea dans l'eau. À la suite du missionnaire nageant sous l'eau, son expérience ne nous invite guère à collaborer avec les Indiens de toute affection et de toute considération.

Quand Ed McCully s'installa avec sa famille à Nushino, il demanda à Nate de survoler le territoire au-dessus duquel ils parcoururent d'un bout à l'autre la vallée. Les Aucas de Nushino, où les Aucas avaient demeuré 7 ans, Pierre et Jim s'étaient déjà rendus dans cet endroit 10 ans avant et Ed et Nate ne découvrirent rien de nouveau. Le même océan gigantesque d'arbres verdoyants.

l'horizon brumeux. L'impression d'un océan est encore rendue plus vive par les collines crevassées semblables à des vagues qui disloquent le terrain. Les fleuves couleur de lait, serpentant entre les arbres, rappellent qu'il s'agit d'un paysage et non de la mer. Seul un œil exercé toutefois pourrait détecter une habitation humaine dans ce désert. Peut-être un filet déchiqueté de fumée s'élevant de cette verdure luxuriante, ou une tache minuscule, preuve de l'existence d'une chakra indienne ».

Le récit de Nate se poursuit : « Notre recherche réelle commença pas avant le 19 septembre au matin, quand je me posai à Arajuno pour m'approvisionner en légumes comme chaque semaine. Il était environ 8 heures 30, l'atmosphère était particulièrement limpide. La visibilité était d'une centaine de kilomètres et toutes les vallées lointaines, des petites rivières, habituellement camouflées par un mélange de feuillage et de brume légère, étaient très distinctes.

Après être descendu de l'avion et avoir salué Ed, je lui ai demandé s'il aimerait partir à la recherche de « voisins ». Il acquiesça avec joie, et nous sommes allés dévaliser la réserve de boîtes de conserve de Marilou, avons pris notre matériel de secours et décollé environ une demi-heure plus tard.

« Nous avons suivi la rive est du Nushino, mais cette fois-ci du côté nord. Nous avons identifié une rangée d'herbes fauchées longue d'une dizaine de kilomètres. A environ 80 kilomètres de la maison d'Ed, dans une région dénuée de tout repère, nous avons pris la direction du nord vers Coca sur le Rio Napo et cinq minutes plus tard avons observé plusieurs endroits où, semblait-il, du manioc avait été cultivé des années auparavant. Vu d'en haut, il est difficile d'être certain, même après avoir étudié les bois pendant un bon moment. Nous avons alors décrit un cercle et nous sommes dirigés vers le nord en nous rapprochant du Napo, sans r

voir d'autre. Il nous fallait maintenant ren-
disposions pas d'assez de carburant pour aller
nous avions examiné toute la région prévue.
Toutefois il était pénible d'abandonner. Il faut
pour aller si loin et il est si difficile de trouver
atmosphériques aussi excellentes. J'avais aperçu
jungle une tache à peine distincte située à
d'environ 8 kilomètres. Ed ne pouvait réussir
mais nous avons décidé de poursuivre notre
direction pendant quelques minutes, et si nous
pas à l'identifier, nous rentrerions aussitôt.

« La tache se transforma en une marque bien
en une clairière d'une bonne taille recouverte d'un
entretenu. Ça y est ! Nous avions volé à faire
notre consommation de carburant avait diminué.
pouvions encore tenir pendant un quart d'heure
dans notre réserve. Aussi avons-nous continué
l'endroit. En tout, nous avons pu identifier
de clairières et quelques maisons. Ce furent
passionnants... attendus depuis si longtemps.

« Nous ne sommes descendus à aucun moment
regarder de près. D'abord il nous fallait
consommation de carburant, puis nul ne devait
par notre première visite. Nous reviendrons
plus précises sur la meilleure manière d'entendre
avec ces personnes.

« Sur le chemin du retour Ed confia à Ed
clairières devaient se trouver plus près de chez
jusqu'à son lieu d'habitation ou aux environs
représenterait pour les Aucas un long voyage.
partageais pas son opinion. Pour moi les Aucas
très loin dans la jungle en raison d'une attaque
leur ancien lieu de résidence sur le N. Nous
réfléchirions plus tard à ces faits et comparons
points de vue. Mais nous étions tous deux d'accord.

ne point devoir divulguer trop vite à l'extérieur notre découverte.

« La nouvelle fut accueillie avec beaucoup d'intérêt par Marj, Ruth et Johnny Keenan. En y réfléchissant, notre escapade jusqu'à cette clairière auca nous paraît providentielle.

« Deux semaines plus tard, le 29 septembre Jim Elliot et Pierre Fleming devaient m'accompagner jusqu'au village de Villano, où ils allaient passer plusieurs jours à prêcher au sein d'une groupe de Quichuas n'ayant jamais entendu l'évangile. Notre itinéraire passait par Arajuno et comme nous devions survoler le territoire auca à deux reprises pour transporter les hommes, leur équipement et les deux guides indiens — en d'autres termes traverser 4 fois cette contrée — nous examinerions la région avec attention et emprunterions chaque fois un itinéraire légèrement différent.

« Lors du premier voyage en compagnie de Jim et de l'équipement, nous n'avons vu aucun signe de vie et notre voyage de retour ne nous fournit aucun autre indice. Pour Pierre, les deux guides et moi-même nous sommes mis en route. Ayant décidé de nous diriger plus vers l'est pour découvrir une région non encore explorée par les deux voyages précédents, nous avons zigzagué lentement suivant ainsi les vallées les plus hospitalières de la jungle.

« A environ un quart d'heure d'Arajuno, plusieurs clairières nous sont apparues. Pierre et moi nous exprimions seulement en anglais, mais ne pouvions dissimuler notre joie. Nos guides indiens nous indiquèrent aussi les clairières, s'écrièrent avec perspicacité « Ce sont des Aucas ! » C'était leur premier vol, toutefois ils savaient avec exactitude où ils se trouvaient et pouvaient donner le nom de chacun des fleuves. Après avoir suivi le cours d'une rivière en aval nous avons localisé six grandes maisons entourées de petites. Vu à cette distance elles étaient aussi visibles que le nez au milieu

de la figure, et situées à peine à un quart d'heure d'Arajuno où Ed résidait.

En approchant de Villano, le problème des guides fut abordé. Nous avons décidé de nous méfier sur le danger encouru si l'un d'eux divulguait la résidence des Aucas et si par suite les Quichuas les attaquaient entraînant alors des représailles des Aucas.

« J'atterris à l'extrémité habitée de la piste arrivant à bonne vitesse pour donner l'impression que je n'étais pas obligé d'en utiliser la plus grande partie. Ce fut pour résultat de nous éloigner de la foule en arrivant à Pierre le temps de mettre en garde les guides. Je leur dis de garder le secret... (secret, sans nul doute qu'un éléphant grandeur nature suspendu au-dessus de Noël).

« Tous les hommes au courant de notre plan furent une fois émerveillés de la nouvelle. Pour ce qui nous le fait le plus significatif n'était pas les renseignements recueillis mais la découverte du premier guide quelques semaines plus tard celle d'un autre guide de Dieu semblait avoir sonné pour établir une relation avec ces Indiens. Puis nous avons apporté nos projets à la prière et décidé de remettre à plus tard l'évaluation des points de vue après une réflexion plus approfondie.

« Plusieurs jours plus tard, quand Johnny, Jim et Pierre et leurs guides de Villano à Arajuno le temps les surprit et ils durent s'arrêter à Shashu la nuit. Cette nuit-là la carte fut dépliée et présentée de la salle de séjour où 4 hommes convaincus d'apporter l'Evangile aux Aucas s'entretenaient d'action.

« Cette nuit-là jusqu'à trois heures du matin j'ai étudié la situation une bonne douzaine de fois.

passionnant d'essayer d'imaginer la façon de réagir de c
Indiens face à différentes approches. »

Cette nuit-là, les missionnaires se sont débattus avec
problème de la langue. La nécessité de convaincre les Auc
de la bienveillance des Blancs serait sans doute facilitée s'
parvenaient à s'exprimer dans leur langue : c'était u
nécessité absolue. Comme les hommes s'entretenaie
toujours de ce problème, Jim Elliot leur apporta la solutio
Il se rappelait avoir vu Dayuma à la ferme du Senior Carl
Sevilla, située à environ 4 heures de marche de Shandia.
leur proposa de s'y rendre et de lui parler de façon à recuei
des phrases utiles pour établir le contact avec les Auca

Quelques jours plus tard, Jim se rendit là-bas. Il trou
Dayuma très coopérante mais se garda de lui révéler la raiso
qui le poussait à lui demander ces quelques phrases simple
Parmi les Quichuas les bavardages se répandaient comm
partout ailleurs. Heureusement Dayuma, habituée au
mœurs étranges de ces étrangers, pensa qu'il désir
seulement apprendre la langue.

« Biti miti punimupa », signifie « je vous aime bien,
veux être votre ami, » Jim nota-t-il dans son carnet. Cet
phrase fut suivie par « Biti winki pungi amupa ». « Je ve
entrer en contact avec vous », ou de façon plus familièr
« rassemblons-nous. »

« Comment dites-vous, 'Comment vous appelez-vous'
demanda Jim en quichua.

« Awum irimi, » répondit Dayuma en auca.

Et ainsi Jim établit une liste de vocabulaire pratique

L'un des obstacles au plan des missionnaires était en part
surmonté. Une distribution de cadeaux semblait être, c
façon évidente, le prochain pas. Peut-être un program
régulier de distribution, organisé avec soin pendant u
certain temps, indiquerait-il aux Indiens la bienveillance d
intentions des Blancs et la répétition de ces actes les c
convaincrait-elle ?

Liaison téléphonique air-so

Les hommes décidèrent de laisser tomber des cadeaux aux Aucas aussitôt que possible, en se servant de la « technique de la spirale » inventée par Nate Saint dans la contrée Atshuara. Là, la précision de la distribution avait été d'une importance primordiale. Dans le cas présent, cette technique présenterait un caractère supplémentaire : faire comprendre aux Aucas que les visiteurs dans l'avion avaient le pouvoir de donner ou de retenir leurs cadeaux jusqu'à la dernière seconde. D'après des prisonniers aucas, les cadeaux reçus d'un avion tombaient de son « estomac », ouvert à coup de lance par les Indiens.

Nate tapa à la machine la suite de son rapport sur le déroulement de l'expédition auka :

« Cette nuit-là, sur le sol de la salle de séjour nous avons décidé d'organiser des visites aériennes régulières et de laisser tomber des cadeaux différents chaque semaine de façon à éveiller la curiosité des Aucas. De cette manière, leur hostilité disparaîtrait tôt ou tard.

« Le lendemain Johnny s'envola en compagnie de Jim et d'Ed pour Arajuno. A Shell Mera je me livrai à une série de tests sur le fil pour voir quelle sorte de mécanisme à deux fois sûr et simple nous pourrions utiliser pour détacher n

cadeaux une fois en contact avec le sol. John et Ruth accompli ensemble le maximum de tests possibles et ils pouvaient être détachés. Après avoir inspecté sur la piste nous avons essayé de l'atteindre.

« Enfin nous étions fin prêts pour la répétition. Le test marcha à merveille, sauf au moment où j'ai survolé la piste pour laisser tomber le fil : il s'est accroché dans le mât et nous avons dû attacher un morceau de bois de façon à le dégager. Il n'y avait aucun danger sauf celui du fil se décoller du champ d'atterrissage et c'est exactement ce qui s'est passé. Je vis le fil s'accrocher dans de hauts arbres au-dessus de la piste. Toutefois le temps d'atterrir et de se placer pour le chercher, la nuit était tombée et nous dû attendre le lendemain matin.

« Cette nuit-là, très absorbé par cet incident, j'ai eu difficilement à trouver le sommeil. Par ailleurs, pour l'opération, j'en étais convaincu, était dans la main du Seigneur. Je n'avais aucune idée du temps qu'il faudrait pour dégager le fil des arbres le lendemain matin. Marj que si je pouvais être prêt à décoller le lendemain, pourrions réaliser notre projet ; dans le cas contraire, nous le remettrions au lendemain.

« Le lendemain matin j'ai installé une équipe équipée d'un poids destiné à dégager le fil. Grâce à elle et à une marche longue et pénible à travers les broussailles, je finis par récupérer le fil en enroulant. Nous étions prêts à décoller.

« Le 6 octobre 1955, le premier cadeau était une petite bouilloire en aluminium munie d'un bouton à l'intérieur nous avons placé environ une vingtaine de couleurs vives. De toute évidence nous n'avons pas de vêtements inexistantes ! Mais ces boutons nous servent à décorer leurs huttes. Nous y avons ajouté

de quelques livres de sel ; ils ne possèdent pas de sel. seulement ils pouvaient apprécier nos cadeaux, nous serions certains de leur amitié. Nous avons attaché à tous ces cadeaux une quinzaine de rubans multicolores longs d'un mètre. Tout était prêt.

« Là-bas à Arajuno, nous étions tous prêts et vivions d'avance ces événements avec joie. Personnellement j'avais craignais d'échouer dans cette première tentative en raison d'une erreur de ma part.

« Nous avons chargé notre équipement de secours dans l'avion, fixé le fil, procédé à un test au sol, et décollé. Nous étions sur le point d'établir avec les Aucas notre premier contact et nous ne pouvions croire à notre privilège. Après un vol d'un quart d'heure, les premières clairières apparurent. Ed voyait nos « voisins » pour la première fois et son intérêt était à son comble.

« Nous avons décidé de trouver l'extrémité de la zone domaine située en aval du fleuve, car au cas où nous serions obligés de nous poser, nous pourrions quitter leur territoire dans cette direction. Après avoir bien regardé autour de nous pendant une quinzaine de minutes, nous fûmes certains d'être au-dessus de la maison recherchée.

« Nous étions à environ 1 000 mètres au-dessus du sol et personne n'était en vue ; cependant la maison était habitée, un certain nombre d'éléments l'indiquaient. Cette dernière, de style jivaro, était grande, recouverte d'un toit de chaume, arrondie sur les côtés et entourée de plusieurs maisons carrées plus petites, aux toits de chaume. Des sentiers bien dessinés reliaient les petites maisons à la grande au centre. La maison principale était située à une trentaine de mètres de la berge du fleuve et possédait un joli banc de sable, d'environ 70 mètres de long et 15 mètres de large à l'endroit le plus large, sur le devant. Un chemin indiquait la grande fréquentation de ce banc de sable : Ce serait notre cible.

« Après avoir ralenti notre vitesse à 80 nous avons sorti les cadeaux — la porte à Arajuno — et mis en marche la poulie. Les cadeaux sont descendus peu à peu et se sont posés sur l'avion. Puis nous avons augmenté à 100 kilomètres heure et commencé avec le tour à tour à tourner le fil. Je dis « avec inquiétude » car sous cette forme sur le fil, tous nos efforts sont réduits à rien. Mais tout se passa bien et nous avons pu opérer à 100 kilomètres heure.

« Puisque notre altimètre enregistrait seulement au-dessus de la mer, il nous était impossible de connaître notre altitude en cet endroit. Au sol aucun point de repère. Nous avons continué à tourner jusqu'à ce que les cadeaux décrivent un cercle de faible amplitude. Les cadeaux multicolores flottant joliment. Si nul ne nous avait vus, nous devions nous efforcer de les déposer dans un endroit visible. Les cadeaux paraissaient encore à portée de main. Aussi nous sommes descendus en spirale jusqu'à ce que le passage un vent venu du nord, nous obligeât à faire des corrections de trajectoire pour demeurer à portée de la cible.

« Finalement les cadeaux parurent au-dessus des arbres en-dessous de nous. C'était le moment où la mer rendait l'opération difficile et les collines du fleuve étaient couvertes d'arbres. A ce moment nous avons remonté la charge juste à temps pour qu'elle se posât au bord du banc de sable. Une fois, je craignais qu'ils soient pris dans un arbre et y soient restés momentanément. De toute façon il était impossible de reprendre de l'altitude. Nous nous y sommes donc résignés entraînant peu à peu notre charge contre le vent jusqu'à ce qu'elle fût au-dessus du banc de sable. Nous avons incliné l'avion et retenu notre souffle jusqu'à ce qu'elle s'abaissât et touchât le sol. Nous ne

possible, la mettre en contact avec l'eau et pourtant elle s'approchait de plus en plus... Elle toucha le sol à environ un mètre de l'eau, en ligne directe avec le sentier conduisant à la maison. Les Indiens ne pouvaient pas ne pas avoir le cadeau puisque sans nul doute ils s'approvisionnaient en eau à cet endroit.

« Nous nous trouvions maintenant confrontés à un autre problème. J'eus l'impression de voir le cadeau se déplacer un peu quand nous avons commencé à remonter, opérant toujours un mouvement circulaire. Le problème était de savoir s'il s'était décroché ou était toujours fixé à la corde. Mais après quelques instants, nous fûmes rassurés : la corde était seule... et notre message de bonne volonté, d'amour et de foi se trouvait au-dessous de nous sur le banc de sable. En un sens nous venions de remettre le premier message d'évangélisation « visible » à un peuple se trouvant à 500 mètres de nous à la verticale, à 80 kilomètres à l'horizontale, et aux antipodes sur le plan psychologique.

« Que pensent ces Indiens du monde extérieur ? Ils avaient l'habitude, nous le savons, de regarder les avions de la Compagnie Pétrolière Shell se poser et décoller à Arajuno car les employés de la Shell ont découvert leurs caches dans les fourrés d'où ils observaient les messages monstrueux d'un autre monde.

« Le retour à Arajuno fut bref et joyeux. A la maison, chacun au courant de notre secret désirait savoir si nous avions vu des Aucas. Comme nous n'avions vu personne, tous craignirent que les cadeaux ne fussent pas ramassés. Néanmoins un premier essai de contact avait été entrepris.

« Vendredi 14 octobre 1955. Je n'ai pas été fidèle dans la rédaction au jour le jour de notre aventure, mais plutôt que de laisser le moment le plus passionnant perdre de son intérêt en essayant de raconter des faits antérieurs, je vais poursuivre avec les tout derniers événements d'aujourd'hui. « Ce matin il faisait beau et nous avons décidé de décoller »

à 8 heures. A l'aller un brouillard matinal dans les vallées fluviales à l'est, aussi avons temps. Une fois arrivés à Arajuno nous avons la prochaine livraison : une machette toute neuve. Ils étaient capables de se faire tuer pour un objet d'autres termes, ils avaient tué des personnes pour travailler dans les champs afin de voler leurs haches. Il est facile d'imaginer l'importance des objets pour un peuple de l'âge de la pierre. Nous avons enveloppé la lame dans de la toile pour éviter que nous avons attaché à la machette des rubans. Nous avons fixé la poulie automatique, et sommes montés dans l'avion pour une dernière répétition. A nouveau nous avons procédé à la vérification de tous les appareils. Avec le sentiment d'être prêts, avons prié pour la réussite de l'entreprise et décollé.

« Je suis toujours un peu tendu au moment de dérouler la corde. J'ai ralenti l'avion et nous sommes descendre avec soin notre deuxième message. Nous avons voulu. Quand la corde fut toute déroulée, nous sommes presque arrivés à destination. Cette fois-ci la corde utilisée fut plus courte.

« Notre intention était de vérifier le brouillard à l'endroit où nous avons laissé les cadeaux de la précédente. Des nuages bas constituaient un obstacle, mais la maison et le banc de sable apparurent. Les cadeaux n'étaient plus là, la jumelle nous indiqua qu'ils les avaient acceptés ou les eaux du fleuve les avaient emportés. Personne n'était en vue, mais l'endroit était tout évidence habité. Nous avons décidé, comme d'habitude, de diriger en amont du fleuve où se trouvait une maison et d'y laisser notre cadeau. Si nous nous sommes trouvés devant la seule maison, avons-nous pensé, les autres personnes ne seraient être nourrir une certaine jalousie ou imaginer une rivalité entre les occupants et nous ou encore une

part. Quand nous sommes arrivés à la maison en question elle était dissimulée par un nuage, et nous fûmes certains que le Seigneur désirait nous diriger vers la suivante.

« En nous approchant nous avons vu deux ou trois canots amarrés à la berge du fleuve juste en face de cette nouvelle maison. C'était une découverte intéressante car selon un rapport, ces Indiens ne possédaient pas de canoë... pourtant ces quelques embarcations étaient bien là et indiquaient la présence d'Aucas à cet endroit.

« Après avoir opéré plusieurs tours à 800 mètres au-dessus de la maison, nous nous sommes trouvés à l'intérieur du nuage pendant dix pour cent du temps, mais toutes les conditions atmosphériques semblaient satisfaisantes et nous pouvions aller de l'avant. Notre machette, stable au bout de la ligne, ne nous causait aucun problème. Ed était rivé à ses jumelles. Tout à coup il laissa échapper un cri et faillit dire son désir de mieux voir partir par l'ouverture laissée par la porte : nous venions de découvrir notre premier Auca ! Il courait et ne cherchait nullement à se dissimuler. Très vite trois autres apparurent en face de leur grande maison couverte de feuilles. Maintenant ils avaient reçu nos cadeaux de la semaine dernière, nous en étions certains, et n'avaient pas tardé à comprendre notre technique. Se récupérer les cadeaux leur demandait la moitié des efforts déployés par nous, leur excitation était compréhensible.

« Nous avons opéré quatre cercles pour compenser l'effet du vent, et commencé à faire descendre notre nouveau cadeau. Ils l'accepteraient, nous n'étions plus inquiets car sans nul doute observaient-ils déjà celui qui se balançait au bout du fil. Nous le laissâmes descendre. Tout d'abord il parut vouloir tomber sur la maison, mais se dirigea vers le fleuve... Plouf ! Puis plus rapide qu'un éclair, un autre plouf eut lieu : un Auca s'était précipité à la suite du trésor. Quelques minutes plus tard il devait y avoir une demi-douzaine ou plus d'hommes réunis sur le banc de sable

examinant le cadeau. Nos cœurs étaient
Nous n'espérions pas voir ce spectacle avant
nous demandions, bien sûr, quelles étaient

« Plusieurs faits paraissaient évidents :
notre premier cadeau. Ce type d'approche
aucune crainte. Ils sont aussi intéressés qu'
cadeaux. »

De retour à Arajuno, Ed apprit une
intéressante : les Indiens de la station avaient
traces d'Aucas : de toute évidence ils s'étaient
des fourrés près de la maison d'Ed pour observer
et gestes. Il était certes impossible de vérifier
mais elle était néanmoins crédible. Une femme
Joaquina, capturée par les Aucas et qui plus
à s'échapper, avait confié un jour au docteur
l'habitude des Aucas de s'asseoir sur une colline
dominant le camp à Arajuno pour observer
paraissaient avoir un système d'espionnage élabo-
ré. À cet instant était en action près de
McCully.

Les hommes résolurent de fabriquer une route
le l'avion, avec des rubans s'en échappant et
à l'extérieur de la maison d'Ed de façon à
l'expédition.

Huit jours plus tard après la rédaction
précédent, Nate Saint tapa un titre sur une feuille

« Rapport de notre troisième visite à nos
poursuivit : « Nous appelons les Aucas 'notre
territoire 'le voisinage' pour éviter d'utiliser le
radio ou en présence de quiconque ne dev
au courant de l'expédition.

« Jeudi il nous fut impossible de mener à
comme prévu car l'armée fit appel à nous pour
en aval du fleuve Curaray à la recherche du corps
noyé. Le corps de ce soldat demeura introu-

avons vu une grande partie de la région équatoriale situ au-delà de toute habitation. Par-delà la zone parcour habituellement, dans la direction du Napo, certains vestig nous le savons, réapparaissent. Toutefois notre vol du 45 minutes ; nous avons suivi chaque méandre du fle sans voir le moindre signe de vie humaine... Par con certains représentants de la faune : plusieurs tapirs, c tortues géantes, et une multitude d'oiseaux de paradis admirables créatures glissant au-dessus des arbres no apparurent très nettement.

« Le lendemain, Ed et moi avons quitté Arajuno à enviro 11 heures pendant que Marilou gardait les Indiens da l'école pour éviter toute question difficile.

« Tout d'abord nous avons descendu le Curaray à recherche d'éventuels lieux de campement c d'emplacements temporaires pour atterrir. (Cette région situait à 70 kilomètres environ du début de la contr survolée hier pour retrouver le corps du soldat). Certain endroits étaient susceptibles de convenir, mais rien ne no sembla vraiment idéal pour une piste d'atterrissage.

« Cependant au loin à l'horizon le long des crêtes u fumée était visible. C'était l'endroit, semblait-il, où les Auc vivent et pourquoi ne pas aller y jeter un coup d'œil ? Per être avaient-ils fait un feu de façon à nous orienter vers e et à recevoir notre cadeau. La fumée provenait des rest d'un nuage bas, mais nous nous trouvions néanmoins a dessus du territoire auca à une altitude très faible, jama tentée auparavant. C'était l'occasion d'opérer un cercle a dessus de chacune des quatre maisons principales et prendre des photos. Les Indiens étaient partout, certain venant de leur champ de manioc rentraient chez eux courrant dans le lit du fleuve, d'autres revenaient d'ailleurs. Ils ne paraissaient nullement effrayés. A force de leur cri des phrases en auca, notre voix s'enroua.

« Après avoir opéré un cercle au-dessus de la maison c

nous avons été si bien accueillis la semaine nous sommes dirigés vers la suivante ; de t les Indiens s'attendaient à recevoir quelque se précipitèrent vers le lit du fleuve pour ess manquer. De toute façon, quand nous av recommencer l'expérience devant la même récompenser les Indiens de leur confiance, no l'endroit désert à l'exception de deux fen hommes ont remonté en toute hâte le lit du f devait être grand en bas.

« Cette semaine notre cadeau se compos bouilloire en aluminium remplie de colifich bien enrubannées. Nous y avons attaché aussi vide de 25 centimètres de diamètre dans l'esp un présent de leur part. Après avoir dégag l'avion la poulie automatique s'enraya et l perdit dans la jungle, à une distance d'envi d'un petit champ de manioc. Ils pourraient trouver, mais ce n'était pas certain car tous s a grande clairière dans l'attente du com spectacle. Nous étions déjà un peu las par les p et les phrases prononcées à voix forte à leur nous ne devons pas les quitter, nous le sent leur donner ; une nouvelle machette emp équipement d'urgence, fut placée dans le p descendue sans utiliser le mécanisme.

« L'un des aspects le plus fatigant de ce force du vent. Nous étions sans cesse dépo à gauche et devions affronter un vent nord-es notre machette. A plusieurs reprises, quand tout près d'eux ils se précipitaient pêle-mêle d de la machette. C'est vraiment du sport. Nou disposent de lois pour déterminer l'acquér Mais tant que les cadeaux continuent à leu n'ont aucune raison de se décourager.

« Enfin après deux tentatives manquées, le paquet se posa à moins de trois mètres de la porte d'entrée de leur maison. Ils s'en emparèrent aussitôt et l'emportèrent sur la berge du fleuve. Ici le vent gâcha tout car à chaque tour, je devais me redresser complètement pour compenser l'effet du vent et rester aussi au-dessus de la maison. A chaque fois l'effort sur la corde devenait plus forte. Ils ont dû tenir la corde pendant plusieurs minutes. Nous ne pouvions voir s'ils mettaient un objet dans le panier. Le poids de leur présent était peut-être trop élevé et nous ne pouvions remonter, ou ils avaient fixé la corde au sol. Puis un Indien courut en direction de la rivière, s'arrêta net, et accomplit un geste donnant l'impression de dégager la corde. Je compris, elle s'était détachée. Quelle joie, nous exclamions, nous, de saisir une corde dont l'autre extrémité était tenue par un Auca !

« Nous avions l'intention maintenant de passer devant eux à faible altitude de façon à leur permettre de nous voir. Il nous fallait donc rentrer complètement la corde, tâche difficile, mais après 10 minutes de travail pénible, le résultat fut concluant. Alors l'avion passa à très basse altitude. La foule, composée d'abord de 8 à 10 personnes, se réduisit à deux ou trois. Nous possédions d'autres rubans aussi nous les leur lançâmes à notre passage à environ 60 mètres sans oublier de les saluer en criant. Un homme à la peau brune s'en empara comme une araignée attrape une mouche. D'après les gestes de l'homme et certaines expériences faites lors d'opérations semblables parmi d'autres Indiens, ce homme, j'en fus certain, nous répondit et agita les bras. Il était le seul en vue et quand l'avion se dirigea de l'autre côté de la maison, il entra en courant et ressortit de l'autre côté. « A la pensée de leur frayeur lors de notre passage à faible altitude, je fus très inquiet. Cependant quand l'avion commença à s'élever leur confiance sembla revenir et peu à peu ils réapparurent. A la fin tous paraissaient être

présents. Comme nous souhaitons qu'ils aient
esprits et riant de leur frayer !

« Au retour, nous nous sommes dirigés di
le Curaray, puisque ce serait, nous en avior
le lieu du premier contact avec les Aucas, si l
à bénir encore nos efforts. »

Les sauvages répondent

De toute évidence les Aucas comprirent la tentative des Blancs pour se présenter. Ils paraissaient reconnaître la fréquence des vols, et semaine après semaine venaient plus nombreux au rendez-vous et montraient un intérêt croissant à la réception des cadeaux. Avaient-ils l'intention d'agir de même envers nous ? Quelles étaient leurs véritables réactions ?

Pour le premier vol Nate équipa l'avion d'un haut-parleur fonctionnant sur piles. En approchant des clairières, Jim cria en langue auka « Je vous aime bien ! Je suis votre ami ! Je vous aime bien ! » Puis ils laissèrent tomber une autre machette enveloppée et décorée comme auparavant. Nous trouvons dans le journal de Jim le récit de la réaction des Aucas :

« Un groupe se précipita dans les arbres derrière la maison et un seul homme prit la direction de la plage. Il mit ses mains en cornet et parut crier, puis fit miroiter la machette au-dessus de sa tête. Notre petite bouilloire en aluminium ornée de rubans descendit : elle contenait une chemise jaune et des perles. Les Aucas en-dessous de nous se jetèrent dessus 'comme des femmes à la foire aux occasions', selon l'expression de Nate, et l'un d'eux se mit aussitôt à agiter

la chemise. En approchant de la maison, dirigeant en aval du fleuve firent demi-tour. Je remarquai plusieurs Indiens courant direction de la plage et ensuite, une personne d'un torchon blanc.

« Nous sommes revenus en passant par la recherche d'une plage susceptible de servir d'atterrissage. Nos espoirs furent vains Seigneur Dieu. »

De retour à Arajuno, les trois pionniers se réunirent pour un conseil de guerre, et ont décidé de la prochaine pleine lune la première prise de contact avec ces Indiens si retirés mais déjà si attachés à la terre. Là, Nate écrivit : « Puisse Dieu continuer à nous guider main sur notre entreprise et puissions-nous avoir la main de l'abandonner si nous ne sommes pas guidés par la direction divine. Pour l'instant Dieu approuve notre projet nous en sommes unanimement convaincus. La gloire revient toute la gloire, et puissent les Anges glorifier la justice de Jésus-Christ et être avec nous éternel quand nous élèverons nos voix pour louer Dieu. Amen !

Lors de notre prochain vol, leur conseil fut favorable. Ed McCully se servit du microphone et dit : « Nous vous aimons ! Nous vous aimons ! Nous sommes venus pour vous rendre visite. » Les Aucas se levèrent en saisissant la machette jetée par les deux hommes, la toile, et firent miroiter l'outil au soleil. L'avion tourna à faible altitude Ed se pencha à la hauteur des deux mains. Les Indiens, environ trois cents, répondirent de la même manière.

Voici les observations d'Ed concernant les Indiens.

« Aujourd'hui les Aucas ne montrèrent aucune crainte, même quand l'avion était très bas. L'avion ne rentra ou se sauva. La plupart restèrent debout.

bananiers, sans doute à cause du soleil. L'avion descendait de plus en plus mais nous aimerions nous approcher encore plus d'eux. Aucun signe de méchanceté ou de colère. Aucun lance en vue. Si une échelle était fixée à l'avion pour nous permettre d'aller vers eux, ce serait, semble-t-il, le bon moment.

« Maintenant chacun des membres de l'équipe avait le temps de se faire une idée. L'équipe oscillait entre l'impatience et la prudence », écrivit Nate. Pierre sans cesse en contact avec les trois autres, n'avait pas, semble-t-il, la conviction d'établir un premier contact au sol lors de la prochaine pleine lune. D'après lui, la haine entretenue depuis si longtemps par les Aucas à l'encontre des Blancs n'avait pas encore eu le temps de s'éteindre. Le problème linguistique était considérable, et il dépendait d'eux de commencer à familiariser davantage avec la langue auca en travaillant avec Dayuma, la jeune femme auca qui avait réussi à s'échapper de la tribu et avait fourni à Jim les quelques phrases nécessaires à l'établissement d'un contact avec les Indiens. Pour Ed, la prochaine étape ne consistait pas nécessairement à établir un contact, mais plutôt à préparer un terrain d'atterrissage convenable en aval du Curaray, à environ huit kilomètres du « voisinage ». Pendant ce temps Jim rongea son frein. Si un contact amical était établi, Jim et moi étions prêts à interrompre l'œuvre à Shandia pendant une période et à aller vivre parmi les Aucas. Nate était partisan de poursuivre les vols réguliers destinés à entretenir le contact mais était opposé à toute précipitation : d'après lui, il valait mieux laisser aux Aucas le temps de s'habituer à chaque nouvelle étape avant de passer à la suivante.

Le 12 novembre Nate Saint s'imposa de reprendre la rédaction de l'expédition auca. Il écrivit :

« Nous avons maintenant rendu visite à nos 'voisins' pendant six semaines consécutives. Aujourd'hui samedi, la matinée était splendide. Le brouillard, comme not

cargaison, était peu important dans les vallées arrivai-je chez Ed à environ huit heures trente il attendait sur la piste d'atterrissage.

« Nous avons décollé munis du haut-poulie. Ed avait une machette et une grande aluminium ornée de rubans. De nouveau descendu le Curaray à faible altitude dans les bancs de sable et les lieux possibles d'atterrissage du fleuve. A force de les observer ces lieux paraissaient de plus en plus convenir à nos plans. À l'endroit le plus proche de nos « voisins » nous sommes pas arrêtés au-dessus d'eux mais avons poursuivi notre descente du grand fleuve pour trouver quelque lieu idéal pour atterrir. Mais puisque nous étions parvenus assez loin, nous avons encore un peu et fait demi-tour à la hauteur du fleuve où vivent les Aucas.

« Nous n'avions pas remonté plus de huit kilomètres long de cet affluent quand une maison apparut. L'avions encore jamais repérée. Elle possédait un ossier en feuilles s'abaissant tout autour jusqu'à sembler ombrager les pignons. Les extrémités étaient arrondies et s'écartaient de la verticale de 10 à 15°. Comme elle n'était en vue, nous avons été incapables de juger de la maison. Elle paraissait plus petite que ce qu'elle était en réalité elle l'était, les portes sur les côtés. N'importe qui voulait entrer devait se baisser. Autour de la maison champs de plantations différentes : le plus proche était d'un vert plus foncé et s'étendait peut-être jusqu'au fleuve. Ce n'était pas, nous semblait-il, du manioc. Les feuilles étaient plus grandes et plus épaisses. Fait intéressant le champ était entouré d'une bonne clôture de piquets droits espacés d'environ deux mètres et de fils de bambou entrelacés comme ceux des Aucas.

rendant l'accès impossible à tout animal supérieur en taille à un chat.

« Après avoir opéré trois tours de façon à bien regarder nous nous sommes dirigés vers la maison suivante, située d'après nous, le plus à l'est de toutes. Cette maison était celle où nous avions laissé tomber notre petite bouilloire remplie de boutons. A cet endroit pour la première fois aujourd'hui nous avons vu des Indiens, six environ, je crois. L'un d'eux se dirigea vers le banc de sable où nous avions laissé la bouilloire et attendit patiemment. Quand nous avons agité la main et crié, il nous a répondu mais pas avec le même enthousiasme rencontré chez les autres. Peut-être était-il plus âgé. Son corps, semblait enduit de quelque chose d'opaque comme de l'argile. Il ne portait aucun vêtement. Après avoir repris de la vitesse, nous avons laissé tomber une machette en chute libre. Elle atterrit au bon endroit sur le banc de sable et fut ramassée sans cérémonie ni enthousiasme. Néanmoins aucun signe d'hostilité ni de crainte n'apparut. Nous avons poursuivi notre vol, sans oublier toutefois de leur rappeler le caractère amical de notre visite.

« A la maison suivante nous avons rencontré plusieurs de nos « voisins » sur le banc de sable. Nous volions à très faible altitude, leur faisant des signes et criant sans nous servir de haut-parleur. Puis nous leur avons envoyé une petite bouilloire. Elle atteignit le banc de sable tout près d'eux et fut reçue avec enthousiasme. Ils sautaient autour avec joie.

« A cette maison (numérotons les maisons en partant de l'est, celle-ci portera le numéro 3), nous avons remarqué surtout deux objets. Tout d'abord de chaque côté de la porte se trouvaient des planches, semblables à des portes, d'environ 60 centimètres de large sur 1,60 mètre de hauteur ornées de décorations d'un rouge vif. L'autre objet était le mur de la maison tissé en feuilles ; jusqu'à présent le côté de la maison donnant sur le fleuve était ouvert.

« De là nous nous sommes rendus à la maison numéro

où nous sommes allés le plus souvent et où nous avons été reçus avec le plus d'enthousiasme. Un grand feu de bois présent pour nous accueillir. A notre stupéfaction, leur maison où des arbres et un sous-bois occupaient autrefois se trouvait maintenant une clairière d'environ 10 mètres de diamètre. Certaines souches étaient toujours debout, mais à part cela tout était aussi net qu'un tableau. D'après la réaction des Indiens en-dessous, nous ne pouvions, je le devinais, prévoir où le camp serait sur leur nouvelle clairière ou si nous le laissons à côté de la maison comme à l'accoutumée.

Le journal d'Ed relate des aventures de la journée.

« Nous sommes descendus très bas et avons été enveloppés de toile. Elle atterrit à l'ouest de la maison des fourrés. Ils se jetèrent aussitôt dessus et nous avons crié, « Nous vous donnerons une récompense si vous avez repris de l'altitude. Nous avons attaché la corde et déroulé la corde. Ce fut une direction car nous avions presque décidé de jeter la corde. Mais nous avons pris la peine de dérouler la corde et nous avons parfaitement à poser la bouilloire. Je tins la corde et ils saisis. Ils détachèrent la bouilloire et y ajoutèrent une chose ! Nate identifia l'objet et loua Dieu. Le cadeau nous remplit d'admiration. Un bandeau tissé de plumes. C'était une véritable prière, un nouvel encouragement à poursuivre avec la certitude de créer des liens amicaux. Nous leur faisons connaître l'évangile ! »

Le 26 novembre Nate Saint rapporta les déroulements de notre expédition : « La semaine dernière, puisque Ed n'était pas de retour de Quito à son vol habituel, Jim Elliot m'accompagna. Il est allé à Shandia après avoir fait la navette entre Pano et Shandia. Nous nous sommes arrêtés à Pano pour prendre avec nous la poulie. Deux Indiens

près de l'avion et en dépit de notre grande prudence réussirent tout de même à voir notre cargaison et déclarer à Jim : « Pourquoi donner tout ce beau matériel aux Aucas vous n'êtes pas fous ? » Jim ignora leur question. De toute évidence, notre secret s'était plus ou moins ébruité, même si les détails en demeuraient encore inconnus.

« Nous nous sommes dirigés, je m'en souviens directement vers nos « voisins » et avons fait un tour de reconnaissance. A la maison numéro 4 deux hommes grimperent sur ce qui nous avait paru être auparavant un abri contre le soleil — un toit de bambou élevé ou une sorte de plate-forme située à environ deux mètres du sol. Après avoir tourné plusieurs fois à basse altitude nous avons décidé d'aller de l'avant avec un plan étudié préalablement destiné à leur faire couper des arbres à l'extrémité la plus éloignée de la clairière ; nous voulions ainsi nous rapprocher d'eux à très basse altitude pour leur permettre de nous voir et de nous reconnaître plus tard sur terre ferme. Notre plan était de laisser tomber nos cadeaux sur les arbres à abattre.

« Tout d'abord nous avons laissé tomber une hache. Malheureusement elle atterrit au pied de l'arbre en question. A une autre occasion nous avons lâché 4 peignes en plastique ornés de tissu de bandage. Heureusement deux d'entre eux restèrent fixés sur les arbres.

« Puis nous nous sommes rendus à la maison numéro 1. Tout le monde attendait dehors. Un homme avait revêtu l'une des chemises offertes lors d'un vol préalable (les autres portaient leur uniforme habituel). Nous avons tourné, agité les bras et sommes descendus en direction de la maison du vieil homme. Il était dehors en compagnie de ses deux femmes. Il ne méritait pas, nous en avions l'impression, un très bon cadeau, aussi nous lui avons envoyé une paire de pantalons. De retour au même endroit pour nous assurer de sa bonne réception, nous sommes retournés à la maison

numéro 3 et avons envoyé aux Indiens une short.

« De là nous sommes montés à la mais avons laissé descendre une bouilloire, dern journée.

« J'ai oublié de mentionner qu'en fouill équipement de secours préparé par Ed, no un rouleau de papier hygiénique, susceptible être enroulé autour de la cime des grands ar envoi pourrait sembler exploiter leur cu avantage mais il furent largement dédommag Toutefois quand nous avons envoyé le roulea mètres de papier se sont détachés en raison d processus se répéta jusqu'à ce qu'une interrompue flottât dans les arbres.

« Aujourd'hui le vent soufflait avec viol mal à demeurer au-dessus de la clairière descendre la bouilloire. Je dus m'y prend avant de la voir se poser sur le petit fleuve a clairière. Les Indiens s'y rendirent en un ce même instant je dus reprendre de l'al u vent pour éviter de trop m'éloigner de manœuvre exerça une certaine tension sur l moment où ils essayaient d'y fixer quelque secondes environ ils la lâchèrent avec un extrémité... Un petit objet, semblable aux quelque temps auparavant avec le bandeau

« En quittant leur territoire, j'appelai Mar sur le chemin du retour. Le bébé des Drov nous apprit-elle, et nous devions rentrer au p à nous rendre à Macuma en cas de besoin. P la vitesse à 110 kilomètres heure et à un ce cadeau des Indiens se perdit. Je m'en aper et en fus réellement déçu.

Le récit de cette journée dans le journal de Jim commençait ainsi :

« Je vis quelque chose de passionnant — un vieil homme debout à côté de sa maison et agitant les bras comme si nous faisait signe d'atterrir ! Les Aucas nous demandaient d'atterrir ! Seigneur, envoie-moi bientôt auprès des Aucas ! »

A la fin de son récit de la huitième visite Nate écrivit :

« Nous avons besoin maintenant d'un autre homme pour compléter notre effectif. Mais le Seigneur est parfaitement capable d'y remédier ! »

Cinq hommes devaient composer l'expédition auca, mais seuls trois d'entre eux — Nate, Jim et Ed — étaient véritablement engagés à ce moment-là. Pierre, aussi intéressé par le projet que les trois autres, n'était toutefois pas encore convaincu de la volonté de Dieu à son égard : devait-il participer ou s'abstenir ?

Nate pensa alors à Roger Youderian. Ils avaient travaillé ensemble à ouvrir la région d'Atshuara, construit deux pistes d'atterrissage destinées à des stations satellites et Nate n'avait douté pas un seul instant des capacités de son ami. A ses yeux, Roger était un soldat de Christ, « un homme capable de grands efforts, entraîné et discipliné », écrivit-il. « Je connais l'importance d'une fidélité inébranlable à la volonté de son Capitaine. L'obéissance n'est pas une option momentanée mais une décision définitive prise au préalable. Parachutiste discipliné pendant la deuxième guerre mondiale, il donna à son pays le meilleur de lui-même, et maintenant il est décidé à donner autant au Seigneur. Tout ce qui a fait de lui un bon soldat a été consacré à Christ et à son nouveau Capitaine ! »

Et Jim et Nate connaissaient à peine Roger. Occupés à travailler dans une autre contrée de « l'Orient », ils avaient eu très peu d'occasions de le rencontrer. Mais ils avaient confiance au jugement de Nate.

A cette période, Roger se trouvait à Shé qui avait quitté Macuma pour aider à la construction d'une mission parrainée par la mission. Aussi un jour, où Roger était allé à clouer des feuilles d'aluminium sur le toit d'une maison, il trouva, lui confia le projet de l'expédition. Roger demanda de se joindre à eux. Nate ne voulait pas abandonner son avion sur la plage où il risquait de ne pas ni laisser ses deux amis seuls pendant qu'il était absent. consentirait-il à venir comme quatrième membre de l'équipe ?

Roj accepta aussitôt. Nul ne le savait à cette époque, mais cette période par une lutte personnelle très dure, il demandait s'il se joindrait aux autres dans l'expédition sans en avoir pleinement la conviction.

Seule Barbara était au courant de ce projet. Il se posait des questions : après tout, qu'est-ce que sur champ missionnaire ? Il avait certes des connaissances linguistiques, mais pourquoi son travail n'était-il plus fructueux ?

Tout missionnaire connaît pendant un certain temps des difficultés, et quand il sera capable de s'exprimer dans la langue du pays, pense-t-il, tout sera différent. Mais souvent, rien ne change et il est déçu. Il se débarrasse de son idéalisme. La vie devient monotone. Les jours se suivent et se ressemblent. Pas de conversions en masse, pas même parfois un seul converti dont il pourrait affirmer : « Sa vie a été changée. » je n'étais pas venu ici, elle n'aurait jamais pu l'être. « Certains Indiens déclareront avoir accepté la foi, qu'en est-il de l'abandon des coutumes païennes pour se tourner vers une vie sainte ? » observe, soupire et son cœur se serre.

Les forces du mal, seules puissances présentes depuis longtemps, se déchaînent maintenant contre lui.

Roger Youderian découvrait la puissance de ces forces. Il écrivit dans son journal : « Je suis sur le point d'abandonner la mission. Aucun avenir ne semble exister pour nous auprès des Jivaros et le plus sage sera de nous retirer. J'attendrai l'occasion de m'entretenir avec Barbara et je verrai ce qu'elle en pense. Peut-être passerons-nous Noël ici, finirons-nous l'hôpital à Shell, puis rentrerons-nous en Amérique. Pourquoi ? Comme missionnaire je n'ai pas réussi à m'approcher assez des Indiens. En ce qui concerne mes sentiments et mes aspirations, le problème est réglé. Il est difficile de discerner la cause exacte de mon échec et des forces sous-jacentes. Depuis mars quand nous avons quitté Wambini, le Seigneur semble garder le silence. Je viens d'ouvrir ma Bible pour retrouver le Dieu qui fit de moi une nouvelle créature il y a 11 ans en Angleterre. Aucun encouragement de sa part. Il nous a gardés de façon merveilleuse, a répondu à nos besoins, mais le problème est beaucoup plus important. Il n'existe aucun ministère pour moi parmi les Jivaros ou les Espagnols, et je n'ai aucun désir de me leurrer. Je ne voudrais pas soutenir un missionnaire de mon espèce et je ne demanderai à personne de le faire. Trois ans sont suffisants pour apprendre une leçon et bien l'apprendre. Certaines personnes mettent du temps à comprendre. Ce sera dur pour Barbara et les enfants, mais j'ai toujours été convaincu de la valeur de l'honnêteté et de la sincérité. Inutile de se lamenter sur l'irréparable. La cause de Christ dans cette région ne souffrira pas de notre venue ici, mais je dois être honnête et reconnaître le caractère inutile de notre séjour. Peu de personnes, j'en suis certain, en seront surprises et beaucoup nous répèteront « Je vous l'avais bien dit ».

« Notre problème n'a rien à voir avec une quelconque pression spirituelle. D'ailleurs très peu d'émotion et de tension y sont mêlés. Peut-être même aucune.

« Beaucoup conclurent à un abandon hâtif. Peut-être

Mais la manière d'agir selon Dieu, j'en suis sûr, d'affronter le problème et de répondre par une réponse non franc. Je suis engagé pour Christ mais j'ai choisi — non, je ne peux dire « avoir choisi » — j'ai choisi la région des Jivaros pour nous installer à la hauteur. Quand le Seigneur appelle, il donne aussi les moyens. Ce n'est pas si simple. Si vous voulez prendre ma place, vous êtes sûr que vous ne savez pas jouer la comédie.

« Je ne blâme personne et ne m'en prends à personne ; cet échec est le mien. Je suis parvenu à l'expérience nécessaire de Christ pour répondre aux besoins ici. Je n'ai pas réussi. Mon épouse et moi ne sommes nullement en cause. La station de Mission est assez spacieuse pour nous et tous nos besoins sont comblés.

« Il s'agit d'un problème purement personnel qui demeurera. Quelle en est la réponse ? Je l'ai essayé, j'ai essayé d'essayer de trouver une solution satisfaisante et réfléchi pendant des mois. Aucune réponse n'a été trouvée. J'ai été vaincu par certaines situations où des décisions s'avéraient indispensables. J'abandonne la première fois de ma vie, mais comme ça arrive toujours une première fois pour tout.

« Nous sommes une famille unie. Dieu nous a donné une bonne santé physique et, nous le croyons, nous sommes en bonne santé pour nous tous mais la vie missionnaire est dure pour le reste de mes jours. Je n'ai pas peur pour le reste de mes jours. Je n'ai pas peur pour Macuma et un changement de lieu, je ne suis pas sûr pour le croire, ne modifiera en rien ma perception de mon « Verdun » personnel comme missionnaire.

« Il semble étrange de considérer la situation comme impersonnelle. Je suis néanmoins certain d'être poussé à lire davantage la Parole de Dieu, à être plus doux envers autrui et moins aventureux dans mes décisions.

« Certains se demanderont pourquoi nous ne recherchons pas un poste parmi les Espagnols ou les Quichuas. En toute franchise, cette perspective ne m'intéresse guère. Surto après l'expérience traversée, je ne recherche aucun problème supplémentaire. Seul un insensé commet la même faute deux fois. Un échec me semble suffisant.

« Nous sommes mercredi, il est 11 heures, je suis chemois et j'entends à distance la réunion. De la fenêtre je leur ai fait comprendre que je n'irais pas. Tout d'abord ils ont changé : « Paroles merveilleuses de vie », puis « Oh, comme je suis heureux ! ». Je me suis procuré un livre de chants pour voir si je pouvais en tirer quelque consolation. Mais en vain. Je suis dépassé. Quel temps n'ai-je pas gaspillé ! Je suis profondément enfoncé dans une ornière et il sera difficile de changer d'habitude, d'abandonner le passé et de laisser à Dieu le soin de réparer les brèches. Mais sans aucun doute il vaudra la peine de lutter. Mon esprit a été créé dans le seul but d'aimer Dieu ; il en est de même pour mon corps — ma langue y compris. Comme certains d'entre nous sont lents à apprendre !

« Je serai conduit et enseigné par le Saint Esprit. Dieu désire le plein développement, la pleine utilité et activité de nos facultés. Le Saint Esprit peut nous guider et il le fera proportionnellement au temps accordé et à l'effort fourni pour connaître et accomplir la volonté de Dieu. Aussi dois-je lire la Bible à fond. J'obéirai en tout point.

« Une semaine passée à Shell Mera, avant cette période quand plusieurs fois par jour je répétais « Que ta volonté soit faite ! », contribua à me fortifier en vue de cette lutte.

Roger n'était pas encore sorti de « la nuit de l'âme » quand Nate s'approcha de lui. Les jours suivants trouvèrent en proie à une lutte désespérée pour connaître la volonté de Dieu. Aucun doute ne subsistait concernant son propre désir : il était parfaitement disposé. Mais aller de l'avant privé du sourire de Dieu, c'était impossible : « Si

ne marches pas toi-même avec nous, ne nous d'ici. » Roger saisissait toute la signification et il passa des heures à genoux devant Dieu dans une angoisse spirituelle. Mais Dieu, « qui ne peut triompher, » le tira de son « bournier de dé

« Il fut purifié par l'Esprit de Dieu pour l'attendait, » déclara Barbara par la suite, avec l'espoir heureux et confiant et le cœur

Le 19 décembre il écrivit dans son journal mourir à moi-même. Je vais demander à Dieu une activité où pour vivre Christ je devrai même. Je serai vivant pour Dieu, dans le but à l'aimer de tout mon cœur, de tout mon mon âme et de tout mon corps. »

Avant de quitter Macuma pour rejoindre les hommes à Arajuno, il écrivit :

« De la tempête de l'âme
Peut surgir un amour sincère,
Désireux de connaître Christ
Et de bénir les aveugles,
Les vaincus et les perdus.

Quiconque a trouvé l'amour céleste
Et a connu la joie divine
Marche désormais avec Christ
Dans les lieux célestes

... »

Il ne put écrire la dernière ligne, posa son stylo
« Barbara, je compléterai mon journal à la maison. »

A la recherche de Palm Beach

De plus en plus de temps était certes consacré au projet de rencontre au sol avec les Aucas, néanmoins les visites hebdomadaires à Terminus Ville, nom donné par les coéquipiers au village Auca, se poursuivirent sans interruption. Le 3 décembre Nate raconta la neuvième visite.

« Nous avons quitté Arajuno à 8 heures 45 par beau temps. Avant de décoller Ed et moi avons pris des photos susceptibles d'être agrandies pour permettre à nos « voisins » de nous reconnaître quand ils nous verraient pour la première fois au sol. Nous avons pris des gros plans de nos visages ornés de peignes et de bandeaux offerts par les Aucas.

« A la maison numéro 4, les deux gros arbres où nous avions laissé tomber les cadeaux avaient été abattus. Seul un très petit nombre demeure entre les deux clairières. Si nous pouvions parvenir à les faire abattre, nous pourrions procéder à des passages à faible altitude.

« Ce matin, lors de l'un de nos passages, nous sommes descendus si bas que les deux hommes se sont échappés en toute hâte debout sur la plate-forme à environ 2 mètres. Lors d'un autre passage ils étaient, au sol, occupés à observer notre manœuvre. Les deux hommes portaient des chemises

sans rien de plus, celles, offertes lors d'un
Aujourd'hui nous avons laissé tomber une
en plastique et un couteau bon marché. A
avons essayé de les mettre dans les arbres
les deux clairières. Peut-être une demi-douzaine
se tenaient autour de la maison numéro 4

« De là nous nous sommes rendus à l'
passant à faible altitude, nous avons failli tomber
sur le toit en herbe de la maison se trouvait
miniature ! Nous nous sommes demandé
confectionné après avoir observé la maquette
toute façon ce fait démontrait leur bienvenue
artisanal insoupçonné parmi ces primitifs

Nous avons remarqué une autre plate-forme
et plus haute et faite de bois de chonta. Elle était
5 mètres de haut. Un homme s'y tenait
répondait à nos signes. Nous sommes passés
reprises au-dessus de lui et lui avons lancé une
tomba juste à côté de lui. Le mur de feuilles
de la maison avait été enlevé et nous pouvions
allumés à l'intérieur, etc... C'était un endroit
mais peut-être vont-ils installer un mur
remplacer celui en feuilles. En effet, dans la
prise lors du dernier vol le mur de feuilles
tout autour de la maison excepté à l'extrémité
la rivière. Il est facile de voir combien l'utilisation
simple comme la machette peut changer une
façon profonde.

« Puis nous avons décidé de regarder dans
clairière dégagée depuis peu sur la crête
maison numéro 3. Personne en vue. Nous
entretenus brièvement des conséquences
éventuelles de les attirer à cet endroit et
d'essayer. La première fois nous avons lâché
en aluminium. Ce fut un échec car elle tomba

fort heureusement sur la pente située en face de la maison numéro 3. A cet instant le sous-sol de la pente nous apparut comme étant en passe d'être dégagé. En d'autres termes ils allaient s'occuper de renverser les arbres sur ce côté de la clairière dans le but de nous permettre de descendre à moins de 7 mètres d'eux sans aucun risque. Pour les attirer davantage, Ed décida d'envoyer un couteau bon marché avec un manche en plastique. (Tous ces cadeaux étaient ornés de façon généreuse de rubans et de bandes). En raison de la perte de la bouilloire, je dis à Ed en approchant « Mettons le couteau en plein sur le toit de la maison, en indiquant la construction rudimentaire servant, sans aucun doute, d'abri contre le soleil quand ils travaillent dans la nouvelle clairière. Il atterrit exactement à cet endroit. en plein sur le toit.

« Allons voir si le vieil homme apprécie son nouveau pantalon, » suggérai-je. « D'accord »... et nous sommes partis. Il habite à environ deux minutes de la maison numéro 3. Il nous attendait vêtu du pantalon et d'une chemise. Ses deux femmes étaient également dehors. L'une portait un bébé dans les bras, l'autre ne portait rien... Le terrain à côté de leur maison était entretenu avec soin, l'herbe était coupée à ras, etc... Comme de coutume le vieil homme fut réservé et ne montra aucun enthousiasme. Nous lui avons envoyé une machette. L'une des deux femmes dut aller la ramasser. Les gestes de cet homme sont spontanés mais lents. Nous sommes passés à trois reprises, à moins de 60 mètres d'eux et repartis en amont du fleuve vers la maison numéro 3.

« A la maison numéro 3, nous avons encore examiné la clairière située en haut de la colline. Quelqu'un s'y trouvait et je le voyais même à une distance de 500 mètres. Nous étions heureux de ce résultat si rapide car nous aurions pu nous sembler-il, attendre pendant des semaines. Les silhouettes étaient celles de deux jeunes femmes âgées

d'environ 16 et 20 ans. Elles avaient trouvé nous sommes passés à une quinzaine de minutes pour prendre des photos. Nous sommes revenus pour la première fois avons regardé un visage. Elle était jolie avec ses cheveux courts coiffés. « Le contrôleur » de la maison numéro 3 était sur la plate-forme. Nous avons agité le bras et nous sommes dirigés vers la maison numéro 4.

« A la maison numéro 4, tous les gens ont vu le dernier acte, « l'envoi du seau ». Nous sommes descendus 1 000 mètres d'altitude, avons réduit la vitesse à 65 kilomètres heure et coupé le moteur. Pour la descente lente et sans moteur, la bouilloire est tombée facilement de l'avion. Nous avons dû tourner à gauche seulement pour la faire atterrir au milieu d'une clairière située derrière la maison. Ils couraient à la recherche de long en large de façon étrange, nous ne savais pas si je craignais d'avoir lâché trop de corde avec le seau et pourtant la corde me paraissait tendue. Après une minute et demie, ils la laissèrent échapper. Le seau est tombé avec un cadeau... rouge vif et d'une bonne taille.

« Nous sommes retournés à Arajuno à 90 kilomètres heure pour ne pas perdre le seau. Nous n'avons eu aucune difficulté à trouver la piste et avons laissé tomber la corde. Une fois sur le sol, nous avons découvert son contenu : une autre corde confectionnée depuis peu et un écheveau de laine à la main, le tout attaché à notre corde par un nœud. Ce soir-là Ed nota dans son journal : « Il est maintenant un contact avec eux à terre. » Il écrit dans son journal beaucoup réfléchi à notre entreprise et nous devrions les attendre sur le Curaray pendant un certain nombre de jours défini, et s'ils ne se montrent pas, nous ne serons pas être disposés à aller vers eux. Quant à moi, je ne sais pas agir et notre expédition comporte, me semble-t-il, un certain nombre de risques.

degré de sécurité... si du moins nous pouvons utiliser
terme lors de notre premier contact à terre avec ces Indiens.
Nous devrions arriver 1) Coiffés de leurs bandeaux
plumes, 2) munis de petits avions semblables à ce
suspendu ici, 3) les bras chargés de cadeaux enveloppés
comme à l'accoutumée, 4) et crier « biti miti punimūpa »
(je vous aime bien) ou d'autres phrases bien connues. Dis-
étant avec nous — et jusqu'à maintenant Il l'a été, nous
en sommes convaincus — ces quelques précautions devraient
nous aider de façon considérable. Notre projet avan-
beaucoup plus vite que prévu ; je ne suis certes pas en faveur
de devancer l'heure de Dieu, mais nous ne devrions pas
me semble-t-il, trop tarder. »

Le 10 décembre le journal de Nate continue avec le récit
de notre visite suivante :

« En dépit de nos manœuvres évasives les Indiens au
service d'Ed déclarèrent nous avoir vus la semaine dernière
en aval du Curaray. Ils affirmèrent (quel humour !) s'être
déshabillés aussitôt après nous avoir entendus, et s'être
munis de longs bâtons semblables à des lances de façon
ressembler à nos « voisins ». Peut-être s'attendaient-ils
recevoir des cadeaux.

« Pendant la semaine en compagnie des membres de
l'équipe nous avons décidé de la date provisoire de notre
expédition : le 3 janvier. Nous avons pensé emmener avec
nous des Indiens, préparer notre maison et les éloigner
pendant que l'équipe attendait un éventuel contact. Puis avec
l'avion nous essaierions de pousser nos « voisins » à nous
rendre visite. Nous savions comment dire « Venez chez
moi » et aussi « Curaray » dans leur langue. Et en
renouvelant nos vols au-dessus de la crête, j'en étais certain
nous éveillerions leur curiosité et réussirions à les faire venir
jusqu'au grand fleuve.

« En gros, les armes étaient réservées aux missionnaires
et devaient être gardées hors de vue. Le premier coup de feu

signalerait l'échec de l'ensemble du projet de tout espoir dans un avenir proche. Par grand soin devait être pris et les armes utilisées dans le but d'effrayer les Aucas en cas de

« Deux optiques ou deux possibilités étaient

1) Installer une maison à Palm Beach (nous désigner la plage choisie pour l'atterrissage et retirer pour permettre à nos « voisins » d'aller aux lieux, et revenir plus tard ; ou 2) Montrer et essayer d'établir un contact lors de ce voyage. Puisque les événements de ce matin modifiaient notre hypothèse, nous en discuterons plus tard.

« Ce matin nous avons décollé de Centenario à environ 9 heures 15, munis de machettes, de petits couteaux et de divers objets en plastique enveloppés.

« Nous nous sommes aussi munis de 500 grammes chacun de teinture en poudre vives destinées à mesurer le banc de sable sur la piste d'atterrissage pour Palm Beach. Nous avons procédé à plusieurs tests ici à Shell Mercedes. En 100 kilomètres heure, il nous fut possible de lancer des petits sacs de farine toutes les 7 secondes et ainsi la longueur du banc de sable : entre 1 et 2 kilomètres. Cette mesure fut prise en raison de l'impossibilité d'obtenir une estimation satisfaisante de la longueur du banc de sable où rien ne peut être utilisé comme point de comparaison.

« Nous avons descendu le Nushino et le service d'Ed pêchaient à nouveau en aval cette semaine. Nous avons ralenti peu à peu et nous sommes dirigés vers le sud en suivant le Curaray où nous espérons trouver un bon emplacement pour Palm Beach. Très vite nous avons repéré un endroit où la plupart des bancs de sable sont situés le long

et par suite inutilisables comme terrains d'atterrissage à moins de dégager d'abord les approches. Trouver un banc de sable le long d'une berge rectiligne est quasi impossible en raison des nombreuses sinuosités du fleuve. Nous avons réduit notre altitude pour examiner le premier. Il nous semblait satisfaisant. Toutefois nous serions obligés de décoller dans le sens des vents dominants... une sérieuse difficulté. Néanmoins après l'avoir survolé une ou deux fois à faible altitude, nous avons envoyé nos petits sacs de peinture découvrir ainsi sa longueur : 180 mètres. L'autre difficulté résidait en la présence d'un très grand tronc d'arbre couché sur le sable et repoussant l'aire d'atterrissage près des arbres situés le long du fleuve.

« Le banc de sable suivant se trouvait à environ un kilomètre et demi en aval. Il paraissait mieux convenir - l'approche était meilleure, car face aux vents dominants la descente raide mais possible. Ce banc de sable était situé en contrebas du fleuve et par suite pourrait être facilement envahi par les eaux mais le sol, recouvert de galets semblait ferme. Nous l'avons « bombardé » de petits sacs de peinture et avons découvert sa longueur : 180 mètres au moins, peut-être même 230, je n'en serais pas surpris. Si par mégarde nous dépassions cette longueur nous nous retrouverions seulement dans des eaux peu profondes. Nous l'avons survolé une fois encore à bonne vitesse avant d'être plus familiarisé avec la surface de décollage. Les arbres situés le long de la berge débordent et rendent le décollage hasardeux mais en abattant deux d'entre eux après l'atterrissage le problème sera réglé.

« Cet endroit, nous sembla-t-il, allait devenir notre « Palm Beach ». Nous avons ensuite décidé de simuler un atterrissage. En volant très bas il m'était possible de bien voir la surface et je sortis les roues légèrement à deux reprises en accélérant à nouveau pour le décollage. La surface était aussi unie qu'une piste de gravier et semblait dure. C'était un

endroit idéal, mis à part la possibilité inondation.

« Cette découverte allait nous permettre avec une maison préfabriquée et un toit plus aucun Indien ne participerait à l'expédition. Si l'inondation ne survenait, je pourrais reprendre à un contact radio ou quand ils le jugeraient bon.

« Voici quel pourrait être le programme :
1) Un vendredi matin, Dieu voulant, afin de nous déposer les provisions et l'équipement sur Beach lors d'un vol à très basse altitude (sur piste) de façon à s'assurer de l'absence des Indiens d'atterrissage. 2) Nous atterrirons avec Ed et le toit en aluminium. Nous atterrirons avec Pierre et d'autres provisions. (Pierre était convaincu de venir).

« En arrivant Jim et Roj s'occuperaient de couper ou trois arbres situés dans la zone choisiraient un arbre pour y installer la maison préfabriquée et débayeraient autour. Quand ils se rejoindraient, tous se rendraient au premier arbre et abattraient au moins l'un des deux arbres. Les rives rendant le passage plutôt étroit. (C'est une obligation absolue mais serait hautement recommandée). Cette partie de l'opération quelqu'un devra tenir la main sur une arme placée dans un sac à dos au moment opportun et effrayer ainsi les Indiens éventuel muni d'une lance.

« Puis de retour au banc de sable, les hommes s'occuperaient d'élargir la clairière au pied de la maison. Les autres monteraient la maison préfabriquée et recouvriraient du toit en aluminium. Une fois prête les hommes se relayeraient à la clairière s'occupant peut-être de transporter le matériel, le fourneau, l'eau, etc... jusqu'à la plate-forme.

appartenant à l'équipe de déblayage, pourrait s'asseoir sur cette plate-forme et couvrir les autres sur le terrain, en ayant bien soin de mettre son arme hors de vue. Le soir la clairière devrait être assez importante à la base de l'arbre, et être reliée au banc de sable. L'avion retournerait alors à Arajun après vérification de l'émetteur de radio dans la maison etc...

« Le jour suivant à l'aide de l'avion nous inviterions nos « voisins » à se rendre à Palm Beach, en criant des phrases en Auca et en faisant des aller et retour entre leur village et Palm Beach toutes les heures jusqu'à ce qu'ils comprennent. L'installation d'une grande maquette de l'avion sur le banc de sable sera aussi à considérer.

« Cinq jours peut-être seront consacrés à cet effort. Si nous ne réussissons pas, nous nous retirerons, par avion ou en envoyant un groupe d'Indiens en aval du fleuve en canoë. Les provisions dans la maison devraient suffire pour deux semaines au cas où le banc de sable disparaîtrait suite à une inondation ou en cas de siège, les deux éventualités les plus dures à envisager.

« Un radeau composé de pneumatiques et de bambou devait constituer une issue vers une base militaire sur le Curaray au cas où les Indiens refuseraient de venir à notre secours.

« Mais revenons au récit. Nous avons vérifié la direction et la distance de Palm Beach jusqu'à Terminus Ville 135 degrés et trois minutes à raison de 130 kilomètres à l'heure. Six kilomètres environ séparent la plage sur le Curaray du village auca.

« En réduisant notre altitude nous nous sommes dirigés vers l'est pour atteindre la maison du vieil homme. Il était absent mais un jeune homme agitait quelque chose de semblable à un morceau de tissu d'écorce et semblait vouloir l'échanger. Au cours de 4 passages nous avons laissé tomber

(je crois) un petit couteau, une tasse en p
être un vêtement, me semble-t-il.

« Puis nous nous sommes rendus à la c
la colline au-dessus de la maison à l'a
numéro 3. Deux femmes étaient présentes
envoyé un petit couteau. Le chef se tenait
sur la plate-forme contrôlant la circulation
vêtu d'une chemise à carreaux rouges et
semaine précédente. Nous lui avons fait c
désir de le voir se rendre sur la colline. Nou
notre vol, il disparut en laissant sa pla
garçons. Ensuite nous avons procédé à un v
et envoyé une hache au-delà de la plate-f
dû effrayer les jeunes garçons car l'un d'e
à la main lors de notre passage suivant.
empreint de méchanceté et nous sommes r
altitude pour voir s'ils nous montraient d
être en furent-ils conscients car la lance av
semblait rentré dans l'ordre. Nous aperçû
à la chemise à carreaux, sur la colline. N
nous permettre de l'offenser aussi nous so
de lui à deux reprises et la deuxième fois
un pantalon qu'il saisit en plein vol. (Ces In
comme des rois avant notre premier cor
sol !).

« Puis nous avons repris de l'altitude
dirigés vers la maison numéro 4 et la ph
notre vol. Les femmes et les enfants porta
habituel ». Les arbres où nous avions jeté
maintenant abattus comme nous l'avions s
en chonta de la maison avaient aussi été e
de même à la maison numéro 3, j'av
mentionner.) A côté ils avaient construit u
forme plus haute comme celle de la ma

« Nous avons procédé à deux vols à faib

criant « Nous vous aimons bien, nous vous aimons bien etc... Lors du dernier vol nous leur avons lancé une machette. En passant très bas, nous avons vu l'un des quatre « gros légumes » tenant un paquet arrondi et de couleur marron. Ce devait être notre article de transaction. Nous avons repris peu à peu de l'altitude. Ed était plutôt fatigué. La journée avait été éreintante et de plus Ed avait dû s'occuper du transport d'un bébé malade très tôt le matin. Depuis il se sentait mal en point. Je n'étais guère mieux, mais notre vol en valait la peine. A 1 000 mètres d'altitude je ralentis le moteur, tirai les ailerons et m'installai dans une descente silencieuse à 60 kilomètres heure pendant qu'Ed fixait le cadeau à la corde. Cette semaine ils ont reçu deux bobines de ficelle, quelques petits objets et des portraits (27 x 18) des membres de l'équipe — en couleur et portant l'insigne de l'expédition, le dessin du petit avion jaune — tous collés sur une planche de masonite.

« Quand ces articles ont atteint le sol à côté des arbres ils s'en sont très vite emparés et les ont transportés au centre de la clairière. Puis ils ont formé un tas confus sur le sac de courrier en toile blanche où se trouvaient les différents objets, sauf toutefois l'homme occupé à attacher un cadeau à la corde à notre intention. Je vis le cadeau monter et se balancer avec nonchalance. J'interrompis les tours et augmentai la puissance. En l'espace de deux ou trois secondes le paquet s'éleva vers le ciel et l'homme rejoignit la mêlée autour des photos. Que n'aurions-nous pas donné pour voir leurs réactions face à nos portraits !

« Nous sommes rentrés à Arajuno à 100 kilomètres heure avec le cadeau se balançant à l'extrémité de la corde. A Arajuno, nous l'avons posé au bout de la piste, coupé la corde et atterri. Au sol je me précipitai dans les fourrés pendant qu'Ed vomissait son petit déjeuner. J'arrivai près du cadeau pour la première fois avant lui (ses jambes ont 30 cm de plus que les miennes). Quand j'atteignis le panier

tressé en tissu d'écorce, il bougeait. Puisqu'il m'a
donné un poulet la semaine dernière, ce
pensai-je, un oiseau mais comme je m'approchais
par un trou la pensée d'un serpent me traversa
réalité il s'agissait d'un joli perroquet dans
d'écorce. Il était bien attaché et avait grignolé la
banane déposée dans le panier pour le voyage.

« Je pris le repas de midi avec Ed et M. Je
avons profité pour nous entretenir des possibilités
par la découverte d'une plage où nous pourrions aller.
Nous avons loué Dieu : c'était une indication de
direction et de son amour. Sous peu, nous
aurions le privilège de rencontrer ces Indiens.
de l'histoire de la grâce de Dieu.

Un Auca sur le chemin

« Vendredi matin ! » Nate tapait ces deux mots sur une machine à écrire d'emprunt à Arajuno.

« Ce matin à Shell Mera, j'étais occupé à m'habiller dans la chambre à côté de la salle de radio quand j'entendis Marilou vérifier un message venant de lui parvenir de la part de Marilou McCully, seule à Arajuno pendant qu'Ed participait à une conférence missionnaire à Puyupungu. Marilou avait de bonnes raisons de croire en la présence d'Aucas dans le voisinage.

« Aussitôt deux pensées me vinrent à l'esprit : tout d'abord la possibilité d'établir un contact avec les Aucas et le danger représenté par un coup de feu tiré par l'un des Indiens locaux qui réduirait à néant tous nos efforts et tout espoir de mener à bien notre expédition.

« Pendant que Marj recevait le message retransmis à Ed à Puyupungu, je sortis l'avion du hangar. L'enjeu était trop grand pour hésiter. Le temps se gâtait vers le nord. La mission à Puyupungu se trouvait à environ cinq minutes de la piste d'envol. J'y parvins environ une minute avant Ed. Aussitôt nous retournâmes à Shell Mera. Puis pendant que Johnny faisait le plein de kérosène, Marj et Ru rassemblerent quelques provisions, Ed les chargea et je pris

un équipement approprié au caractère de l'expédition. Le petit pistolet vide, acheté à Quito, placé dans ma poche me rassurait. Je doute interrompre une attaque éventuelle par une personne, j'en étais certain. Il pouvait aussi y avoir des cartouches de gaz lacrymogène, mais je ne remarquai rien, si une attaque éclate et si je m'approche assez près pour utiliser le gaz. Bref !

« Le temps resta stationnaire jusqu'à ce que les nuages au-dessus des vallées creusées par les sources et les rivières des nuages bas nous poussèrent dans la vallée. Je volai d'un kilomètre. Je l'observai et jetai un coup d'œil à la partie dégagée située au-delà de l'entrée de la vallée couverte de nuages et pesai nos possibilités. Si les difficultés, je pourrais m'élever à 1 500 mètres et prendre la direction du sud-ouest dans la vallée à cinq minutes de là. J'inclinai l'avion et j'activai l'indicateur de virage — dérapage, car la manœuvre serait impossible. Tout alla bien. L'ascension — plus forte par endroits — nous fit faire plusieurs tours dans le but d'avoir une vue sur la vallée. Une fois au-dessus de la crête nous sommes descendus à l'autre côté de la vallée. En une minute (qui semble durer des heures) nous nous sommes posés au-dessus de la piste. Les Aucas auraient pu nous faire un coup d'œil à l'avion au sol et ne le trouver pas. Ils s'en être retournés chez eux. Nous avons fait plusieurs tours pour prévenir nos « voisins » et dans le but de les accueillir. Nous avons volé pendant 8 heures 30. Le mauvais temps se déplaça et si nous étions arrivés 5 ou 10 minutes plus tôt, il y avait de toute évidence trop tard.

« En marchant de la piste jusqu'à la fin de la piste, nous demandions si nous étions observés. Ed n'a

deux mains pleines de cadeaux. S'ils sont à la recherche d'entrecôte, ce ne sera pas pour cette fois ! J'avais une main dans ma poche tapotant avec nonchalance mon revolver chargé, me demandant sans cesse comment la situation pouvait évoluer avant de recourir à un coup de feu, signe de la fin de toute l'opération. A nouveau, nous ressentîmes de façon toute spéciale le besoin de la direction et de l'intervention divines.

« En nous approchant de la maison nous avons entendu des chants de Noël en quichua. Marilou, expliqua Ed, fait répéter les Indiens locaux pour la fête de Noël. Quand nous sommes entrés dans la maison Ed remplaça Marilou pendant quelques minutes et adressa quelques paroles encourageantes aux participants sur la manière de se faire des amis, exhortant aussi, comme chrétiens, à partager l'évangile avec les Aucas. A cet instant la mesure de zèle missionnaire par ces nouveaux convertis, semblait-il, dépendait surtout des circonstances et de qui apercevrait l'autre en premier.

« La répétition pour la fête de Noël se poursuivit avec enthousiasme pendant quelques minutes et s'interrompit. Ed demanda poliment aux Indiens de rentrer rapidement chez eux. Mais ils ne se pressèrent pas. A la fin Ed offrit de leur donner des bonbons s'ils partaient. Ils acceptèrent. Il en donna davantage aux deux responsables pour leur bravoure.

« Quand enfin ils furent seuls, Ed alla d'un pas léger dans la salle de séjour comme un gendarme plein de sollicitude et dit à Marilou, « Maintenant, Madame, calmez-vous. Tout ira bien. Tout ce que nous voulons, ce sont des faits (Lancer de telles remarques dans une situation aussi sérieuse constitue un atout. C'est comme si après avoir roulé à fond en quatrième, il fallait revenir en seconde.)

« A 5 heures 40, semble-t-il, Fermin, l'Indien qui avait dormi dans l'école pour en assurer la garde pendant l'absence d'Ed, sortit et descendit le sentier en direction de

chacra pour satisfaire un besoin naturel. L'endroit où se trouve la maquette de l'homme à l'extrémité du sentier... Nu, et les cheveux relevés en chignon derrière, où ils se virent l'Auca se précipita à 5 heures 40 et 10 secondes, Fermin tapa Marilou. Heureusement son fusil resté pas chargé et il avait besoin de poudre et sûr Marilou ne lui donna rien. Elle était en était certain et tenta de la convaincre avec sur la façon de traiter avec les Aucas. Il et en proie à une forte émotion. Nul ne l'authenticité de ses propos.

« Tout d'abord Marilou se saisit du fusil, puis, bien qu'enceinte de sept mois, comme cadeau et descendit le sentier en apunimupa »... « Je vous aime bien... Je Entre ces phrases, elle entendait Fermin « Vous êtes folle... Vous êtes folle... i premier. » Quand elle fut aux deux conduisant à l'endroit où l'Auca avait Carmela, la jeune fille indienne vivant l'aider aux tâches ménagères, arrivèrent découvrir tous les trois ensemble une empreinte fraîche sur une planche sèche disposée L'empreinte était dirigée vers la maison conduisant dans la forêt, l'herbe venait Marilou lança la machette sur le sentier, et retourna à la maison. Une demi-heure le sorcier local arriva pour se rendre à sur le sentier avec Marilou. Ne trouvant indication, Marilou ramassa la machette la maison. Carmela exprima le sentiment déclara : « Si je n'avais vu l'empreinte, Fermin avait seulement cru voir un Auc

lui demanda si elle avait peur, elle répondit : « Seulement un peu ». Mais ajouta-t-elle, je suis certaine de la protection de Dieu. Puis Marilou entendit Fermin demander à Carmela si la dame était effrayée. D'après Carmela, elle ne l'était pas ; à quoi Fermin répondit : « Quand la nuit vient, que je ne serai pas là pour la protéger, elle le sera. » Marilou lui demanda alors s'il pensait rester pendant la nuit. « Oui », répondit-il, « à condition que mon fusil soit chargé. Si nous n'avons pas un fusil, nous serons tous tués. »

« Nous avons étudié la situation pendant qu'Ed préparait une machette et une petite bouilloire comme si nous devions les livrer à nos « voisins ». A 10 heures 30 (il pleuvait légèrement) nous nous sommes rendus avec ostentation sur la piste d'envol revêtus joliment de nos bandeaux en plumes offerts par les Aucas et criant des phrases en auka en agitant les cadeaux au-dessus de nos têtes. Nous devions ressembler à un couple de Don Quichotte jouant le rôle du Père Noël en déposant des présents au pied de l'arbre.

« A 2 heures 30 nous sommes allés à nouveau à l'extrémité la plus éloignée de la piste d'envol réitérant notre étrange proposition. Puis ce soir-là, nous en étions convaincus, était le moment le plus propice pour entrer en contact avec eux aussi nous sommes-nous envolés dans la direction du « voisinage », avons compté les personnes présentes, et envoyé les cadeaux prévus pour le lendemain. Nous avons atteint Palm Beach à 3 heures 30. Après avoir examiné pendant environ une dizaine de minutes l'état de la plage, nous avons vu la teinture et les bandes toujours présentes sur le sable ; d'autres bancs de sable tout proches paraissaient avoir été recouverts par l'eau depuis notre venue de la semaine dernière. Nous avons roulé sur la plage à une distance d'environ 60 mètres puis sommes repartis à pleins gaz. L'accès est vraiment délicat mais le décollage est facile sauf à un endroit assez étroit, mais ce dernier est situé plus loin en aval. L'ensemble nous communiqua

bonne impression cette fois-ci. Nous avons été situés le long de la plage, en vue de la petite maison puis en trois minutes nous sommes allés dans le « voisinage ».

« Nos amis étaient éparpillés dans tout le village, nul ne s'occupait de surveiller nos manœuvres. Nous avons peut-être, nous en eûmes l'impression, attendu pendant sept jours en raison de nos visites régulières. Nous sommes passés à plusieurs reprises au-dessus de la maison du vieil homme, puis nous avons ralenti. Une personne se montra tenant un morceau de tissu que la semaine précédente nous lui avions envoyé. Quatre personnes se trouvaient au sommet de la colline où nous avions vu notre avion en miniature. L'homme au sommet de la colline nous a offert le maillot rouge offert précédemment. Nous sommes tombés, à son intention, un petit couteau. Nous sommes et nous sommes rendus rapidement à la maison, puisque, nous en étions convaincus, les autres étaient absents, et cette observation rendait assez facile la visite à Arajuno.

« Nous sommes repassés plusieurs fois au-dessus du village, filmer, avons repris de l'altitude et laissé descendre la bouilloire sur la corde. Cette semaine nous avons rempli de petits paquets de nourriture enroulés dans des feuilles de bananes, de la viande de bœuf séchée, du manioc, des biscuits, des bonbons et que nous leur avons reçurent et s'emparèrent d'environ 20 à 40 paquets et y fixèrent un cadeau. Ce dernier était le plus lourd que tous les autres. De retour à Arajuno, nous avons laissé descendre et après avoir atterri et couru, nous sommes rendus dans les fourrés, comptant les serpents pour ne pas se trouver sur nos traces. Nous avons du sérum anti-venin dans l'avion et nous avons vu un grand oiseau noir, de toute évidence

dans une cage se trouvait aussi une quenouille chargée
fil à tisser, cadeau bienvenu.

« Nous avons passé la soirée et la nuit à Arajuno.

Pourqu les cinq homm ont-ils déci d'aller de l'avant

La situation mûrissait rapidement. Nous avions tous passé de longues heures à nous entretenir du projet dont nous avions rêvé depuis tant de mois et tant d'années. C'est Fleming se souvenait des propos rapportés par Pierre dans son journal et de son désir, si besoin était, de donner sa vie pour les Aucas. Je rappelai à Jim les conséquences éventuelles pour nous deux d'une pareille décision. « Mais bien, si c'est la volonté de Dieu, » répondit-il calmement. « je suis prêt à mourir pour le salut des Aucas. » Quand il était encore étudiant à la faculté Jim avait écrit : « Ne fais pas insensé quiconque donne ce qu'il ne peut garder pour obtenir ce qu'il ne peut perdre. »

Marilou McCully déclara : « Ed décide librement de son choix, chacun — je l'espère — en est conscient. Chaque couple doit affronter le problème personnellement. »

Deux vols de plus avec distribution de cadeaux devaient encore avoir lieu avant le début réel de l'expédition. Le 10 décembre, quand les Elliot et les Flemings se rendirent à Arajuno pour passer Noël en compagnie des McCully, ils survola avec Jim le territoire auca. Ils virent à nouveau un vieil homme debout dans une clairière et ils passèrent de très près, à lui à moins de 15 mètres.

« Oh ! » dit Jim, « Cet homme est mort
acquiesça. « C'est comme si ces Indiens
courage afin de ne trahir aucun signe
d'hostilité, » écrivit-il plus tard. « Peu
d'effrayer la poule aux œufs d'or. Mais
trompe pas : ils sont remplis de terreur
compréhensible. Leur expression est comme
enfant de 6 ans assis au premier rang
chapiteau d'un cirque, et voyant le clochard
son fusil. C'est pour rire, il en est conscient
jamais !

« A la maison principale le « contrôle
aérienne » portait son uniforme au complet
chemise et pantalon — les autres étaient
dévêtus comme à l'accoutumée. Lors de
faible altitude, Jim compta 13 personnes
ce qui serait de toute évidence notre
contenant de la toile blanche, une lampe
le pantalon, et quelques colifichets, des
que ne donnerions-nous pas pour les
lampe !

« Jim annonça le décollage de leur camp
et je m'éloignai un peu pour permettre
monter. Ce fut le cadeau le plus lourd de
à Arajuno à 100 kilomètres heure nous
lourdement le paquet en tissu d'écorce.
fourrés à environ une vingtaine de mètres

Voici son contenu :

- du poisson cuit.
- 2 ou 3 petits paquets de cacahuètes.
- 2 morceaux de manioc cuit.
- du plantain cuit.
- 2 écureuils tués de toute évidence par la chaleur.
- un perroquet vivant, mais un peu craintif.
- 2 bananes avec le perroquet.

- 2 objets en argile réduits en morceaux par la chute.
- un morceau de viande cuite et une queue de singe fumé.

« C'était de loin le plus grand effort fourni par les « voisins » pour parvenir à une balance commerciale équilibrée. Nous en étions très heureux. Jim et Ed ont détaillé la viande et nous avons tous mangé quelques cacahuètes. Puis ne voulant nullement offenser nos gentils « voisins » qui avaient pris la peine de nous expédier toutes ces provisions, nous nous sommes assis et avons quand même mangé le repas de Marilou. »

Pierre n'avait pas encore pris une décision définitive mais avec Olive et les trois autres couples directement engagés dans le projet, il avait assisté à notre rencontre du 10 décembre. (Roger et Barbara Youderian étaient toujours dans leur station au sud de la jungle). Les épouses désiraient savoir avec précision comment leurs maris se protégeraient en cas d'attaque. Des armes, décidèrent-ils, feraient partie de leur équipement mais elles seraient dissimulées ; au cas où la situation deviendrait délicate, ils les sortiraient de façon à rendre les Aucas conscients de la supériorité des Blancs. Si cette manœuvre s'avérait inefficace, alors des coups de feu seraient tirés en l'air dans le seul but de les effrayer.

Roger avait élaboré un plan d'action. Jim serait chargé de construire la maison préfabriquée et de la monter dans un arbre. Cette méthode renforcerait la sécurité pendant la nuit, surtout si une lampe à gaz restait allumée pour éclairer la surface située au pied de l'arbre. Ed aurait la responsabilité de rassembler les objets d'échange avec les Aucas. Roj préparerait le trousseau d'urgence, Nate s'occuperait de la radio et des transports, Jim des armes et des munitions, et quand plus tard Pierre décida de rejoindre aussi à l'expédition, il fut chargé avec Nate des aller-retour à Arajuno et de ceux organisés au-dessus des maisons aucas avec le haut-parleur, et de la surveillance des provisions sur la plage. Roi prépara tout un ensemble

signaux codés, destinés à être dessinés en cas d'urgence, et confectiés à l'intention de chacun des membres de l'expédition. Les signaux codés inventés par lui des endroits stratégiques.

Les phrases en aucas rassemblées par lui pendant les semaines précédentes furent répertoriées et distribuées à chacun des membres du groupe. Le rôle de rester à côté de la radio à Shell Mera, de surveiller en vol, et de fixer des heures pour les avions aller vers les hommes au sol. Barbara resterait à Shell Mera. Marilou à préparer la nourriture transportée par chaque jour par Nate à Palm Beach.

L'apparition des Aucas à Arajuno, les plans avec un peu trop de sagacité à l'égard des Quichuas, les encouragements nombreux à la distribution de cadeaux — et même les atmosphériques elles-mêmes — paraissaient encourager les membres de l'expédition vers le jour J. Il était maintenant ou jamais. Dans moins de deux semaines des pluies commencerait, les fleuves déborderaient, l'atterrissage deviendrait impossible. Le projet de l'établissement d'un avant-poste en territoire aucas début janvier pendant la période de pluies.

Ils fixèrent la date de l'expédition au 15 janvier (Grâce au génie de Marilou). Noël à Arajuno comme à la maison. Elle s'était procurée un arbre de Noël en bambou et l'avait décoré de papiers et guirlandes brillantes. Ed et Jim, les deux « réservations » dans l'avion en partance pour Arajuno étaient tendus. Pierre persévérait dans sa volonté de connaître la volonté de Dieu avant de partir définitive.

Un soir les autres épouses et moi nous nous sommes occupées de la possibilité de devenir veuves. Que Dieu nous accorde la paix du cœur et la com-

circonstance sa Parole nous soutiendrait. « Lorsqu'Il a sorti toutes ses brebis, il marchait devant elle. » Nous étions convaincues. Depuis le début, la direction de Dieu avait été parfaite. Lors de notre mariage chacune de nous était pleinement consciente de la priorité de notre vie : et son œuvre. Telle était la condition primordiale pour un vrai disciple. A cet instant, cette affirmation prenait tout son relief.

C'était l'occasion de procéder à un examen de conscience et de mesurer le prix éventuel de notre décision. Le gain de l'aventure seul poussait-il nos maris à agir ? Non. Leurs correspondances et leurs journaux le démontrent. Ils ne furent pas poussés à se lancer dans une aventure à la manière d'un chasseur de lions ou d'un alpiniste. Leur motivation provenait d'une autre source. Chacun d'eux s'était engagé personnellement envers Dieu, avait reconnu lui appartenir d'abord en vertu de la Création puis de la Rédemption grâce à la mort de son Fils, Jésus-Christ. Cette double appartenance réglait une fois pour toutes la question de la fidélité. Il ne s'agissait pas de s'efforcer de suivre l'exemple d'un grand maître. Se conformer à la vie parfaite de Jésus était impossible à tout être humain. Pour ces hommes Jésus-Christ était Dieu, et avait revêtu notre humanité, dans le but de mourir, et par sa mort, de nous permettre non seulement d'échapper au châtement mérité par le péché, mais de nous accorder aussi une vie nouvelle, éternelle à la fois par sa durée et sa qualité. Par suite Christ devait être obéi et plus encore il promettait de mettre cette exigence en pratique. Il fallait maintenant se décider. Le commandement de Dieu « Allez et prêchez l'Evangile à toute créature » constituait un impératif catégorique. La question de la sécurité personnelle était totalement hors de propos.

Le dimanche après-midi 18 décembre, Nate Saint s'installa devant sa machine à écrire pour déclarer au monde la raison de leur décision. On ne sait jamais. Ce passage

s'appliquer à chacun des membres de l'église, à l'avenir et en recherchant la volonté de Dieu. La raison de risquer notre vie pour une telle cause. La réponse à cette question ne réside pas dans le spirituel des millions à évangéliser mais dans l'affirmation de la parole prophétique : « Je me tiens devant l'agneau la foule des rachetés, toutes les personnes issues de toute tribu. » Dans la mesure où nous avons la conviction profonde de plaire à Dieu, nous apportons aux Aucas le message libérateur.

« Tout en célébrant avec joie la fête de Noël, le chrétien être sensible au cri des perdus, à la recherche d'un droit vers une éternité sans Christ, sans Dieu, sans l'évangile ! Puissions-nous être émus de la mort du Seigneur Jésus ! Puissions-nous être sensibles de repentance sur ceux demeurés dans la nuit, dans la faute ! Par-delà la scène souriante de Noël, nous voyons l'angoisse accablante de Golgotha, nous donner une vision renouvelée de sa croix, de ses perdus et de notre responsabilité à l'égard de Dieu.

« Puissions-nous comprendre le dessein de Dieu, l'âge de la pierre en proie à la peur interminable le long des pistes de la jungle... pour qui le mot arme signifie une mort soudaine et mortelle. Dans un monde peuplé de tueurs à leur tour, si Dieu accordait cette vision, le mot sacrifice deviendrait sur les lèvres et de nos pensées ; tous nos actes paraîtraient détestables ; notre vie nous paraîtrait trop courte, nous mépriserions toute dilatoire, nous dérober du temps et combattre avec toutes nos forces pour le nom de Christ. Nous aidons à nous examiner face à l'abîme séculaire, à la véritable signification de Noël :

s'est fait pauvre de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. »

« Seigneur Dieu, parle à mon propre cœur et donne-moi de connaître ta sainte volonté et d'expérimenter la joie de m'y soumettre ! Amen ».

« Nous n'avancions pas seuls »

Ed et sa famille, Pierre et Olive Fleming passèrent le premier janvier 1956 avec Jim et moi à Shandia alors que Roger et Barbar Youderian restèrent chez les McCully à Arajuno, pour être sur place au cas où nos « voisins » nous rendraient visite. Nate procédait aux derniers préparatifs concernant le transport des missionnaires et de l'équipement à Palm Beach. Le lundi matin 2 janvier, le temps était clair, idéal pour s'envoler. Entre-temps Pierre avait décidé de faire partie de l'expédition, aussi Nate avait prévu d'amener Pierre et Olive et les McCully de Shandia à Arajuno ce jour-là et de prendre Jim mardi. Mais au contact radio de la matinée il déclara : « Jim, tu devrais te préparer à aller à Arajuno aujourd'hui. Nous avons beaucoup de temps ce soir pour discuter de notre projet, et j'aime profiter du beau temps. »

Jim commença à mettre ses effets dans un filet improvisé pendant que les McCully et les Fleming volaient vers Arajuno. Il se munit de tout ce qui pouvait aider ou amuser les Aucas, au cas où ces derniers leur rendraient visite sur la plage : un harmonica, un trousseau de secours contre les morsures de serpents, une lampe de poche, une visionneuse, un voyer et surtout le carnet de notes si précieux contenant

phrases en langue auca et le dossier arrangé avec grand soin. J'aidai Jim à me demandant sans cesse, « Est-ce la l'aide à préparer ses affaires ? Ce déje à Shandia ?

Quand le petit avion vint tourner à atterrit et fut sur le point de prendre les derniers éléments de la maison pré par lui, nous sortîmes ensemble de la retourna pas. Sur la piste il m'embras

Ce soir-là à Arajuno les cinq hommes minuté des opérations à effectuer le l'atterrissage à Palm Beach, dans le bu les tâches à accomplir sur la plage pour avant le soir. Aucun détail ne fut l'équipement destinées à chaque vol f copies distribuées à chacun des memb et la discussion sur les horaires, tout le sur le sol. Comme chacun des hommes sa liste, l'endroit commençait à ress grandeur nature.

Quand ils allèrent se coucher, le s facilement pour Nate sur qui reposaien les plus lourdes. Il décida de passer la s'avancer pour le lendemain. Son jour différentes phases de cette nuit-là :

« Je m'assoupis très vite, mais je lumineux de ma montre à nouveau 2 heures, puis à partir de là je « m l'horizontale. Je priai, essayai de réciter et me mis même à compter. Le pre premier atterrissage constituaient l'expédition. De plus un seul homme, membres de l'équipe, serait autorisé à du premier vol. En d'autres termes l

rester seul à Palm Beach. Roj fut aussitôt exclu car il passait seulement le Jivaro. Ed avait déjà battu Jim à la corbeille de paille, mais Jim s'était maintenu, affirmant être le plus léger. Quand une différence de 7 kilos, déclarai-je, se révélait déterminante, ils se précipitèrent tous dans la salle de pesage pour se peser. Ed pesait 3 kilos 500 de plus que Jim. « Tu as bien poids plume ! » s'écria Jim, « Tu as maigri ! »

Dans son journal Nate poursuivait le récit des événements. « Si je me trompais, Ed et moi serions vraiment en difficulté. Si l'avion était endommagé il deviendrait vulnérable à une inondation éventuelle et il nous faudrait peut-être démonter et construire une nouvelle piste dans un endroit plus élevé, tout ceci dans une forêt habitée par les Aucas. Nous avons prévu ce genre de situation à la lumière de nos expériences passées et décidé d'aller de l'avant. A cet instant où j'essayai en vain de dormir, cette situation m'apparaissait très difficile. Toutefois nous devons poursuivre notre entreprise, aucun doute ne subsistait dans mon esprit à cet égard. L'enjeu en valait la peine.

« A 4 heures du matin, je regardai ma montre pour la dernière fois. Je dormis de 4 heures à 5 heures 45, puis le mouvement reprit dans la maison et je me réveillai. »

A l'aube du 3 janvier le ciel était clair. Nate trouva le temps de rapporter les événements de ce jour mémorable de nos premiers atterrissages en territoire aucas.

« Roj et moi, nous sommes rendus directement à l'avant. Du liquide s'était échappé du frein droit. A l'aide d'une seringue de 10 cm³ et de l'aiguille hypodermique numérotée nous avons extrait du liquide du maître cylindre gauche et l'avons injecté dans le droit. En vain, la quantité était insuffisante. Nous en avons trop perdu la veille au soir lors de l'ajustage du frein.

« Les autres transportaient les planches, notre équipement et l'aluminium jusqu'à la piste d'envol et les arrangeaient par ordre de priorité.

« Lors du contact radio de 7 heures, de demander à Johnny de nous apporter vite. De son côté Olive avait aussi pa (elle avait été malade) et décidé de re Johnny. Ce contre-temps nous tranquillement notre petit déjeuner et

A la fin de la prière les cinq hommes leurs cantiques favoris, « Nous nous sur l'air émouvant de « Finlandia ». chanté depuis leurs années passées connaissaient les strophes par cœur. A s'éleva, pleine de conviction.

« Nous nous appuyons sur t notre défenseur.

La bataille et la gloire t'app Quand nous passerons par le Victorieux, nous nous repos l'éternité. »

Le récit concis de Nate se poursuit : splendide. Nous ne cessons de nous aoutats, mais le moral était très haut. A fut en vue. Il devait rester sur place p passerait le premier atterrissage. Ed à 8 heures deux. Fait remarquable n papier commençait à 8 heures et qu première crête, nous avons vu du bro Curaray, il nous aurait été imposs certains, de commencer plus tôt. Le br façon considérable au-dessus de nous m nous n'avons pas perdu le fleuve de v et nous avons préféré attendre la forma au lieu de rentrer et de revenir plus t

« Parvenus à moins de 2 minut brouillard diminua et il nous fut possi toute sécurité et de tenter une approche

un atterrissage véritable, vérifié la piste sur toute sa longueur pour nous assurer de l'absence de branches ou de tout autre danger et avons repris de l'altitude.

« J'avais prévu trois passages avant d'atterrir, mais la piste me parut exactement comme lors de tous les précédents. Lors du deuxième passage nous avons incliné les ailes de l'avion pour glisser entre les arbres. Tout sembla en ordre lors du dernier virage et de l'arrivée au-dessus du banc de sable, aussi me suis-je posé. La roue droite toucha le sol à moins de 2 mètres de l'eau et la gauche à moins de trois mètres. Quand le poids de l'avion appuya sur les roues, le sable me parut s'enfoncer, mais il était trop tard maintenant pour revenir sur ma décision. Je serrai contre moi le « manche à balai » et attendis. Si nous nous étions davantage enfoncés l'avion aurait piqué du nez ou se serait retourné sur le dos... Il n'en fut rien.

« Nous avons sauté de l'avion, louant Dieu pour cette délivrance. Le fait d'avoir passé cet obstacle avec succès nous fit presque oublier l'éventualité criante d'un décollage impossible. Mais se trouver ici sur la plage saine et sauf était déjà formidable !

« Nous avons parcouru l'ensemble du banc de sable en courant à la recherche du meilleur endroit pour tenter de décoller et enlevé des branches susceptibles de créer un pneu. Puis Ed prit la caméra, se mit à l'autre bout de la piste pendant que je dirigeai l'avion vers son lieu de départ.

« A environ une trentaine de mètres de l'extrémité de la piste j'ai senti la roue droite s'enfoncer et mon cœur faillit lâcher. J'ai coupé le moteur et Ed est arrivé en courant soulever l'aile inférieure pendant que je faisais pivoter la queue. Puis j'ai remis le moteur en marche, Ed continuait à soulever l'aile, et nous sommes parvenus à sortir de cet endroit dangereux. J'ai coupé le moteur. De nouveau nous sommes mis à la recherche d'endroits plus durs. En

nous avons fait reculer l'avion dans les de la plage. Nous perdions ainsi 30 disponibles. C'était une perte critique molle de l'ensemble du terrain. Cependant allégé et nous travaillions maintenant à s au-dessus du niveau de la mer, où nous plus forte pour l'aile.

« Je montai dans l'avion et Ed se l'extrémité la plus éloignée de la plage pensée du contenu éventuel du film d'Ed vérification, je mis les gaz. Le sable s' mais toutefois l'accélération semblait s continuai et décollai après avoir rou d'environ 130 mètres (à 40 ou 50 mètres à une vitesse de 45 kilomètres heure. Je de façon à prendre de la vitesse puis m ce canyon planté d'arbres en bois dur, f Ed, et me hâtai en direction d'Arajuno de ce que j'allais faire maintenant. Je sa m'attendre.

« A Arajuno tout le monde était heureux mais mon récit refroidit leur enthousiasme décidé l'annulation de nos projets numéro 2 et avons pris au contraire Ji équipements de base absolument ind l'émetteur radio portatif et un supplé Mes coéquipiers me donnèrent plus de le devons nous trouver en difficulté — s nez à l'atterrissage — cette fois au moins Johnny décida de demeurer sur place. Il les pneus pour les empêcher de s'enfoncer pensée ne m'était jamais venue à l'esprit la pression à 6 kilos dans chacun, je m mieux.

« Nous avons décollé avec trois min

programme, avons décrit un seul cercle, vérifié le matériel de secours et nous nous sommes glissés entre les arbres. Les pneus partiellement dégonflés s'enfoncèrent moins dans le sable et la chaleur du soleil rendait le sol plus dur.

« La rencontre des trois mousquetaires se déroula d'une manière très joyeuse. Ils débarassèrent le banc de sable de toutes les branches ou morceaux de bois, et de mon côté je remis l'avion en position de décollage comme la première fois. J'employai la même méthode : j'accélérai en restant à une courte distance de l'eau et m'élevai peu à peu.

« Le vol numéro 3 emporta la radio, des outils et les planches principales nécessaires à la construction de la maison. Nous fûmes, je crois, 10 minutes en retard sur notre programme.

« Les trois hommes restés sur la plage repérèrent un grand arbre, situé près du banc de sable et légèrement incliné contre lequel ils fixèrent une échelle et montèrent la maison. En réalité il s'agissait d'un bois de fer, très à la hauteur de son nom. Les vols suivants apportèrent nos effets personnels, un matériel de radio plus important, davantage de nourriture, les dernières planches et le toit en aluminium pour la maison. »

Plus tard Nate écrivit : « Nous voici maintenant à 25 minutes de retard sur le programme en raison de réunions de comité non programmées. »

Equipés de ceintures de sécurité et entourés de myriades d'abeilles et de minuscules moustiques, les hommes réussirent à clouer les deux planches sur lesquelles ils dormiraient et à monter le toit en aluminium. Le cinquième vol terminé, Nate se rendit à Terminus Ville où il appela les Aucas à l'aide du haut-parleur : « Venez demain à Curaray ». Les Indiens parurent perplexes à l'écoute du message. Nate revint rapidement à Palm Beach pour informer ses camarades. Puis il partit dormir à Araju.

Le lendemain matin, mercredi 4 janvier, Jim m'écrivit :

lettre : « Je viens de transpirer à force de manivelle de la radio. Personne ne nous apporte de messages du matin nous parviennent très tard. Nous avons bien dormi avec une interruption à 5 heures pour avaler du café et manger un sandwich. Nous n'avons pas monté la garde car nous nous sentons en sécurité à une dizaine de mètres au-dessus de nos petites couchettes. La plage convient pour dormir mais offre une surface trop molle pour l'atterrissage. Les possibilités s'offrent à nous : 1) Attendre l'aube pour la durcir et l'arrivée d'une brise pour nous permettre de procéder au décollage ; 2) Nous rendre à terre et y aménager une piste ; 3) Revenir à pied chercher des traces de pumas (le lion de la jungle) que nous avons entendus pendant la nuit. La jungle est de toute beauté avec ses nombreux palmiers et autres arbres qu'à Shandia. La nuit dernière j'ai transpiré à cause de la moustiquaire sur moi. Nous sommes prêts pour l'instant aucun signe de la part des indiens. Aujourd'hui sera peut-être le jour où un campement sera établi avec les Aucas. Nous avons construit notre maison, mais il est sans conteste probable qu'elle est au-dessus du sol. Maintenant nous allons distribuer des bras des pistolets et des cadeaux, et dans quelques minutes Je m'arrête là pour l'instant...

Ed écrivit à Marilou :

Ma Chérie,

Il est 13 heures, nous venons de finir de préparer le décollage pour voir s'il peut repérer les garçons pour leur visite. Les repas sont copieux et délicieux. Je donne à Nate un peu de linge sale, tu l'auras certainement. Les punaises sont mauvaises. Voici une liste de ce que nous avons besoin :

1) 2 matelas pneumatiques. Nous re...

plastique.

2) Le pique-feu pour le réchaud.

3) 3 filets indiens pour accrocher à notre arbre et y mettre des affaires.

4) 1 boîte de lait vide pour y mettre des bonbons.

5) De l'alcool pour le réchaud.

6) Mes lunettes de soleil.

7) Du produit anti-moustique.

8) Du lait et de la limonade.

9) De vieux morceaux de viande pour la pêche.

Je t'aime de tout mon cœur. Embrasse les garçons.

Ed. Merci pour tout.

10) Mon casque colonial si tu le trouves.

Mercredi matin Nate et Pierre décollèrent d'Arajuno pour se rendre à Terminus Ville où ils remarquèrent une nette diminution du nombre des Indiens visibles. Ils en furent encouragés car les « gars », pensèrent-ils, étaient en chemin pour Palm Beach. Au retour ils trouvèrent Ed, Roj, et Jim occupés à arpenter la plage, des cadeaux à la main s'adressant aux arbres en auka. Nate vérifia l'appareil radio et trouva le transmetteur en panne en raison d'un mauvais contact dans le micro. Il fut soulagé de rétablir la ligne avec Marj à Shell Mera. Roj et Nate construisirent un abri sur la plage, puis allèrent se baigner pendant qu'Ed et Jim se couchaient dans la maison.

L'après-midi touchait à sa fin, et quand le soleil tropical disparut peu à peu derrière les grands arbres de la forêt, une fois de plus Nate se fraya un passage dans la vallée fluviale et se rendit avec Pierre à Arajuno pour y passer la nuit. « Nous remercions Dieu des bénédictions évidentes et exceptionnelles d'hier et d'aujourd'hui, » écrivit Nate dans son journal. « Merci, Seigneur, de cette bonne équipe qui garde-nous de louer tout autre que toi. »

De nouveau le jeudi 5 janvier, Nate, avec un sens aigu

l'urgence de la situation, raconta les événements à mesure de leur déroulement. Son récit de cette dernière semaine fut gribouillé au crayon d'écolier (il n'y avait pas de machine à écrire).

« A Palm Beach tout est calme. Tous les hommes ont le sentiment d'être observés. En venant de Terminus nous avons survolé Terminus Ville ; deux femmes se trouvaient à la maison du vieil homme. La maquette de l'avion était dans la cour. Les femmes et les enfants s'étaient-ils réunis dans la cour principale. Près de cette dernière nous avons vu 6 femmes, beaucoup d'enfants et peu d'hommes.

« En descendant vers Palm Beach nous avons vu les bancs de sable sur une distance de quelques kilomètres deçà de notre lieu de campement. Nous avons vu des traces, probablement celles de tapirs et de chiens plus petits. Arrivés au-delà de notre lieu de campement, nous sommes descendus au-dessus du lit du ruisseau, nos camarades et remontés pour tourner le méandre situé non loin du banc de sable. Les chiens s'imposèrent à nous. Après avoir repris le sentier, nous sommes repassés au même endroit pour observer. Aucun doute ne subsistait. Nous sommes allés au-delà du campement, salué et repris le sentier. En tournant et observer les deux bancs de sable, nous avons découvert la plage (en vain) puis avons atterri. Nous avons découvert des empreintes ralluma l'essence. La situation est en façon considérable.

« Tout le monde avait bien dormi dans l'arbre. A 21 heures un vent violent et réveilla les hommes, mais tous tombèrent rapidement. Ils avaient une lanterne pour garder la cible bien visible. A 5 heures ils se levèrent de poche et la dirigèrent sur le banc de sable. La machette déposée hier soir et destinée à être utilisée pour couper les arbres

toujours là : elle avait disparu ! Pendant les 15 minutes suivirent, la jungle se fit l'écho de phrases en auka sans doute prononcées avec un accent américain. Puis les coéquipiers rallumèrent leur lampe pour regarder avec plus d'attention. Une grosse feuille de bananier était tombée sur le cou et le cachait... Dommage !

« Comme Pierre et moi arrivions, Jim était près du feu occupé à pêcher presque en uniforme auka. La pudeur paraissait une considération peu importante après avoir vu la façon de se vêtir de nos « voisins ». A en juger par notre habillement, nous leur avons presque tout donné. La chemise à manches longues de Pierre, son pantalon et son chapeau de paille le faisait ressembler à un touriste sur la plage. Quand à nous les moustiques nous obligèrent à garder notre t-shirt, notre pantalon et nos chaussures de tennis. Quand il n'était pas debout au milieu du fleuve occupé à pêcher ou à « prêcher » à partir de son carnet de phrases, il s'asseyait dans la fumée provenant du feu.

« Cet endroit est un véritable paradis, sauf pour l'existence de centaines de millions d'insectes de toute espèce. Grâce à la fumée et à l'insecticide nous jouissons intensément de cette expérience. Tout récemment Jim pêcha un poisson-chat long de 45 cm qui est en ce moment en train de cuire sur le feu. Ed et Roj sont allés jusqu'au méandre situé en amont du campement pour enlever un groupe d'arbustes gênant l'accès du banc de sable. Il est très difficile de descendre à cet endroit. Désormais ce sera beaucoup mieux.

« Pierre commence à s'intéresser au déjeuner. Il vient verser un sac en plastique plein de légumes crus dans une cocotte minute déjà en partie remplie de morceaux de viande et il remue le tout. Il se rend maintenant à la maison pour aller prendre le sel.

« L'armure confectionnée par Roj (sorte de cuirasse) dans un bidon d'essence a bien marché en guise de réchaud. Tout en faisant chauffer le ragoût nous avons lancé des nids

termite sur le feu dans le but de cuire la viande à la manière des Indiens. Quand les deux hommes revinrent, le ragoût était cuit et chacun avait sa part. La viande et les légumes descendirent dans le bœuf largement arrosées par une grande calebasse d'eau tiède.

« Depuis que Pierre et moi avions découvert des empreintes humaines par les rivières et autres animaux, nous étions l'objet de la curiosité. Toutefois la curiosité suscita l'épreuve. Nous nous dirigeâmes en aval du fleuve, pataugeant dans les plages pour vérifier les empreintes. Mais nous n'étions pas de retour dans une heure. Nous allâmes chercher avec l'avion. 15 minutes plus tard, nous vîmes. J'avancai en pataugeant à leur recherche. Les « des tapirs » s'exclamèrent-ils en plaisantant. Nous fus plus près d'eux ils ajoutèrent : « 30 ! » (Quels numéros !). En effet deux empreintes visibles — un adulte, un enfant âgé par comparaison à un bambin, mais ces empreintes dataient d'une semaine. Elles étaient imprimées dans la boue par la sécheresse. A 90 kilomètres heures, nous distinguâmes les empreintes de nombreux animaux.

« Parmi elles, se trouvaient celles de tapirs, etc... Nous avons vu aussi des empreintes de grande taille. Quelqu'un déclara, « Dites, c'est la saison de la chasse ! » (Nous ne voyons pas d'armes à feu de peur d'effrayer les animaux).

« Nous sommes en Equateur, pour tout dire », dit en espagnol », fit remarquer l'un d'eux. L'autre, en humour. Un autre répliqua : « Personne n'est plus. »

« Nous avons tous découvert les empreintes. Nous ne prélasser dans les eaux peu profondes.

se terminer, je me dévêtis et courus à l'eau en essayant d'être plus vite que les aoûtats, sans oublier pourtant de prendre mon casque colonial. Mes amis trouvèrent le spectacle unique : seul un casque et deux pieds nus sortaient de l'eau, aussi en profitèrent-ils pour me filmer. Nous avons décidé de réhausser la qualité de ces prises de vue en ajoutant « Time Magazine » à cette « sieste hydraulique ».

« Alors Jim a commencé la lecture d'un roman à notre intention. Certains passages peu comiques ont déclenché de notre part un fou rire exagéré et nous avons sauté à la conclusion pour découvrir la fin de l'histoire, avons mis le livre de côté pour nous plonger dans la lecture de certains articles du « Time Magazine ». Une description particulièrement « flatteuse » nous fit tordre de rire : elle ressemblait à un chat de gouttière reprenant son service pour la énième fois au milieu des poubelles. »

« A 15 heures je décollai et montai en tournant à 2 000 mètres d'où il m'était possible de voir la clairière des Aucas et Palm Beach. Puis je descendis en douceur, m'arrêtant de temps à autre pour décrire à plein gaz un canyon très étroit, dans le but de me faire entendre et permettre ainsi à quiconque de me localiser. En m'approchant pour atterrir il me sembla voir des empreintes humaines fraîches situées à deux méandres en amont de notre campement. Elles étaient mêlées à d'anciennes empreintes de tapirs. De retour au campement la nouvelle ne suscita aucun enthousiasme. Quant à moi la lassitude commençait aussi à me gagner. »

« Les Aucas, nous en étions certains à 16 heures, n'avaient pas réussi à nous trouver. Toutefois nous étions tous décidés à attendre avec patience leur arrivée. Un fait était certain : si nous étions fatigués d'attendre sur la place des Aucas auraient sans aucun doute perdu toute leur énergie après deux ou trois jours de marche pénible dans la jungle pour nous atteindre. Pierre et moi étions prêts à décrocher pour Araiuno à 16 heures 45. Un calme plat régnait. Au

avoir laissé au campement toute chance d'avoir commencé à patiner sur le sa d'envol, sans grand succès. A mi-cho l'avion a parcouru une distance d'env de s'arrêter. Pierre risquait de nous aid pour la nuit ! Toutefois avec beaucoup avons poussé l'avion vers sa position nouvel essai. Roj nous conseilla alors et de pousser l'avion à la main aussi arrière. La roue de derrière était seule deux de l'eau ! Alors Jim se rendit vers donner le signal et Ed et Roj poussèrent eut lieu, cette fois avec succès. Nous reprises la maison principale en « Curaray Apa » (fleuve).

« Au-dessus de Terminus Ville, le (ennui de bougie). Un homme se tena mains tendues en direction du campement très heureux. Revenus à Palm Beach sommes peu à peu descendus sur proclamer la nouvelle à gorge déployés assurés de la bonne réception du message repartis pour Arajuno. Une fois arrivés quiconque pouvait se trouver dans le atterri. Alors munis d'une machette nous toute la piste, en vain.

« Nous éprouvons chaque jour une s pour ces gars. Mais nous ne devons sentiments de nous rendre négligents. le vingtième siècle de l'âge de la pierre Dieu, aide-nous à être prudents !

« Ici tout le monde dort maintenant descendre le sentier et fermer la pompe

Mais la sécurité vient de Dieu. Puisseons-nous voir bien ces Indiens. Bonne nuit. »

Vendredi : un succès

A environ 11 heures le vendredi matin 6 janvier, Nat et Pierre prirent place dans le petit abri réservé à la cuisine et construit par eux sur le sable. Ed se trouvait à l'extrémité la plus élevée de la plage, Roj au centre, Jim à l'extrémité la plus basse et tous continuaient à « bombarder » la jungle de leurs phrases en langue auca. A 11 heures 45 leur conversation bondit en entendant retentir une voix masculine de l'autre côté du fleuve, en réponse à l'appel d'Ed. Aussitôt trois Aucas sortirent de la jungle. Un jeune homme et deux femmes — l'une âgée de 30 ans, l'autre d'environ 16 — nus à l'exception des cordons attachés autour de la taille, des poignets et des hanches, et des larges cercles en bois fixés dans les lobes de leurs oreilles. Les missionnaires momentanément muets de surprise, retrouvèrent enfin la parole pour s'écrier tous ensemble en auca : « Puinami ! Soyez les bienvenus ! »

L'homme auca répondit par un flot de paroles, désignant souvent la jeune fille. Son discours était incompréhensible mais ses gestes sans équivoque. « Ils veulent l'échange », s'exclama Pierre, « ou peut-être nous l'offrir ! »

Selon les Aucas, l'un de nous devait, semblait-il, s'approcher. Aussi Jim se déshabilla-t-il gardant seulement

son short et commença à patauger vers le rivage. Les deux hommes et la jeune fille se conseillèrent d'aller lentement. Jim hésita un peu, mais comme les autres parurent légèrement hésitants, mais comme elle ne voulait pas attendre un peu à peu, la jeune fille quitta sa bûche et se précipita vers l'eau. Aussitôt l'homme et l'autre femme se précipitèrent et saisit leurs mains et les aida à traverser le ruisseau.

Un large sourire aux lèvres, de nombreuses fois en se référant souvent à leur carnet, les deux hommes et la jeune fille essayèrent de comprendre à leurs visiteurs qu'ils étaient en sécurité et n'avaient nullement besoin d'avoir peur. Ils se mirent à parler et à disparaître, et ils se mirent à baragouiner avec eux et avec les hommes, « de toute évidence, ils ne comprennent rien de l'incompréhension de leurs interlocuteurs ».

Roj apporta quelques couteaux et ils acceptèrent avec des cris de joie. Natashia leur montra une machette et une maquette d'avion. Les deux hommes et la jeune fille furent soudain la présence des fusils dans l'abri. Ils se précipitèrent vers la plage et dans la maison, allèrent cacher les fusils sous les manteaux. Ils sortirent leurs appareils photo et une douzaine de photos, pendant que les femmes leur montrèrent un exemplaire de « Time Magazine » et qu'ils leur aspergèrent d'insecticide pour lui montrer la manière d'être civilisé de traiter avec ces innombrables visiteurs. De façon spontanée l'équipe donna un bonjour à Georges.

Alors la jeune fille, appelée par les deux hommes et la jeune fille se dirigea lentement vers l'avion, frotta ses mains et la carlingue et imita avec les mains le mouvement de l'avion. Elle paraissait « rêveuse », écrivit Pierre. Mais elle paraissait contraire semblait naturel, maître de lui et de son corps. Ils ne manifestèrent ni crainte, ni compréhension des appareils photo. »

Pierre poursuivit : « Très vite Georges se précipita vers l'avion et d'après ses propos, c'était évident qu'il serait prêt à monter dedans pour sur-

appeler ses camarades. Il se revêtit d'une chemise (il froid là-haut), et grimpa dans l'avion sans aucune émotion si ce n'est un grand empressement à accomplir sa tâche. Nate nous montra comment il allait procéder et répéter les phrases. Nate descendit la piste et décolla pendant que Georges ne cessait de crier. Après avoir tourné et brièvement Nate atterrit à nouveau, dans le but d'accorder un peu de repos à Georges avant de s'envoler en direction de son village. En vain. Georges était prêt à repartir aussitôt.

Ils s'envolèrent donc à nouveau, cette fois pour survoler Terminus Ville. Quelle ont dû être les pensées de cet homme primitif scrutant les cimes des arbres et la mer verte dessous de lui, reconnaissant tout à coup une clairière des silhouettes familières ? « Georges » gloussait de joie et se pencha pour faire des signes et crier à l'intention de ses camarades au village. « La femme à la maison du village et l'homme », écrivit Nate, « fut stupéfaite de voir Georges. Le jeune homme sur la plate-forme avait une expression de bonheur sur le visage. »

De retour au banc de sable, « Georges » sauta de l'avion en tapant des mains. Aussitôt les cinq hommes rendirent grâce à Dieu, le regard tourné vers le ciel pour essayer de montrer à leurs visiteurs qu'ils s'adressaient à leur Père céleste. Comme Ezéchiel l'a affirmé, « La Parole était dans mes os comme un feu dévorant », et pour ces hommes le désir de communiquer aux Aucas le message de la rédemption par le sang de Jésus était seulement entravé par la barrière linguistique. Si seulement ils pouvaient soudain franchir cet obstacle et transmettre aux Indiens un soupçon de l'amour de Dieu !

Les missionnaires montrèrent à leurs hôtes les merveilles de la civilisation moderne : des élastiques, des ballons, un yoyo ; ils leur servirent de la limonade et des hamburgers avec de la moutarde. De toute évidence les Indiens furent régaler. Puis ils essayèrent de faire comprendre à leur

interlocuteurs leur désir de se rendre à cette idée Georges n'exprima aucun

« Pourquoi se montre-t-il toujours si abor-
dons ce sujet ? » demanda l'un

Un autre supposa : « Peut-être nécessaire pour nous inviter de son p

« A 16 heures 15 », Nate écrivit, « repartir. Georges désirait nous accom-
dit 'non'. Il a mis sa machette et ses a regardé Pierre comme s'il lui l'affirmative et est monté dans l'avion. avons enfin réussi à contacter Marj était immense.

« De retour à Palm Beach nous a discuté de la manière de nous rendre une délégation d'à peu près six Aucas prête à nous accompagner. Ensuite t aboutir à la construction d'une piste d' Les cinq hommes essayèrent d'explique-
ne piste d'envol devait être dégagée.

Tout d'abord il ne comprit pas leur Quand enfin il le saisit, il corrigea leur plantèrent des bâtons dans le sable arbres ; puis à l'aide de l'une des maques montra à Georges comment ce d s'écraierait parmi les arbres. La maque parmi les arbres sur le sable, les coéqu la tête et se lamentèrent. Ils répétèrent ils se saisirent des machettes et coup bâtons) et égalisèrent le sable avec s l'avion s'approcha et réussit un atterr aussitôt suivi d'exclamations enthous

Comme la journée tirait à sa fin, « signes d'impatience. Quand Jim Elliot

suivit. Quand ensuite il revint et rejoignit les autres, elle déçue.

Plus tard, comme Nate et Pierre se préparaient à retourner à Arajuno, « Georges » ne put l'accompagner et, sent-il, le comprit. Avant le décollage de l'avion les hommes rassemblèrent avec grand soin le film et tous les écrits et les donnèrent à Nate et les mirent ainsi en sécurité. Si quelque chose d'imprévu se produisait, ils ne désiraient pas la perte de leurs récits.

Quand les Aucas exprimèrent leur désir de passer la nuit sur la plage, les trois mousquetaires, très hospitaliers, leur offrirent le petit abri dont ils se servaient pour cuisiner. Les hommes prièrent par un geste de l'accepter s'ils le souhaitaient. « Delila », cependant, avait d'autres idées. Elle se retourna brusquement et repartit le long de la plage. « Georges » l'appela, mais elle poursuivit son chemin. Il la suivit jusqu'à la forêt. L'autre femme plus âgée demeura près du feu. « Elle tailla la bavette avec Roj ». Elle resta sur la plage pendant la majeure partie de la nuit. Le lendemain matin quand il descendit pour ranimer le feu, il ne la trouva plus, mais les braises du feu étaient encore rouges.

Les événements du lendemain, samedi 7 janvier, furent décevants. Les cinq hommes attendirent, pleins d'espoir, prêts à voir arriver les Aucas à tout moment munis d'une invitation à se rendre dans leur village. Mais nul ne vint. Aux environs de midi Jim regarda sa montre.

« D'accord, les gars, » dit-il, « Je leur donne 5 minutes. S'ils ne se montrent pas, j'y vais ! » La sagesse l'empêcha de mettre sa menace à exécution, mais il retourna qu'il était même dans la forêt pour suivre une piste rudimentaire découverte derrière la maison dans l'arbre, espérant identifier des empreintes d'Aucas. Il trouva le sol de la clairière dégagé de façon remarquable et sillonné de pistes d'animaux, mais aucune empreinte humaine n'était visible.

Puis Nate et Pierre survolèrent Terminus Ville et f

très déçus de découvrir certains signes de premier vol toutes les femmes et les enfants cachés. Les quelques hommes visibles par d'entendre Nate appeler : « Venez, venez, jeta une couverture et un short pour les

Lors du deuxième vol « Georges » apparut d'un groupe d'hommes. Un vieillard indien de Palm Beach, et « sembla amical mais n'osa pas. Lors du troisième vol tout signe de crainte disparut. Nate rapporta : « J'eus quelques bons succès et d'un autre jeune homme souhaitant, sans hésiter, monter dans l'avion. »

Ed décrivit à Marilou cette après-midi

Ma Chérie,

Il est 16 heures trente et encore aucun « voisins », mais ils sont en chemin, nous les verrons ce soir, demain matin de bonne heure. Nous avons des vêtements et de la nourriture. Nous marchons comme des rois depuis le début de cette

Nous devrions maintenant, nous en sommes sûrs, aller rendre chez nos « voisins » et dégager une place le plus vite que possible, mais nous devons attendre. Dieu nous conduit tous, nous et eux. Pierre et Ed semblent-t-il, demain matin pour t'aider. Envoie-leur Mikey et dis-leur que je les verrai bientôt aussi. Je m'arrête. Je t'embrasse tendrement

Ed

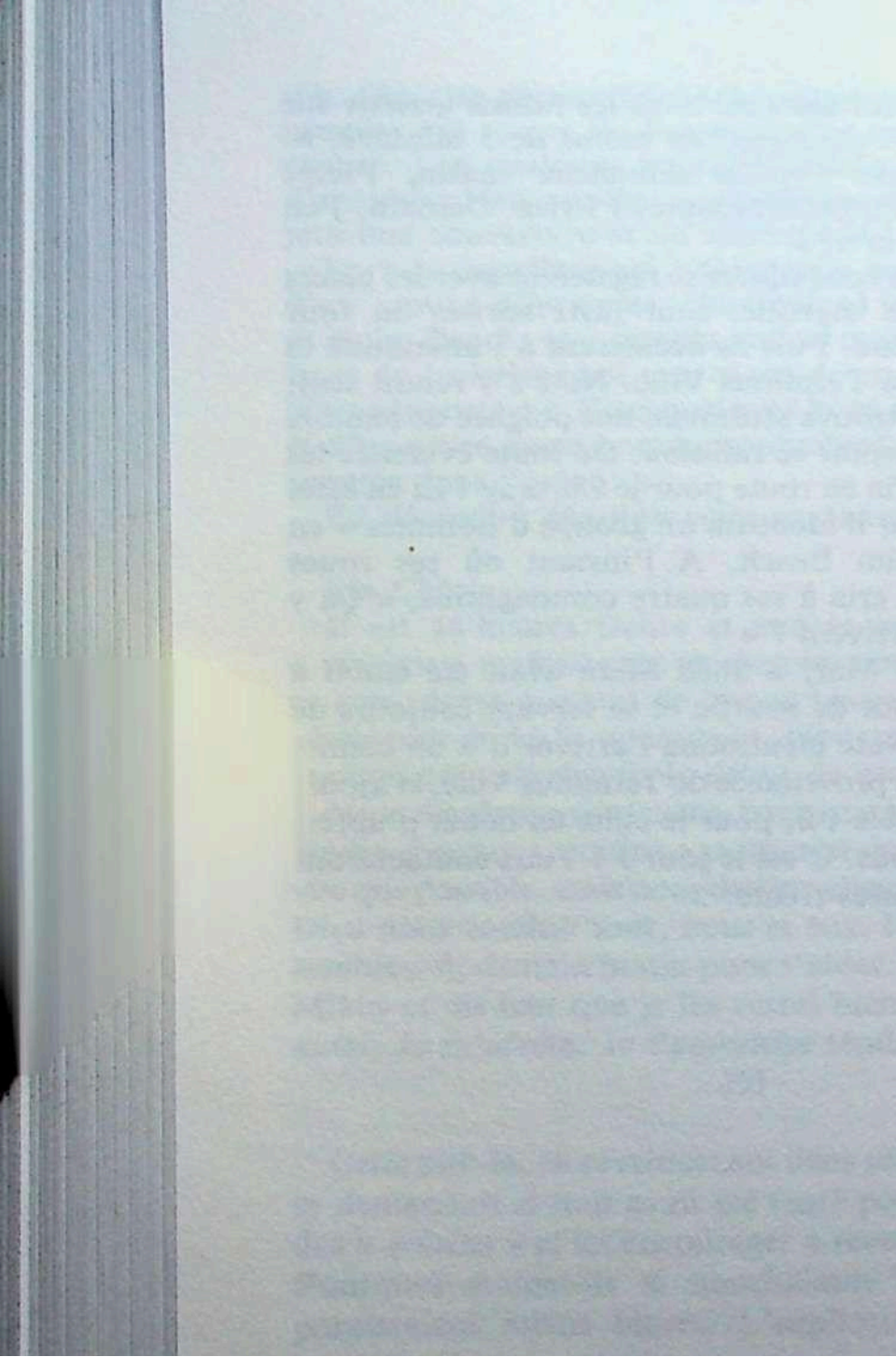
Cette nuit-là, en se retournant dans son lit, Ed se demandait si tout avait été tenté pour convaincre les « voisins » et les encourager à revenir. Pourquoi étaient-ils si nonchalants ? Ils ne paraissaient même blasés. L'explication était rassurée.

« C'est typique des Indiens. Si tu les faisais atterrir la lune, leur intérêt tomberait en moins de 5 minutes.

En montant dans l'avion dimanche matin, Pie s'exclama : « A bientôt, mesdames ! Priez. Demain, j suis sûr, sera le jour J. »

A Palm Beach les coéquipiers se régalerent avec les glaces et les brioches aux myrtilles tout juste sorties du four, envoyées par Marilou. Puis ils décidèrent à l'unanimité la nécessité d'un vol à Terminus Ville. Nate s'y rendit seul. Arrivé au village, il trouva seulement une poignée de femmes et d'enfants. Son espoir se ralluma. De toute évidence les hommes étaient enfin en route pour le Curaray ! Et en effet, lors du vol de retour il identifia un groupe d'hommes « en marche » vers Palm Beach. A l'instant où ses roues touchèrent le sol il cria à ses quatre compagnons, « Ça va est, les gars ! ils arrivent ! »

Un contact avec Marj à Shell Mera avait été établi à 12 heures 30. A bout de souffle et se servant toujours de leurs mots codés, Nate mentionna l'arrivée d'« un commandement de dix hommes » en provenance de Terminus Ville, et ajouta « ils seront là, semble-t-il, pour le culte en début d'après-midi. Priez pour nous. C'est le jour J ! Vous contacterez à nouveau à 16 heures trente. »



Silence

A 16 heures trente précises Marj Saint non impatience brancha le récepteur de radio à Shell M. C'était l'heure où la grande nouvelle leur parviendrait. cinq hommes avaient-ils été invités à suivre les Aucas eux ? Quels éléments nouveaux Nate serait-il en mesure de fournir ?

Elle jeta de nouveau un coup d'œil à sa montre. Il était bien 16 heures 30. Aucun son ne parvenait de Palm Beach Olive et elle étaient penchées sur la radio. Aucun para- atmosphérique n'était présent sur la ligne. Peut-être la montre de Nate retardait-elle un peu.

A Arajuno, Marilou et Barbara avaient aussi branché le récepteur de radio. Silence. Elles attendirent quelques minutes, puis appelèrent Shell Mera.

« Arajuno appelle Shell Mera. Arajuno est à l'écoute de Shell Mera. As-tu des nouvelles de Palm Beach, Marj ? Terminé. »

« Shell Mera est à l'écoute. Non, nous n'avons rien reçu. Nous restons à l'écoute. »

Pas un seul crépitement ne rompait le silence.

Les hommes occupés à recevoir les visiteurs auraient-ils oublié le contact radio prévu ? Cinq minutes...

minutes... Non, tous n'auraient pu
inconcevable. Depuis 1948, quand Nate
survoler la jungle Nate et Marj n'étaient
contact pendant plus d'une heure ; c'était

La radio était peut-être en panne. C'était
déjà produite. Les épouses s'accrochaient
d'espoir, s'interdisant d'entretenir tout
Leur attente était extrêmement éprouvée
de leurs amis missionnaires dans la région
de l'expédition Auca. A Arajuno, B
Elysabeth Youdérien s'encourageaient
de Roj prévu pour le soir, pendant que P
la maison fixée dans l'arbre. Sans aucun
arriverait au-dessus de la cime des arbres
du soleil. Elles arpentèrent la piste d'en

Aussitôt après le coucher du soleil Ar
docteurs de l'hôpital Vozander, affilié à
missionnaire HCJB à Quito, pénétra dans

Shell Mera. L'émetteur était toujours
était assise la tête posée sur le bureau

« Qu'y a-t-il, Marj ? »

En quelques mots elle le mit au courant
mais le pria de ne rien divulguer pour
sérieux ne s'était produit, il serait désastreux
secrets de l'expédition. Cette nuit-là les
peu.

A 7 heures du matin le lundi 9 jan
Keenan, collègue de Nate dans la
Missionnaire, s'envola en direction du b
par Nate lors d'un vol précédent. Ma
m'appeler à Shandia : « Nous n'avons
nouvelle de nos maris depuis hier midi.
à l'écoute du rapport de Johnny à 10

Un incident s'était produit, j'en fus a

mémoire à mon arrivée en Equateur me revint à l'esprit façon soudaine et distincte : « Si tu traverses les eaux, je serai avec toi ; et les fleuves, ils ne te submergeront pas. Je remontai au premier étage pour continuer mon cours de lecture auprès des jeunes filles indiennes, en priant silencieusement, « Seigneur ne permet pas aux eaux de submerger. »

A environ 9 heures 30 le message de Johnny nous parvint. Marj me le transmit à Shandia :

« Johnny a trouvé l'avion sur la plage. Toute la carlingue a été arrachée. Aucun signe des cinq hommes. »

A Shell Mera, un pilote de l'institut d'été de linguistique, Larry Montgomery (également officier de réserve de l'armée de l'air américaine), ne perdit pas une seconde et contacta le lieutenant Général William K. Harris, commandant en chef de la région des Caraïbes, englobant le service de secours aérien des Etats-Unis à Panama. L'émetteur missionnaire HCJB, fut aussi informé et la nouvelle se répandit dans le monde entier : « 5 hommes portés disparus en territoire inca. » A midi, tout avait été mis en œuvre pour les sauver, sans oublier les prières de milliers de chrétiens dans le monde entier.

Barbara et Marilou s'envolèrent d'Arajuno à Shell Mera. Elles espéraient encore en l'existence de survivants et elles laissèrent un mot sur la porte de la maison à Arajuno indiquant l'emplacement des médicaments et de la nourriture. Que se produirait-il si l'un d'eux blessé arrivait à la maison en titubant, ou si tous revenaient après un long parcours épuisant dans la jungle ? Marilou décida de regagner Arajuno afin d'être sur place pour les aider. Le soir, en fin d'après-midi elle rentra à la maison où elle devait demeurer trois jours encore. Le lundi soir un groupe de recherche à terre fut organisé à l'intention des survivants éventuels, et Frank Drown, collègue de Roger Youder, avec ses 12 années d'expérience dans la jungle parmi

Jivaros, fut désigné à l'unanimité pour diriger. Le docteur Art Johnston proposa ses services de médecin et 13 soldats équatoriens furent aussi désignés pour se joindre au groupe.

La nouvelle « me donna des sueurs froides. Frank « mais je demandai à mon épouse si elle s'opposait à mon départ » « Pas du tout » « fut sa réponse, et Frank accepta sans aucune objection.

Mardi matin je quittai Shandia en compagnie de Nate, Rachel, restée avec moi depuis le début de l'expédition auca. Frank fut transporté dans un hélicoptère par un grand nombre de missionnaires venus de Shell Mera, certains comme volontaires, d'autres comme membres du groupe de secours à terre. La nouvelle d'un hélicoptère en provenance de Panama nous donna de bonnes ondes courtes et ranima le courage à Shell Mera. Le pilote d'un avion équatorien vint à la fin de la nuit et confia avoir survolé la région concernée à 18 heures et aperçu à une courte distance un grand feu, un grand feu, « sans aucune fumée » feu alimenté à l'essence ou une fusée éclairante. Le feu avait dans son trousseau de secours. Ce feu permit aux 5 épouses de mieux dormir ce soir-là.

Mercredi Johnny Keenan repartit pour la nuit en direction de Palm Beach à bord du second avion de la Société d'Aviation Missionnaire, semblable à celui de Nate, pour rechercher d'éventuels signaux sans cesse à côté de l'émetteur de radio directionnel. Après-midi, attendait ses rapports. Barbara était au premier étage. Tout à coup, Maria cria : « Betty ! Barbara ! Olive ! »

Je descendis les escaliers en toute hâte. Maria avait la tête contre la radio, les yeux fermés. Après quelques instants elle parvint à articuler : « Ils ont trouvé le feu ! »

A 400 mètres en aval du petit avion équatorien

carlingue, Johnny avait repéré un corps, flottant sur le vent dans l'eau, revêtu d'un pantalon kaki et d'un tee-shirt blanc, tenue habituelle des coéquipiers. Ce n'est pas Roger, pensa Barbara, il portait un blue-jean.

Certains appartenant au groupe de secours à terre se rendirent à Arajuno dans le but de préparer la piste d'atterrissage pour les grands avions attendus sous peu en provenance de Panama. Mercredi en fin d'après-midi le ronflement des moteurs des avions nous parvint et loin à l'horizon vers l'ouest où se dresse le volcan Sangay, pyramide fumante, se profilèrent les silhouettes des grands avions. Quand ils s'approchèrent et décrivirent un cercle au-dessus de la piste, les couleurs rouge, blanche et bleue, de l'armée de l'air américaine se distinguèrent très nettement.

Pendant la journée le reste des volontaires appartenant au groupe de secours à terre s'envolèrent pour Arajuno à bord des Indiens, des soldats, et d'autres missionnaires établis sur la piste en grand nombre, attendant le signal du départ. En dépit de la tension, Marilou vaqua à ses tâches comme d'habitude à l'accoutumée ; elle prépara le repas pour tous les hommes avant leur départ vers la région en aval du fleuve. Les porteurs quichuas furent difficiles à recruter ; ils avaient vécu trop longtemps à côté des Aucas pour leur accorder leur confiance et ne désiraient nullement s'en approcher davantage. Cependant leur fidélité aux hommes qui avaient travaillé parmi eux triompha de leur hésitation, et à environ 10 heures 30 le groupe se mit en marche, les armes à portée de main et le regard vigilant.

Dee Short, missionnaire à l'ouest de l'Equateur, et à Quana quand la nouvelle de la catastrophe éclata, était venu à Arajuno. Lors du départ du groupe, Marilou se tourna vers lui et déclara avec certitude : « Il n'y a plus aucun espoir. Ils sont tous morts. » De toute évidence la plupart des hommes composant l'équipe de secours auraient sans aucun doute acquiescé mais néanmoins, à chaque méandre

fleuve ils regardaient avec attention retrouver un ou deux rescapés.

A Shell Mera l'émetteur de radio crépita répondit : « Shell Mera à l'écoute. »

Johnny Keenan rapporta : « Un autre à environ une soixantaine de mètres Beach. »

Et encore une fois, Dieu, qui avait pu être secouru et trouver grâce en cas de besoin à sa Parole. Aucune de nous ne connaissait les deux corps mais nous savions « en qui nous avions Sa grâce était suffisante.

A environ 4 heures de l'après-midi le groupe au sol atteignit Oglan, campement indien de l'Oglan et du Curaray. Ils s'y installèrent. Frank Drown organisa le groupe, chargé de louer les canoës, un autre de s'occuper de la troisième de l'emplacement des paillottes, un quatrième de la cuisine, un cinquième de la sécurité. Cette nuit-là ils dormirent sur des lits formés de feuilles de bananiers. Une fois de plus pendant toute la nuit.

Avant de repartir le mercredi matin, le groupe pria et se remit entre les mains de Dieu. Les évangélistes équatoriens d'appartenance religieuse catholique étaient avec eux. Le groupe descendit avec prudence vers le fleuve était à son niveau le plus bas et recueillir les corps était difficile, aussi les nombreux méandres du fleuve furent parcourus avec très grand soin, car les Aucas pouvaient s'y dissimuler avant une attaque.

A environ 10 heures Johnny Keenan informa le groupe de secours au sol et Frank Drown demanda au moyen d'un poste de radio émetteur-récepteur le service aérien de secours. Johnny leur

certains hommes du groupe de secours, lui semblaient pourraient sous l'effet de la surprise tirer sur les premiers Indiens visibles sur le fleuve. Très vite les deux canoës Quichuas apparurent. Il s'agissait d'un petit groupe d'Indiens appartenant à la station des McCully à Arajuno. De leur propre chef ils s'étaient rendus les premiers en toute hâte et avec courage en territoire inca et avaient parcouru toute la distance d'Arajuno à Palm Beach. Le groupe de secours fut attristé en apprenant la mort d'Ed de la bouche d'un Indien devenu chrétien depuis l'arrivée d'Ed à Arajuno. Son corps avait été retrouvé sur la plage au bord de l'océan et cet Indien avait récupéré sa montre.

Maintenant les missionnaires connaissaient l'identité de l'un de leurs collègues décédés, mais un espoir demeurait. Les trois autres étaient peut-être encore en vie. Ils se hâtèrent.

Dans la grande maison à Shell Mera, les enfants jouaient, les bébés étaient nourris et baignés, les membres du service de secours allaient et venaient, Marj maintenant le contact radio sur les ondes courtes, les repas étaient préparés et servis, les visiteurs accueillis et informés des dernières nouvelles, et des prières montaient sans cesse vers Dieu. Les mécaniciens mettaient la dernière main aux hélices de l'hélicoptère militaire qui avait été démonté et transporté de Panama par un avion cargo de l'armée de l'air.

Mon journal relate les événements du jeudi après-midi au moment où l'hélicoptère fut envoyé à Palm Beach.

« 14 heures. L'avion de Johnny et l'hélicoptère sont prêts pour Arajuno. Le R.4. D de la Marine, et le capitaine Mc Gee et le Major Nurnberg en hélicoptère.

« 15 heures. Les avions se superposent au-dessus du lieu de la catastrophe maintenant. Je ne me sens pas très bien.

« 15 heures 20 ». Bénie est celle qui croit... » Les avions survolent la région.

« 15 heures 30 ».

« 16 heures. Ils tournent toujours. » Es-
je le louerai encore... »

Comme les épouses espéraient, priaient
la procession des engins volants se dirigea
Palm Beach, les avions continuaient à voler
la même allure que l'hélicoptère le plus bas
de la cime des arbres et suivant les méandres
avions choisirent différentes altitudes pour
d'une collision car les pilotes manœuvraient
sur la jungle en dessous d'eux. Johnny le
petit avion jaune volait le plus bas. A cent
mètres plus haut se trouvait le R 4D de la
(version maritime du DC3 bien connu), et
volait le grand avion amphibie du Service
A côté, le colonel Izurieta à bord de
Compagnie Equatorienne décrivait de la main
intervenir pour prendre toute décision
collaboration de l'armée, de l'aviation
américaines et des services militaires et
de l'Equateur étaient pour les épouses d'un

Le Major Nurnberg de l'armée de l'air
l'hélicoptère militaire atterrit brièvement
avec les hommes du groupe de secours
quelque distance en amont du fleuve de
nom d'Ed McCully fut mentionné avec précision
Le corps d'Ed avait probablement été identifié
les auditeurs. Etait-ce celui des deux avions
avion ? Les trois autres hommes s'étaient
dans la jungle, ou avaient été faits prisonniers

Après quelques instants l'hélicoptère prit
et au détour d'un méandre, atteignit enfin
atterrit. Nurnberg, carabine au poing,
autour de lui. Ce furent des minutes d'attente

L'hélicoptère repartit à nouveau et descendit le fleuve. Se dirigeant vers l'autre rive, il s'arrêta, se b... la force du déplacement d'air agitait la surface bou... l'eau. Quelques minutes plus tard il repartit, seuleme... s'arrêter encore 200 mètres plus loin. Une troisième... une quatrième fois Nurnberg et Mc Gee s'immobili... à trois mètres au-dessus de l'eau, l'hélice frôlant d... très dangereuse les arbres de la jungle. Le cœur de... bord des avions plus hauts se serra en devin... signification de ces arrêts.

L'avion retourna à Arajuno. Une fois à terre, Nu... le visage tendu, confirma nos doutes. Parlant à voi... au cercle restreint des militaires, le corps de M... expliqua-t-il, identifié hier par le petit groupe de Qu... avait disparu de la plage, sans nul doute emporté par... et la montée de l'eau pendant la nuit. Il feuilleta son... pendant quelques instants. Plusieurs Indiens se t... debout silencieux dans les hautes herbes à quelque di... attentifs et observateurs. « Nous avons trouvé quatre... dans le fleuve, » déclara enfin Nurnberg. « A mo... toute identification sera impossible d'apr... renseignements recueillis, » il indiqua son carnet. d'eux peut être McCully. »

La même pensée était dans l'esprit de chacun et... pas besoin de l'exprimer. Peut-être l'un d'eux, bles... il réussi à s'échapper et se trouve-t-il encore dans la j...

Comment informer les épouses ? C'était la q... essentielle présente à l'esprit des militaires. Marilou... elle être mise au courant ? Elle se trouvait à Arajun... la maison non loin de là.

« Nous ferions mieux d'attendre, » affirma Nu... « De Witt dirige cette affaire. Rentrons à S... réfléchissons. » Le capitaine De Witt à bord de... amphibie de l'armée de l'air était tout en haut, et ne...

retournèrent à Shell et les militaires se
cabine de l'avion amphibie. Les épouses c
au courant, mais comment ?

L'un d'eux avait décidé avec sagesse
Marilou la découverte des 4 corps. Plus
midi Johnny l'emmènerait par avion à Shell
les 4 autres jeunes femmes.

A la fin les épouses elles-mêmes pers
et Nurnberg de ne pas chercher à atténuer
voulions tout savoir en détail. Après not
dans la chambre de Marj à l'écart des
Nurnberg ouvrit son agenda et en quelque
décrivit ses découvertes. Toute identificati
s'avérait impossible. L'un des corps gisait
d'un arbre déraciné ; seul un grand pie
chaussette grise apparaissait à la surface
En lisant les notes de quelqu'un d
poursuivit : « Celui-ci portait une ceintu
Chacune des 4 autres épouses regarda da
la cinquième, Olive Fleming.

« C'était Pierre, » dit Olive simpleme

Quand le Major conclut l'entretien, n
corps d'Ed était parmi ceux retrouvés da
d'eux pouvait encore s'être échappé : c'é

Les militaires, habitués à prévenir l
semblables circonstances, quittèrent la p
nouvelle avait été accueillie avec sérénité.
foi profonde les jeunes femmes ne versèr

Barbara Youderian écrivit dans son j

« Ce soir le capitaine nous révéla la déco
dans le fleuve. L'un d'eux était vêtu d'u
blue-jean. Roj était le seul à en porter...
Dieu m'a donné ce verset : « Voilà le Dieu

mon cœur se remplit de louanges. Il était digne de
ainsi. Aide-moi, Seigneur, à être à la fois une ma
un papa. « Donne-moi la sagesse et instruis-moi... »
là la petite Elisabeth pria pour Papa au ciel et me de
si Papa descendrait du ciel pour chercher une lettre
désirait lui écrire. Je lui répondis : « Il ne peut pas des
Il est avec Jésus. » Elle rétorqua, « Mais Jésus peut
à descendre et Dieu le prendra par la main pour
glisser. »

« J'écrivis une lettre destinée à tous les missionnaires
essayant de leur expliquer la paix que je ressentais. Je
écarter tout apitoiement sur moi-même car c'est un
de Satan capable de briser une vie. Cette situation, je
convaincue, est l'accomplissement de la volonté par
Dieu. Beaucoup s'interrogeront, « Pourquoi Roj
trouvé mêlé à cela, alors que son travail était pa
Jivaros ? » Parce que Roj est venu accomplir la vol
Celui qui l'a envoyé. Le Seigneur a fermé notre cœur
chagrin et à l'hystérie et l'a rempli de sa paix par

Le jeudi soir le groupe de secours au sol campa
Capricho », hacienda où avait eu lieu des attaques
Ils construisirent de petits abris en feuilles, et la ga
assurée par deux missionnaires, deux soldats, et
Indiens. Les missionnaires, quand ils n'étaient pas de
essayaient de décider de la meilleure façon d'agir,
appris grâce au contact radio avec l'hélicoptère, la m
leurs 4 collègues. La nuit fut longue, et Frank
ressentit son ancienne peur s'emparer de lui à nouve
redoutait de toucher le cadavre d'un ami et « nous
sur le point de voir le cadavre de 5 hommes aussi cher
moi que des frères. »

Ils se remirent en route à 6 heures le vendredi 13 j
Le groupe en était à la dernière phase de sa mission, c

de la tension entraînée par le parcours de la tâche en perspective. A cet endroit le terrain comporte une série de méandres rapprochés, idéals pour une embuscade au cas.

Enfin la plage fut atteinte. Les Quindians en premier, car ils étaient plus aptes à reconnaître les marques récentes d'une visite au cas. Ensuite le groupe suivit. « Je me souviens » dit Fuller, la première chose qui attira son attention à la plage fut l'odeur d'une boîte de haricots éparpillés un peu partout. Je n'oublierai certainement, cette odeur de pourriture. »

L'hélicoptère n'était pas encore arrivé au travail, chacun ayant été chargé d'une tâche. Les soldats équatoriens se dispersèrent dans le but de former un demi-cercle derrière la maison de couverture, deux Indiens s'occupèrent de la tombe commune sous la maison fixée dans le pataugèrent dans le fleuve à la recherche des personnels des 5 hommes. Dee Short et les quatre pattes dans la maison tentaient de déterminer la catastrophe s'était produite. Certains tentèrent de démonter l'avion, d'autres partirent à la recherche des cadavres. Quand l'hélicoptère arriva à balancer au-dessus des 4 corps gisant dans le fleuve du Curaray, les hommes du groupe de sécurité où se trouvaient leurs camarades tués. Fuller la scène :

« D'abord Nurnberg a indiqué un corps et Fuller a sauté dans l'eau pour le tirer. Fuller a montré le corps de Nate Saint, et à bord nous avons descendu le fleuve ; un bras sortait de l'eau, j'ai essayé d'y fixer une ficelle mais je ne pou-

Trois cadavres attachés à trois canoës remontaient maintenant le fleuve. Nous les avons étendus visage terre, côte à côte. Le cinquième, celui de McCully, était introuvable. Puis je réussis à surmonter mes craintes : un cadavre est seulement une « maison » et quand on a quitté le corps, ce dernier n'a plus grande valeur. La seule est admirable, pas le corps. »

L'identification des cadavres fut rendue possible grâce aux alliances, aux montres, aux portefeuilles, aux anneaux. Ed n'était pas parmi eux, aussi aucun espoir ne survint plus : ils étaient morts tous les cinq. Grâce à Dieu le cadavre manquant était celui identifié hier par les Quichuas. Les derniers n'avaient pas seulement rapporté sa montre, mais aussi l'une de ses chaussures (un 45 !) et l'avait jetée sur la plage. La veille Nurnberg l'avait ramassée et ramenée à Shell Mera.

Pendant que les corps étaient transportés sur la rive, un orage tropical violent se préparait. A cet instant, l'hélicoptère passa rapidement et à basse altitude. Capa, photographe-correspondant attaché au magazine « Life », en sauta, appareil photo en main et traversa la plage en courant. Puis l'orage éclata dans toute sa violence et les missionnaires eurent l'impression d'être confrontés au déchaînement des puissances des ténèbres.

Plus tard Capa rédigea le récit de son atterrissage et des événements consécutifs :

« Nous avons flotté au-dessus de la jungle à environ soixantaine de mètres de la cime des arbres. L'avion de la Mission Maritime tournait au-dessus de nous sans cesse, ne perdant de vue. Soudain le soleil disparut et le ciel se poursuivit dans un orage tropical. Le pilote passa à l'obscur et ne perdit pas une seconde pour atterrir sur la Beach.

besoin de demander pourquoi. La pluie mon mouchoir ne pouvait plus essuyer me par l'eau. Soudain je vis un groupe d'hommes de transporter le dernier des missionnaires commune. Il gisait sur un brancard improvisé sous les feuilles d'aluminium du toit de la maison. J'étais vieux.

« Le spectacle était terrible, la lumière des porteurs se débattaient avec la boue de la jungle à la tombe. J'arrivai juste à temps pour que les porteurs inertes disparaissent dans le trou. Les missionnaires et éreintés regardèrent pour la dernière fois les visages méconnaissables. L'un d'eux déclara : « Je me sens moins malheureux. » Ils s'attardèrent un instant pour une brève prière. A la fin le porteur, face à la jungle, carabine au poing, se retournant vers le noyau d'hommes près de la tombe et s'éloigna d'ici ! »

« La pluie diminua un peu, l'hélicoptère arriva et j'avais peu de temps pour prendre une décision : retourner avec le pilote ou rester avec les porteurs au sol pour le voyage de retour de nuit. C'était simple. Les quitter maintenant serait malheureux. Je donnai mon film au pilote. La lutte des vivants pour la vie commençait.

« Ce fut le départ. Les canoës étaient prêts. Le moindre mouvement l'eau pénétrait par les joints. Ce n'allait pas être une partie de plaisir, mais nécessaire. Le Major Nurnberg était assis à l'avant, et vu de derrière paraissait vindicatif. Nurnberg était sur Dee Short (missionnaire à la chevelure blonde et longues jambes pour une si petite embarcation).

mère poule, j'essayais de protéger de la pluie, sans succès, les poches contenant mes films et mes appareils.

« Très vite mon indicateur de distance s'embua. Je devinai le foyer. Un peu plus tard mon viseur se ternit. Je dirigeai alors mon appareil dans la direction choisie — comme un missionnaire — pour la réussite du résultat.

« Tantôt dans le canoë, tantôt en dehors... nous avançons avec l'eau gargouillant dans nos bottes. Promenant un regard inquiet partout autour de nous, déboutonnai l'étui de mon revolver 45. Heureusement les Aucas ne se montrèrent pas. Cette marche dura environ six heures. Puis ce fut l'heure de nous installer pour la nuit.

« Le Major Nurnberg, le missionnaire Drown et l'officier équatorien choisirent un emplacement désert. Ils voulaient nous donner une chance de repérer les Aucas qu'ils eussent le temps de décocher leurs lances. Une sentinelle fut assurée tout autour du campement et renouvelée toutes les deux heures. L'un des missionnaires prépara un feu. Des abris furent aménagés au moyen de feuilles d'aloué et des feuilles de palmiers servirent de murs latéraux aux planches. Ce fut un paradis temporaire.

« Le missionnaire Don Johnson, assis dans l'obscurité de l'abri, enfouit sa tête dans ses mains et pria. Il remercia Dieu de les avoir aidés à retrouver et à enterrer leurs amis. Puis avec beaucoup d'affection il évoqua l'humilité des Aucas disparus. Dans l'obscurité de la nuit, avec la lumière vacillante du feu se reflétant sur son visage, les cris des oiseaux de la jungle et les grognements des porcs aux intervalles réguliers, cette « conversation » nette et sincère avec Dieu fut extrêmement émouvante. Don n'exprima non seulement son chagrin mais surtout sa pleine confiance en Dieu.

« Mais nul ne dort. Pendant toute la nuit, éveillé et prêt à agir.

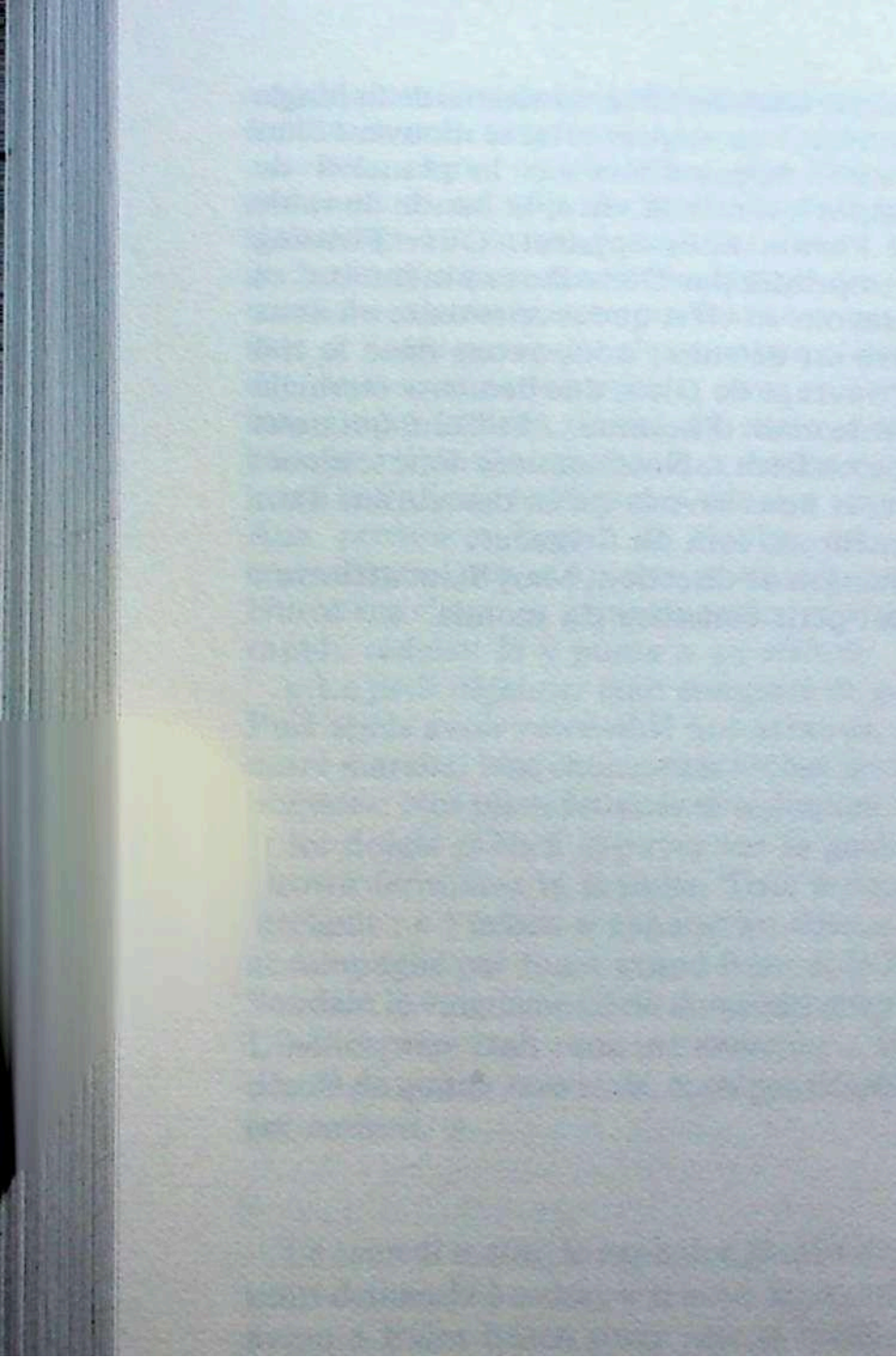
« Les eaux mugissantes du fleuve parvenaient en toile de fond. Parfois le bruit s'abattant sur le sol forçait les doigts à lâcher la gachette. De temps à autre les lampes des gyrophares rondes projetaient sur nous leurs rayons. Le silence vint et notre nervosité s'accrut car c'était l'attente des Aucas, nous le savions, pour se livrer à leur jeu. Nos guides indiens s'agitèrent surtout en attendant l'ininterrompu d'un puma. Les Aucas sont des imitateurs, leurs imitations habiles des cris des animaux. Aux premières lueurs de l'aube, les guides nous convaincus, nos « voisins » étaient parvenus à leur but. Nurnberg s'avança à quatre pattes et d'un coup de patte rapide réduisit le « puma » au silence.

« Le petit déjeuner était composé de pain et de viande. Puis après avoir rassemblé nos affaires, nous sommes repartis pour notre marche. Nos chaussettes sèches devinrent humides. Nos pieds fatigués se traînaient. Les gyrophares et les doigts prêts à appuyer sur la gachette. Drown fermaient la marche. Tout à coup l'hélicoptère atteignit : « l'hélico » apparut au-dessus de nous accompagné par son « grand frère », le capitaine Dewitt. Soudain le vingtième siècle descendit dans la jungle. L'hélicoptère était venu me chercher... Je me sentais désolé de quitter mes amis, mais pas désolé de quitter cet endroit. »

Le samedi matin, le capitaine Dewitt du commandement nous demanda à toutes « si nous aimerions aller en avion à Palm Beach pour voir la tombe

Le R-D4 de la Marine nous emmena au-dessus de la mer où le Curaray ressemblait à un serpent brun se mouvant dans la verdure ondoyante. Agenouillées sur le plancher de l'avion, le visage appuyé contre la vitre, la bande de ciel bleu blanc où se tenait l'avion nous apparut. Olive F. rappela les versets imprimés par Dieu dans sa mémoire ce matin-là : « Nous savons en effet que si cette tente où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite de main d'homme... Et Celui qui nous a formés pour cela, c'est Dieu... Nous sommes donc toujours pleins de confiance, et nous savons qu'en demeurant dans ce corps, nous demeurons loin du Seigneur. »

Quand l'avion changea de direction, Marj Saint affirma : « C'est le plus beau petit cimetière du monde. »



« Tout cela nous arrive sans que nous t'ayons oublié »

Deux jours plus tard, nous les veuves — nous habituions déjà à ce mot — étions assises autour de la cuisine à Shell Mera. Le Docteur Art Johnson décrivait la découverte des corps. Il venait de rever les hommes épuisés de l'expédition de secours. Quand hésitait, nous le priions instamment de ne rien nous

La mort de nos époux, c'était évident, avait été par des lances. Mais comment dix Aucas avaient-ils à venir à bout de 5 hommes robustes et armés ? Notre sommes posé cette question à maintes reprises. La réponse possible est une embuscade. D'une manière ou autre les Aucas ont dû réussir à convaincre les 5 hommes de leurs intentions pacifiques. Aucun d'eux ne permit aux Aucas, Nate en avait assuré Marj, de s'approcher des lances. Le comité des dix mentionné à la radio peut constituer-il un piège ? De toute évidence si ce groupe était armé de lances, Nate l'aurait mentionné et les 5 hommes ne l'auraient pas attendu avec autant d'impatience. Être ce groupe s'était-il rendu tranquillement à la maison pendant qu'un second armé de lances s'était approché

armés avaient sans doute bavardé ensemble comme le vendredi précédent. Puis à u

Des signes de lutte étaient évidents : empreintes des talons en cuir d'Ed étaient produites par une balle avait été découverte de l'avion. Cependant aucune trace de s Si un Auca avait été blessé, ce n'était 5 hommes avaient-ils essayé de se retirer éviter de tirer ? Une lance fut retrouvée fond du fleuve près du corps de Jim Elliot ils essayé désespérément de montrer aux arrêtée de ne tirer qu'en dernier resso retrouvés dans l'eau tendaient à le pro

L'état de l'avion témoignait d'une r Sans doute les Aucas avaient-ils percé la lance et, découvrant ainsi sa vulnérabil le dépouiller. D'autres s'étaient joints à e l'avoir complètement dénudé avaient jeté le fleuve tout près de là. Mais l'un d'e mettre hors d'usage une bonne fois pou transporteur d'hommes. Certains élém avaient été tordus et une partie du trai acier tubulaire endommagé à l'aide Toutefois l'hélice et le tableau de bo Toucher à « l'âme » de la créature étai par contre ils avaient arraché le remb comme s'ils voulaient éviscérer l'anim

« Pourquoi, après les signes d'amiti Aucas avaient-ils témoigné à leurs visiteurs si soudaine et si destructrice deux jours p seulement essayer de proposer une répon Frank Drown paraît le plus qualifié à c de son travail parmi les Jivaros. source

Peut-être par simple curiosité, mais il l'accepte. Mais y avoir réfléchi, il commence à se sentir menacé et livrer alors à une attaque. Un groupe d'Indiens s'entretenait d'une nouvelle invention ou d'une nouvelle méthode de travail avec enthousiasme, mais les anciens (éléments très conservateurs) s'y opposeront à coup sûr. Les derniers jouissent d'une très grande autorité et qui ont décidé de pousser les autres membres de la tribu à une innovation, ces derniers passent rarement outre. Dans toute civilisation les jeunes recherchent un nouveau mode de vie, mais les anciens s'accrochent à leurs traditions et maintiennent le statu quo. De plus la plupart des Indiens sont fondamentalement et à juste titre sceptiques face au cadeau provenant des Blancs. Et, ne l'oubliez pas, de mémoire d'homme la première rencontre totale et amicale des Aucas avec des Blancs. Ce fait, nous l'espérons, les fera réfléchir.

Le récit terminé, nous sommes restées assises en silence, occupées à tourner et à retourner entre nos doigts les noms et les alliances récupérées, essayant pour la centième fois de nous représenter la scène. Lequel des 5 hommes a vu tomber les autres ? Lequel d'entre eux avait-il eu le temps de penser à son épouse et à ses enfants ? L'un d'eux a-t-il couvert ses amis depuis la maison dans l'arbre, et l'autre descendu pour essayer de les sauver ? Combien de blessures avaient-ils souffert ? Les réponses à ces questions demeuraient un mystère. Un seul fait était certain : « Quiconque perdra sa vie à cause de moi la sauvera », avait dit Christ. Aucun doute ne subsistait dans notre esprit concernant l'endroit où se trouvaient nos bien-aimés : ils étaient à Christ.

Une fois encore les paroles éternelles du livre de l'Apocalypse me revinrent à l'esprit : « Tout cela nous arrive, sa-
sons-nous, et nous ne pouvons rien y faire ».

écrases dans la demeure des chacals, et qu'il y a de l'ombre de la mort. » Psaume 44:18-

La confiance sereine de leurs mères aidait à considérer la situation comme dénuée de caractère tragique. Il s'agissait seulement de l'accomplir le plan de Dieu. « Mon Papa, je le sais, est parti et manque et je voudrais bien qu'il vienne jeter un coup d'oeil de temps en temps, » dit le petit Stevie McCann. De retour aux Etats-Unis, plusieurs semaines plus tard, le petit frère de Stevie, Matthieu, naquit. Un jour, il pleurait et Stevie déclara : « Ne t'inquiète pas, nous irons au ciel, je te montrerai notre Papa. Il n'était-il trop élevé ? »

Pour le monde en général, il s'agissait d'un événement sans importance. 5 jeunes vies. Mais Dieu a un plan et un but. Beaucoup eurent leur vie transformée par la mort de Palm Beach. Au Brésil un groupe d'Indiens missionnaire au fin fond du Mato Grosso se prosternèrent en apprenant la nouvelle et crièrent : « Pardonnez-nous de leur négligence face à leur peuple, les Indiens non encore chrétiens. De Rome un prêtre américain écrivit à l'une des veuves : « Je me souviens de mon mari. Il était pour moi l'image idéale d'un homme. Major de l'armée de l'air, en service en Afrique, il consacrait un grand nombre d'heures de vol en avion à rendre visite aux missions. Il décida aussitôt de se joindre à la Société des Missions. D'Afrique, un missionnaire déclara : « Le travail ne sera jamais comme avant. Nous avons perdu de bons hommes. Leur vie a laissé une empreinte profonde. »

Au large de la côte italienne, un officier américain fut victime d'un naufrage. Confiné à bord d'un radeau, il se rappela les paroles de son père (lues dans un article) : « Quand l'heure de

prêt à mourir. Dieu répondit à sa prière et il fut sa des Moines dans l'Etat du Iowa, un jeune garçon d pria dans sa chambre pendant une semaine, puis a à ses parents : « J'ai entièrement consacré ma vie. Je désire essayer de remplacer l'un des 5 disparus ».

Des lettres parvinrent aux veuves par milliers université japonaise. « Nous prions pour vous » groupe d'enfants esquimaux appartenant à une é dimanche en Alaska ; d'une église évangélique chi Houston ; d'une missionnaire en Egypte ayant ou magazine « Time » et vu la photographie de son McCully.

Seule l'éternité pourra mesurer le nombre des adressées à Dieu à l'intention des veuves, de leurs et de l'œuvre dans laquelle les 5 hommes avaient été e. Quant à nous, nos prières étaient destinées aux Aucas attendions avec impatience le jour où ces sauva joindraient à nous pour louer Dieu.

Très vite des projets furent élaborés afin de pou la tâche des martyrs. Une équipe fut maintenue à la missionnaire d'Arajuno pour accueillir d'éventuels bien disposés. Les vols de distribution de cadeaux repris par Johnny Keenan, pour ne laisser aux Aucas doute sur les mobiles entièrement pacifiques des Blavenger ? Cette pensée ne traversa jamais l'esprit d des veuves, celui des autres missionnaires.

Barbara Youderian retourna reprendre son travail les Jivaros en compagnie de ses deux enfants, et je à Shandia avec ma petite Valérie âgée de 10 moi poursuivre au maximum l'œuvre de la station quich nouveau pilote Hobey Lowrance fut envoyé à la base d'Aviation Missionnaire à Shell Mera avec sa famille nouvel avion, et Marj Saint prenait un nouveau p

McCully retourna en Equateur en compagnie de deux garçons pour travailler à Quito avec Mateo. Mateo avait passé deux mois seulement dans la région. Son mari mourut et l'avenir s'avérait pour elle incertain. Pour elle, comme pour tous, un fait était certain : tout appartenait à Dieu, comme celle de son Dieu lui montrerait le chemin.

Pendant les mois qui suivirent la mort de Mateo, Rachel, sœur de Nate Saint, poursuivit l'œuvre en travaillant avec la jeune femme au village. De nombreux vols furent organisés au-dessus de la région. Le premier groupe de maisons fut brûlé. Une courante après un combat meurtrier, beaucoup de nouvelles maisons réapparurent, et de nombreux furent envoyés aux Indiens. Quand John Keenan arriva auuca, « Georges » apparaît sautant et accourant de l'avion donnée par Nate Saint. « De nombreux être à ses côtés. Des morceaux de la carlingue de l'avion de Nate ornent les toits de certains villages.

Suite à ces événements chaque jour de plus en plus de personnes ont prié partout dans le monde. La lumière de la connaissance de la gloire de Dieu brille sur les Aucas, peuple presque totalement inculte. Comment y parvenir ? Dieu, qui a conduit les premiers, en conduirait d'autres à son heure et à son lieu.

Jim, Ed et Pierre avaient travaillé par ailleurs. Plusieurs d'entre eux avaient consacré leur vie à son service afin d'annoncer l'évangile à la région ou même aux Aucas si Dieu le leur demandait. Ils poursuivi l'œuvre commencée par Nate Saint et témoigné auprès de leur famille. Au les

atteints. Un Indien converti, auparavant buveur, vint me trouver un jour et me confia, « Señor, je ne parviens pas à trouver le sommeil le soir en pensant à mon peuple. Comment pourrais-je les atteindre ? Comment entendront-ils parler de Jésus ? Je ne peux me rendre à tous. Mais ils doivent absolument savoir. Je prie pour lui demandant de m'indiquer la marche à suivre. » Ces petites réunions de prières, les Indiens n'oubliaient pas de prier pour leurs ennemis : « O Dieu, tu sais comment les Aucas ont tué nos bien-aimés Señor Edouard Jaime, et Señor Pedro. O Dieu, ils ont agi ainsi car ils ne te connaissaient pas, tu le sais. Ils ignoraient la gravité de leur péché. Ils ne comprenaient pas pourquoi les blancs s'étaient rendus dans leur territoire. Envoie-moi des messagers, et donne aux Aucas des cœurs aimants et non des cœurs féroces. Transperce leur cœur comme avec une lance. Ils ont transpercé nos amis, mais toi tu peux transpercer au moyen de la Parole pour qu'ils l'acceptent et y croient. »

Quant aux épouses et aux familles des 5 hommes, le souhait muet de leur cœur trouvait écho dans ces découvertes dans le journal de Jim Elliot : « Je viens de rendre sur la colline. Il est à la fois exaltant et délicieux de se tenir à l'ombre d'un arbre hospitalier avec le vent sur le pan de votre manteau, le ciel saluant votre cœur, d'admirer le paysage en se consacrant tout à nouveau à Dieu. Un homme peut-il demander davantage ? Oh, connaître Dieu est épanouissant, agréable et passionnant de connaître Dieu sur terre ! Peu importe si je n'ai plus l'occasion de proclamer, si seulement je peux l'aimer et lui plaire. Dieu être dans sa miséricorde me donnera-t-il une nuée d'hommes destinés à être conduits par mes soins dans les vastes montagnes étoilées et à connaître les délices de Celui dont le

étoiles, ni les enfants accordés n'auront plus d'in
Dieu seul comptera pour moi !

« O Jésus, maître, commencement et fin de to
combien de temps devras-tu attendre ta gloire ?
les hommes ne se soucient pas de toi ; mais al
au centre de toute pensée. Maintenant les ho
exaltés, mais alors nul ne se souciera plus d
d'autrui. Hâte-toi, hâte-toi, gloire des cieux,
couronne, et captive tes créatures ! »

Table des Matières

	Préface
1.	« Je n'ose pas rester à la maison »
2.	Destination : Shandia
3.	« Je me suis fait tout à tous »
4.	Une adaptation sans fin
5.	« Consacré à Dieu »
6.	Missionnaires parmi les Jivaros, rétrécisseurs de têtes
7.	La rupture des barrières de la jungle
8.	Les Aucas
9.	Septembre, 1955
10.	Les débuts de l'expédition auca
11.	Liaison téléphonique air-sol
12.	Les sauvages répondent
13.	A la recherche de Palm Beach
14.	Un Auca sur le chemin
15.	Pourquoi les cinq hommes ont-ils décidé d'aller de l'avant ?
16.	« Nous n'avançons pas seuls »
17.	Vendredi : un succès
18.	Silence
19.	« Tout cela nous arrive sans que nous t'ayons oublié »

Au seuil de L'ÉTERNITÉ

L'histoire de la mission n'oubliera jamais les noms de Jim Elliot, Pete Fleming, Nate Saint, Ed McCully et Roger Youderian, les cinq jeunes missionnaires américains qui, en 1956, ont consommé le sacrifice dans la brousse équatorienne. Avec la collaboration des quatre autres veuves, Elisabeth Elliot nous raconte ici le courage et le dévouement de ces hommes qui ont souffert le martyre aux mains des Aucas, les Indiens auxquels ils s'efforçaient de transmettre la Parole de Dieu.

En acceptant de tout abandonner pour Dieu, ils nous ont laissé un défi qui nous interpelle aujourd'hui comme au jour de leur mort.

Pour compléter ce récit du sacrifice suprême qu'ils ont consenti pour le Christ, vous lirez aussi avec intérêt la biographie de Jim Elliot dans l'autre livre du même auteur : *A l'ombre du Tout-Puissant*.



ISBN 2-86314-059-0

Prix : 64 FF